

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages/
Pages de couleur
 - Pages damaged/
Pages endommagées
 - Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
 - Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
 - Pages detached/
Pages détachées
 - Showthrough/
Transparence
 - Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
 - Continuous pagination/
Pagination continue
 - Includes index(es)/
Comprend un (des) index
- Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:
- Title page of issue/
Page de titre de la livraison
 - Caption of issue/
Titre de départ de la livraison
 - Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>							

Le Public Opérateur Français.

VOL. II

Publié par la SOCIÉTÉ DES PUBLICATIONS FRANÇAISES, Montréal, Canada
1er MAI 1888.

No. 9

HISTOIRE DE SIBYLLE

PAR
OCTAVE FEUILLET



HISTOIRE DE SIBYLLE

Par OCTAVE FEUILLET

PREMIÈRE PARTIE

I

LES FÉRIAS

Une belle journée du mois d'août était près de finir. La petite et massive église de Férias, qui couronne le sommet arrondi d'une falaise, sur la côte orientale de la presqu'île normande, agitait ses deux cloches au timbre grêle sur un rythme d'allégresse. Une multitude endimanchée venait de se répandre hors de l'église, et bouddonnait dans le cimetière : elle accueillit d'un murmure satisfait l'apparition d'une nourrice normande en grand appareil qui se présenta presque aussitôt sur le seuil du porche, berçant à l'ombre de grandes ailes de sa coiffe un enfant richement enveloppé dans ses langes de baptême. La foule s'ouvrit devant cette importante personne, qui daignait toutefois suspendre de temps à autre sa marche triomphale pour soulever, au bénéfice des commères attendries, les voiles de l'enfant. La nourrice était suivie par deux domestiques en livrée noire, chargés de lourdes sacoches, qui attiraient exclusivement l'attention de la partie la moins sentimentale du public. Tout à coup le curé, encore revêtu de l'étole, sortit de l'église avec une mine affairée, et adressa quelques mots aux domestiques, qui s'éloignèrent à la hâte, entraînant la foule sur leurs pas. Peu d'instant après, le curé, homme robuste, déjà mûr et dont le visage respirait une honnête bonhomie, se trouvait seul dans l'enceinte du cimetière, et on entendait au loin, se mêlant à la confuse rumeur des flots sur la grève, les cris des enfants qui se disputaient, sur le revers de la lande, les largesses accoutumées. En même temps l'église cessa de faire résonner son carillon de fête, et sa simple architecture reprit dans dans la solitude ce caractère de rigidité et de mélancolie que l'Océan semble refléter sur tout ce qui l'approche. Derrière les grands bois qui voilent l'horizon du côté de la terre, et qui suivent, à perte de vue, parallèlement au rivage, les ondulations des collines, le soleil descendait dans sa gloire, perçant de mille flèches d'or les masses épaisses du feuillage, ses obliques rayons glissaient encore sur le sommet de la falaise et faisaient miroiter les vitraux de l'église ; mais ils n'arrivaient déjà plus jusqu'à la mer, dont l'azur s'assombrissait brusquement.

En cet instant, la porte de l'église s'ouvrit : un vieux monsieur et une vieille dame, tous deux d'une taille élevée et un peu frêle, avec un grand air de distinction et de douce dignité, descendirent lentement les degrés du porche : ils s'avancèrent vers deux plaques de marbre blanc accouplées sur deux tombes voisines, et s'agenouillèrent côte à côte. Le curé s'agenouilla à quelques pas derrière eux.

Après quelques minutes, le vieux monsieur se releva ; il toucha l'épaule de la vieille dame, qui pria la tête dans ses mains :

— Allons, Louise ! dit-il doucement.

Elle se leva aussitôt, le regarda, et ses yeux pleins de larmes lui sourient. Il l'attira à lui et posa ses lèvres émues sur le front pâle et pur qu'elle lui tendait. Le curé s'approcha.

— Monsieur le marquis, dit-il avec une sorte de timidité, celui qui avait donné à repris : que son nom soit béni, n'est-ce pas ?

Le vieillard soupira, attacha un moment son regard sur la mer, puis sur le ciel, et se découvrait :

— Oui, monsieur, dit-il, qu'il soit béni !

Il prit alors le bras de la vieille dame et sortit avec elle du cimetière.

Une demi-heure plus tard, comme la nuit achevait de tomber, une voiture, roulant sans bruit sur la terre humide d'une sombre avenue, ramenait au château de Férias tout ce qui restait alors de l'antique famille de ce nom, les deux aïeux que nous avons vus penchés sur deux tombes, et l'orpheline aux yeux bleus qui venait de recevoir au baptême les noms de Sibylle-Anne, traditionnels depuis des siècles dans sa maison.

Il y avait à cette époque un peu plus d'un an que le marquis et la marquise de Férias avaient perdu successivement, à quelques jours d'intervalle, leur belle-fille, Julie de Vergnes, créature angélique, qui n'avait vécu parmi eux que le temps de se faire adorer et d'être pleurée, et leur fils unique, Christian, comte de Férias, jeune homme grave, doux et tendre, qu'une convulsion de douleur avait foudroyé. Il n'est pas rare, en ce temps de sensibilités malades et de molles croyances, que de tels coups fassent de ceux qu'ils frappent des désespérés. Le marquis et la marquise de Férias avaient échappé à ce désastre moral : c'étaient cependant deux cœurs naturellement délicats jusqu'à la faiblesse, et qui sentirent leur déchirement dans toute sa rigueur incomparable ; mais ils se soutinrent par la foi, par l'appui d'une affection mutuelle que les années n'avaient fait qu'épurer, enfin par le sentiment du devoir qu'il leur restait à remplir auprès de ce berceau sorti d'une tombe.

II

LES BEAUMESNIL

Une voisine de campagne, qui se nommait madame de Beaumesnil, avait trouvé, dans la catastrophe qui écrasa la maison de Férias, une heureuse occasion d'exercer les talents qu'elle aimait à se reconnaître pour le rôle de consolatrice. On sait l'histoire de ce chirurgien qui estropiait les passants par le soupirail de sa cave, afin d'avoir des pratiques. Il y a des femmes de ce caractère, il y en a même beaucoup. Madame de Beaumesnil, superbe échantillon de l'espèce, éprouvait un tel besoin de répandre les trésors de charité déposés dans son sein par la nature, qu'on devait lui savoir un certain gré d'attendre, sans les provoquer, les malheurs de son prochain. Pour une personne animée d'un dévouement si actif, des couches laborieuses et deux morts presque subites se succédant sous le toit d'un ami dans une période de quinze jours, avaient été triple fête et un opulent banquet. Aux premières douleurs de la jeune comtesse, on avait donc vu accourir au château de Férias cette discrète matrone, les poches pleines d'écus. Nageant en plein dans son élément, elle n'avait cessé, pendant cette fatale quinzaine, de conseiller, de consoler, de crier et de s'agiter comme une mouette pendant la tempête, le tout pour être inutile et même importune. De tels transports de la part d'une étrangère contrastaient avec le calme des deux vieillards sur qui tombait tout le poids de ces terribles épreuves, et qui, se dérochant autant que possible au spectacle, cachaient leurs larmes avec la pudeur des âmes élevées. Cette attitude avait profondément choqué madame de Beaumesnil. Quelques jours après, vers la fin d'un de ces repas énormes et succulents qui sont particuliers à la province, elle s'en expliquait devant ses convives dans le bas langage qui lui était habituel et que nous demandons la permission de reproduire.

— Décidément, disait-elle, ça n'a pas de cœur, ces Férias... Je m'en étais toujours doutée, maintenant j'en

suis sûre... Ça n'a que de l'orgueil! En vérité, si je n'avais pas été là, je crois que tout se serait passé un pou à la sèche, comme on dit... Et, ma foi, si ce n'était que pour les remerciements que j'en ai rapportés j'aurais aussi bien fait d'épargner mes mouchoirs et mes pauvres yeux ;... mais on a un cœur ou on n'en a pas... D'ailleurs ce que j'en fais, c'est pour le bon Dieu, qui voit tout et qui lit dans les âmes : n'est-ce pas, l'abbé? Buvez donc, mon cher abbé... Allons, vous buvez, curé !... un petit verre de ma bonne petite liqueur de ménage ?... Vous ne pouvez pas me refuser ça !... Dame ! vous n'êtes pas ici au château de Férias, mon pauvre curé !... Nous n'avons pas des caves de cognac comme eux ; mais ce que nous avons, nous l'offrons de bon cœur... C'est quelque chose. Allons, encore un verre ! Bah ! il est versé, vous le prendrez... Il faut vous refaire, l'abbé... Je vous ai vu joliment émotionné aux deux cérémonies... Vous pleuriez sur l'autel comme une rosée... A propos d'autel, votre nappe avance grand train, elle serait même déjà finie sans tout ce dérangement... Mais il faut se soutenir, voyez-vous... La vie n'est qu'une vallée de larmes, vous savez... D'ailleurs je me demande pourquoi nous nous montrions plus désolés que les Férias, qui vraiment m'ont étonnée... Ce n'est pas l'embarras du reste, la Providence sait ce qu'elle fait... Cette pauvre Julie avait certainement des qualités, mais c'était une petite mijaurée parisienne qui aurait bien pu un jour ou l'autre donner du fil à retordre à ses beaux parents, surtout avec un mari comme Christian, qui n'était pas capable de mater une femme malgré ses grands airs... C'était un bon garçon, je ne dis pas, mais fier comme un paon, un vrai Férias de la semelle jusqu'aux cheveux... et c'est bien le cas de dire avec le saint Evangile, curé, que ceux qui s'élèvent seront abaissés !

Sur quoi madame de Beaumesnil essuya modestement ses lèvres minces ombragées d'un duvet presque viril, sur lequel la bonne petite liqueur de ménage avait déposé un vernis onctueux.

Malgré l'esprit profondément misérable dont ce bavardage a pu donner l'idée, madame de Beaumesnil, qui était manifestement une sotte, n'était point une bête. Une sorte de finesse vulgaire, qui se loge à merveille dans les cerveaux les plus étroits, et qui peut être doublée d'ignobles sentiments, s'unissait chez elle à une volonté tenace et en faisait ce qu'on nomme une bonne tête, douée de capacité pour les affaires. Fille d'un mince hobereau de campagne chargé d'enfants, elle paraissait destinée, comme elle l'eût dit elle-même, à coiffer sainte Catherine, patronne des vierges martyres, quand une amie avisée désigna une proie à son désespoir ; c'était un gentilhomme d'un canton voisin, nommé M. de Beaumesnil, riche et d'une ancienne famille, mais d'une simplicité d'esprit qui touchait à l'idiotisme. Elle se dit qu'elle épouserait cet imbécile, et, à sa gloire elle l'épousa. Mais Beaumesnil, qui était loin de s'entendre en affaires comme sa femme, n'en fit pourtant pas une mauvaise en donnant son nom à mademoiselle Desrosais ; car elle s'empara énergiquement de la direction d'une fortune embarrassée qu'elle remit sur un bon pied et qu'elle sut y maintenir. M. de Beaumesnil put désormais, en toute sécurité, s'abandonner à la douce somnolence qui occupait le plus souvent les intervalles de ses repas ; le reste du temps, cet esprit mystérieux paraissait envisager la vie comme la chose la plus plaisante du monde, riant de tout et de rien. Il était du reste muet comme un poisson, si ce n'est quand il avait rêvé, car sa manie était de raconter ses rêves. Quelquefois il lui arrivait de rêver qu'il était taureau ; cette vision le charmait, on ne sait pourquoi, et il en régala volontiers ses convives.

M. et madame de Beaumesnil n'eurent point d'enfants, et il faut avouer que cette circonstance n'avait rien de particulièrement désespérant pour l'humanité ; mais elle fut des plus heureuses de la parenté de madame de

Beaumesnil : un de ses frères, Théodoro Desrosais, qui se faisait appeler le chevalier pour se donner des airs de noblesse, ne tarda pas à fixer ses pénates dans le manoir de Beaumesnil. C'était un homme déjà mûr, avec un grand nez et de petits yeux, fécond en bons mots épiques qui faisaient rougir agréablement les dames au dessert. Pendant la semaine, il était tour à tour la terreur et l'idole des servantes du voisinage, et il chantait au lutrin le dimanche. Vint ensuite une cousine, Constance Desrosais, vieille fille grasse, souriante et servile, que madame de Beaumesnil utilisa sans mesure dans les travaux de l'intérieur ; puis enfin une nièce, Clotilde Desrosais, dont le père venait d'être tué en Afrique, belle enfant brune, enportée, capricieuse, follement gâtée, et qui s'annonçait terriblement.

— Voyez-vous, curé, disait encore madame de Beaumesnil à son pasteur, confident assez ordinaire de ses pensées, mais de qui elle n'obtenait, le plus souvent, pour rendre justice à ce brave homme, qu'une approbation molle et contrainte, voyez-vous, il n'y a que les enfants gâtés qui tournent bien ; j'ai toujours remarqué cela. A quoi bon contrarier ces chers petits êtres ? Ils ont assez le temps d'être contrariés dans la vie, pauvres amours ! D'ailleurs, c'est manquer de confiance envers le bon Dieu, qui veille sur eux... Je sais que ce n'est pas l'idée des Férias, et il ne se gêne pas pour me l'insinuer à propos de Clotilde, comme si la chère enfant devait nous reprocher un jour de l'avoir gâtée, quand, au contraire, elle a pour M. de Beaumesnil et pour moi un amour et un respect qu'on peut difficilement imaginer... N'est-ce pas, ma Clotilde adorée ?

Mademoiselle Clotilde, qui avait alors de sept à huit ans et qui écoutait ce discours les bras croisés, assise en équilibre sur le plus haut barreau d'une chaise, allongea pour toute réponse sa langue rose contre ses dents acérées.

— Charmante espiègle ! reprit sans se déconcerter madame de Beaumesnil ; quelle franchise de nature ! Quant aux Férias, nous verrons ce qu'ils feront de leur Sibylle avec toutes leurs sinagrées d'éducation... Ce n'est déjà pas de si bon augure, ce nom de païenne qu'ils lui ont donné ! Encore l'orgueil qui leur a soufflé cela... Retenez bien ce que je vais vous dire, curé : ils en feront une pimbêche à prétention, comme sa pauvre mère !

On s'étonnera qu'une femme du caractère de madame de Beaumesnil, escortée d'une famille assortie, pût être admise dans l'intimité d'une maison comme celle de Férias, où régnaient un goût naturel, une élégance de race et une noblesse d'habitude composant un milieu parfaitement distingué ; mais un des principaux inconvénients de la province et de la vie de campagne, c'est qu'on y subit ses relations plus qu'on ne les choisit. D'ailleurs, madame de Beaumesnil, qui, malgré ses dédains, attachait un prix infini à vivre dans la familiarité des plus grands seigneurs du pays, avait assez de sens pour imposer aux siens et pour observer elle-même, en présence des deux châtelains de Férias, une réserve particulière de langage. En outre, elle s'épuisait, vis-à-vis d'eux, en prévenances obséquieuses par lesquelles ces excellentes gens se sentaient enchaînés. La tolérance naturelle à d'honnêtes esprits et la fatale nécessité d'un second au billard et d'un quatrième au whist, jeux auxquels se pliait le vieux marquis et où triomphait le chevalier Théodore, achevait d'expliquer la liaison choquante d'éléments si contraires.

III

SIBYLLE

Le comte et la comtesse de Vergnes, aïeux maternels de Sibylle, qui demeuraient à Paris et y tenaient un grand état de maison, ne firent aucune difficulté de

souscrire à la convention qui leur fut proposée par les Férias à la suite de l'événement qui plongeait dans le deuil leurs deux familles. Sibylle dut être élevée à la campagne pour venir habiter l'hôtel de Vergnes quand arriverait le moment de polir son éducation, de la présenter dans le monde et de songer à son mariage. La comtesse de Vergnes, en particulier, femme très mondaine, encore jeune et qui croyait l'être un peu plus qu'elle ne l'était, accepta avec empressement une combinaison qui ajournait son rôle de grand'mère et en éloignait les apparences sensibles.

Nous sommes forcés d'avouer que les premières années de Sibylle-Anne de Férias n'offrirent rien de très remarquable. L'enfant était jolie : elle avait de grands yeux d'azur habituellement doux et sérieux, mais qui prenaient une teinte plus foncée quand elle se livrait à ces bruyantes et mystérieuses colères qui s'apaisent dans les vagues incantations des nourrices. Sibylle, pour dire la vérité, était assez prodigue dans ses transports, qui ne sont pas le charme principal de son âge. Un soir d'été, comme on venait de la poser dans son berceau, en face d'une fenêtre qu'on laissait ouverte à cause de l'extrême chaleur de la journée, elle fut prise d'un accès de fureur si véhément et si prolongé que le marquis et la marquise accoururent en même temps dans sa chambre. La nourrice avait épuisé toutes ses ressources sédatives, et déclarait n'y rien comprendre ; la marquise chanta, le marquis gronda : l'enfant criait toujours et se pâmait.

— C'est réellement à n'y pas tenir ! dit le marquis. Il faut qu'il y ait une épingle dans ses langes ; voyez nourrice !

— Non, mon ami, dit la marquise, ce n'est pas cela ; elle veut quelque chose.

— Mais que veut-elle, ma chère ? Tâchez de le découvrir, je vous en supplie, car, je le répète, on n'y tient pas !

— Mon ami, reprit la marquise, qui avait étudié avec la supériorité de son instinct maternel la direction des regards et des bras de l'enfant exaspérée, je sais ce qu'elle veut : c'est une étoile.

— Dieu me pardonne, je crois que vous avez raison... Oui, cela est clair... elle veut une étoile.

— Alors, dit la nourrice, il faut allumer un papier, monsieur le marquis, et lui mettre dans la main.

— Non, non, dit le marquis, je n'entends point cela. Outre qu'il ne faut jamais mentir aux enfants, je ne céderai pas à ce caprice. Nourrice, ajouta-t-il d'un ton sévère, fermez la fenêtre.

Ce coup d'État fait et la fenêtre close, Sibylle Anne, après un moment de réflexion, prit le parti de s'endormir, et rêva probablement qu'elle tenait son étoile dans son petit poing fermé.

Quand Sibylle put joindre la parole au geste, il n'y eut plus moyen de douter que cette jeune personne n'eût reçu de quelque méchante fée oubliée à sa naissance le don fatal de concevoir les fantaisies les moins raisonnables, et d'en exiger la satisfaction avec une ardeur impérieuse qui, devant l'obstacle, s'irritait jusqu'à la frénésie. Cette disposition vicieuse, malignement observée par la bonne madame de Beaumesnil, lui faisait le plus grand plaisir ; elle désespérait en revanche la marquise de Férias.

— Convenez, mon ami, disait-elle en soupirant à son mari, qu'il y a du démon dans cet ange.

— Non, ma chère, répondait le vieux marquis, c'est de quoi je ne conviendrai pas. Il est certain que cette enfant voudra passionnément ce qu'elle voudra ; mais tant mieux, si elle veut le bien. Je vous vois souvent, ma chère, admirer les ongles rosés et transparents de cette petite fille ; je vous prierai de remarquer que, si vous n'en preniez soin, ils se tourneraient bientôt en griffes hideuses. Il en est de même des facultés qui nous sont départies par le ciel : ce sont des armes à deux tranchants,

également propres au bien et au mal. Plus ces facultés sont déterminées et puissantes, plus le don est riche : le tout est de les régler et de les diriger convenablement ; ce sera le devoir de Sibylle vis-à-vis d'elle-même le jour où elle sera entrée en possession de sa liberté morale ; jusque-là, c'est le nôtre. J'ai toujours considéré les parents, et tous ceux à qui échoit la tâche sacrée d'élever des enfants, comme responsables pour moitié des destinées qu'ils préparent. Je me fais cette idée de la justice de Dieu, qu'elle daigne remonter jusqu'à la source de nos fautes, les rechercher dans leurs premiers germes, et démêler avec une délicatesse d'équité suprême la part de tous dans la vie de chacun. Cette solidarité, dont nous rendrons compte, est un lourd fardeau sans doute ; mais, d'autre part, ma chère, il est doux de penser que notre influence sur l'avenir et sur le bonheur de nos enfants ne s'arrête pas à cette vie, et qu'elle se prolonge dans l'éternité. Quant à Sibylle, sans briser en elle l'instrument précieux de la volonté, qui est une faculté d'élite et une arme sans égale en ce combat de la vie, j'userai de tout mon courage pour le ployer dans le sens du vrai, du raisonnable et du possible, bien que j'eusse préféré que cette lutte pénible eût été épargnée à ma vieillesse ; car j'avoue mon faible extrême pour cette enfant, et je serais désespéré qu'elle prit son grand-père, — son unique père, — pour un homme dur et insensible. Dieu sait pourtant que je ne le suis pas !

— Dieu ! et moi ! dit la marquise en levant vers son mari son clair regard empreint d'une tendresse infinie.

L'entretien de ces deux dignes vieillards fut interrompu soudain par des cris aigus qui venaient des jardins, et qui appelèrent immédiatement M. de Férias à la pratique de ses théories. Il se rendit sur le champ, le cœur oppressé, à son cruel devoir, et il aperçut sa petite-fille soutenant des pieds et des mains un combat acharné contre sa fidèle nourrice, laquelle avait été promue depuis deux ou trois ans aux fonctions de gouvernante. Cette scène déplorable se passait au bord d'un étang sur lequel trois ou quatre cygnes superbes promenaient sans bruit leur gracieuse majesté. A l'approche de son grand-père, Sibylle cessa de crier et l'attendit, l'œil enflammé, les lèvres serrées, dans une attitude résolue.

— Qu'y a-t-il donc, s'il vous plaît ? dit M. de Férias.

— Je veux monter sur le cygne ! dit brièvement Sibylle.

— Comment, monter sur le cygne ! reprit le marquis. Quelle est cette plaisanterie ?

La nourrice expliqua alors que Mademoiselle, après avoir distribué du pain aux cygnes avec beaucoup de gentillesse, avait tout à coup exprimé le désir énergique de monter à cheval sur l'un de ces oiseaux, et de faire en cet équipage le tour de l'étang. — N'est-ce pas, monsieur le marquis, qu'elle se noierait ?

— Cela n'est pas douteux, dit le marquis, et elle mériterait qu'on lui en laissât faire l'expérience.

— Le cygne ne se noie pas ! dit Sibylle.

— Le cygne a reçu de Dieu le don de nager, et vous ne l'avez pas.

— Je veux monter sur le cygne ! reprit Sibylle frémissante.

— Vous allez monter à votre chambre, dit le marquis, puisque vous n'entendez pas la raison. Emmenez-la, nourrice.

Sibylle se débattant avec un redoublement de cris, M. de Férias la saisit par le corsage, l'enleva de terre, et marchant à grands pas vers le château, alla la déposer dans une salle basse où il l'enferma ; puis il revint vers la marquise, et, se laissant tomber tout tremblant dans un fauteuil :

— Ce qui me console, ma chère, dit-il, c'est que je souffre plus qu'elle.

Il y a des lecteurs qui n'ont pas d'enfants, et nous ne devons pas l'oublier. Nous nous garderons donc de suivre

pas à pas le marquis de Férias dans l'application douloureuse et méritoire de son système d'éducation. Il nous suffira de dire qu'après un assez bon nombre d'exécutions analogues à celle que nous venons de raconter, Sibylle comprit à merveille que la nature des choses et la raison supérieure de son grand-père pouvaient et devaient, en beaucoup de cas, arrêter les torrents de sa volonté, en attendant qu'elle connût les lois morales qui devaient en contenir le cours et en diriger le penchant. Un jour arriva où il suffisait que M. de Férias lui dit en souriant : "Sibylle, vous voulez monter sur le cygne !" pour faire tomber aussitôt l'orage d'un caprice déraisonnable. Bref, elle ne garda de ses instincts impérieux que la fermeté persévérante et passionnée dans les aspirations permises.

Madame de Beaumesnil, témoin jaloux de ces heureux résultats, changea de langage ; au lieu de plaindre les parents de Sibylle, ce fut Sibylle qu'elle plaignit.

— Il faut vraiment, disait-elle, que ce vieux Férias n'ait pas plus d'âme que mon soulier pour battre cette pauvre petite, une enfant sans mère !... car, bien qu'il ne l'ait jamais frappée devant moi (il ne l'oserait pas, ... il connaît mon cœur ;... il sait que je lui sauterais aux yeux, tout Férias qu'il est !), on voit que cette enfant a l'habitude d'être battue. Elle tremble devant eux, elle les déteste, et franchement ils ne l'ont pas volé : ce sera leur punition en attendant que le bon Dieu ait son tour.

Madame de Beaumesnil se trompait. Grâce à la bonté même de ce Dieu qu'elle invoquait si souvent, comme toutes les plates dévotes de son espèce, et qu'elle connaissait si mal, — une mère peut châtier bravement sa fille coupable, sans courir l'horrible risque d'en être haïe. Il y a dans le cœur d'un petit enfant le même sentiment de profonde justice que dans l'âme d'une grande nation. Les enfants aiment leurs parents comme les peuples leurs souverains. — quand ils les respectent. Sibylle, loin de détester M. et madame de Férias, qui d'ailleurs, hors des intervalles de sévérité nécessaire, lui faisaient entre leurs deux cœurs le plus doux nid du monde, avait pour eux une affection réfléchie qui n'était point de son âge. Elle les adorait, elle les admirait. Son esprit fin, sérieux, un peu enthousiaste, était frappé à un degré extraordinaire du caractère en même temps élevé et candide qui présidait aux relations familières des deux vieillards, de leur exquise intimité, de la dignité tranquille, de la discipline un peu patriarcale qui distinguaient et honoraient la maison de ses pères. Les contrastes ne manquaient pas d'ailleurs pour éclairer son jugement. On l'envoyait quelquefois passer la journée au Manoir, chez madame de Beaumesnil, qui déclarait avoir pour cette enfant les sentiments d'une mère, et qui les lui témoignait de reste en la bourrant de compliments ridicules et d'indigestes friandises. En ces occasions, le commérage trivial de son hôte, l'insipide gaieté de M. de Beaumesnil, les chansons à boire du chevalier, les entreprises bavardes de mademoiselle Constance avec les domestiques, la turbulence infernale de la brune et belle Clotilde, plus âgée qu'elle de quatre ou cinq ans, plongeaient Sibylle dans une surprise mêlée de malaise qu'elle exprimait naïvement à sa manière :

— Vous vous êtes amusée, ma chérie ? lui disait madame de Férias.

— Oui, grand-mère, on m'a bien amusée, mais je me suis ennuyée.

C'était surtout à la suite de ces excursions dans le voisinage que Sibylle goûtait sensiblement la saveur de l'atmosphère morale qu'on respirait à Férias. Elle aimait jusqu'à cette bonne odeur des vieillards qui se soignent et ces vagues parfums d'iris qu'elle retrouvait dans les caresses du retour.

Le marquis de Férias s'était réservé une partie de ses immenses propriétés, et il en dirigeait l'exploitation. Il avait coutume de distribuer lui-même, tous les samedis, la paye aux ouvriers qu'il employait, profitant de cette

occasion pour s'informer de leurs intérêts particuliers et pour prodiguer les œuvres de charité. Cette cérémonie de la paye était une des fêtes de Sibylle. Elle s'accomplissait, dans la belle saison, sur une pelouse qui touchait à la limite du parc et de la campagne : au déclin du jour, le marquis et la marquise venaient s'asseoir sur un banc ombragé par un groupe de sapin ; Sibylle se plaçait gravement entre eux. Elle entendait d'abord au loin les chants des moissonneurs, puis elle voyait apparaître leur longue file bariolée sur le sommet d'un coteau qui dominait le parc. Ils descendaient, toujours chantant, la serpe à la main ou la fourche sur l'épaule, un sentier qui courait dans les bruyères, et ne se taisaient qu'en arrivant à une barrière pratiquée dans la haie, en face des sapins. Ils venaient alors se ranger sur la pelouse, et recevaient tour à tour leur solde, et souvent quelque chose de plus, des mains de Sibylle, majestueuse et ravie.

M. de Férias avait hérité de son père une autre tradition qu'il maintenait avec la même fidélité. A l'heure de l'Angelus, il assemblait dans le salon du château ses domestiques et les ouvriers résidents de sa ferme et faisait à haute voix la prière du soir, ajoutant aux formules du rituel quelques paroles empruntées à l'humble condition de ceux qui l'écoutaient et à ses malheurs particuliers. Le demi-jour dans lequel se passait cette scène de famille, le bruit sourd qui marquait l'entrée et la sortie des subalternes respectueux, les larmes qui coulaient sur les joues pâles de madame de Férias, les allusions émuës et réservées du vieux marquis, tout cela faisait encore pour Sibylle, de cette solennité quotidienne, une heure bénie, pleine d'un charme pénétrant et mystérieux.

Elle avait des plaisirs moins sévères. Madame de Férias, après son mari et sa petite-fille, aimait avec passion deux choses : les fleurs et les poules rares. On ignore si elle avait réellement ces deux manies, ou si elle se les était données pour procurer au marquis l'ineffable douceur de les satisfaire. Quoi qu'il en soit, il ne se passait guère de semaine où la marquise, à son lever, n'eût l'heur d'apercevoir sous sa fenêtre une cage ou un jardinière tombées du ciel pendant la nuit. M. de Férias, cependant, discrètement caché dans le feuillage d'un massif, et Sibylle blottie à ses pieds, surveillaient avec des palpitations de cœur l'effet de ses surprises sur l'esprit de madame de Férias. Il arrivait assez habituellement que madame de Férias n'avait jamais vu ni même imaginé qu'il pût se rencontrer dans l'univers des fleurs d'un si riche éclat, ni des poules d'une beauté aussi phénoménale. De ses attentions, fidèlement répétées depuis tant d'années, il était résulté que la basse-cour et les serres de Férias étaient des merveilles qu'on signalait aux voyageurs. La marquise passait une bonne partie de sa douce existence dans ces lieux de délices, où elle bénissait le ciel et son mari, et où elle pleurait aussi quelquefois. Mais pour Sibylle, ce paradis était sans mélange : tout ce pays de fleurs et d'oiseaux, dont sa grand-mère lui semblait être la reine, l'enchantait. Elle croyait vivre dans un de ces contes de fées dont on l'avait bercée. Son grand-père, créateur de ces riantes magies, lui paraissait, sous son nuage de poudre, un être presque divin. Madame de Férias, au reste, ne considérait pas son mari d'un œil moins favorable. Sibylle, la voyant un jour penchée, dans une attitude d'extase, hors du vitrage de la serre, se pencha à son tour et aperçut M. de Férias écusonnant un rosier au soleil du matin.

— Mon Dieu, ma mignonne, dit la marquise, voyez comme votre grand-père est beau ! Que je le trouve beau !

Sibylle partit de son pied léger, et, s'approchant du vieux marquis, elle lui interpréta ce message affectueux dans sa langue un peu fière :

— Grand-père, la marquise de Férias m'envoie vous dire qu'elle vous trouve beau.

Le marquis sourit.

— « Quelle folie ! Allez lui dire que c'est elle qui est charmante.

Puis, la rappelant :

— Portez-lui cette fleur, ajouta-t-il.

IV

LE FOU DE SIBYLLE

En été, quand l'aube s'est levée radieuse dans un azur immaculé, les premières heures du jour ont une pureté et un calme que l'on croirait éternels. Cependant des brises folles s'élèvent tout à coup, inclinent les herbes et agitent le feuillage ; des roseaux blanchâtres s'entre-croisent dans le ciel, d'un horizon à l'autre, comme des voiles tendus soudain par des mains invisibles. On s'inquiète, et l'on se dit qu'il pourrait bien venir de l'orage dans la journée.

Aucune image ne saurait aussi exactement que cette vieille image indiquer la phase nouvelle dans laquelle parut entrer l'enfance de Sibylle après cinq ou six ans de la parfaite sérénité que nous avons essayé de peindre. Son humeur devint subitement inégale. Elle avait des instants de folle gaieté ; plus souvent, un souffle inconnu semblait faire frissonner son jeune cœur, et courbait sa blonde tête comme la cime d'un épi. En même temps une vague poésie chantait à son oreille, et elle se prenait par accès d'un goût bizarre pour la solitude. Elle entraînait alors sa nourrice dans les bois qui s'étendaient autour du parc de Férias, et ne rentrait que le soir au château.

— Que peut-elle faire tout le jour dans ces bois ? Quel plaisir y trouve-t-elle, nourrice ? demanda enfin M. de Férias, se préoccupant de ces étranges allures.

— Monsieur le marquis, répondit la nourrice, voici ce qui se passe. Nous nous promenons d'abord tranquillement un bon bout de temps, et mademoiselle est sage comme une image. Seulement, si elle vient à apercevoir entre les arbres un coin du bleu de la mer, elle s'affole, elle... des mains, elle se met à crier : « Nourrice, la mer ! la mer ! » et puis elle me saisit par la main et me force à courir avec elle jusqu'à ce que je tombe, et elle crie toujours : « La mer ! la mer ! la mer ! » et elle rit de toutes ses forces. Alors je m'assois au pied d'un arbre et je prends mon ouvrage ; mademoiselle s'assoit le plus souvent à côté de moi ; un rien l'amuse : c'est un feuillage, monsieur le marquis, une fleurette, un brin de mousse, qu'elle regardera avec son grand sérieux pendant des heures. D'autres fois elle s'en va en plein fourré, se couche dans les herbes et s'endort comme une perdrix dans un sillon. Je dis qu'elle dort, monsieur le marquis, mais je n'en sais rien, car aujourd'hui, quand j'ai relevé son chapeau, qu'elle avait rabattu sur ses yeux, elle pleurait. C'était peut-être un rêve qu'elle faisait.

Cette dernière circonstance alarma la sollicitude du marquis. Sibylle fut mandée.

— Pourquoi avez-vous pleuré aujourd'hui dans les bois, ma chérie ? lui dit-il. Avez-vous quelque chagrin ? êtes-vous malheureuse ?

— Oh ! Dieu, non ! dit vivement l'enfant en sautant au cou de son aïeul.

— Pourquoi donc avez-vous pleuré ?

— Je ne sais pas... Pour rien.

Il fallut se contenter de cette réponse.

Il y avait dans les bois de Férias un site pour lequel Sibylle témoignait une prédilection spéciale. C'était un étroit vallon fort retiré, dans le creux duquel coulait un ruisseau à demi caché sous la verdure de ses bords. A la naissance du ruisseau, le sol était profondément déchiré en travers du bois. Une roche était adossée contre cet escarpement et laissait filtrer de minces filets d'eau limpide qui se réunissaient dans un bassin d'antique maçonnerie, dont le trop-plein s'échappait ensuite vers le

vallon. Cette roche pleurante, dominée par d'épais ombrages, festonnée de lianes, tapissée d'une mousse humide et de grandes feuilles vernissées, avait dans cette solitude un aspect sauvage et charmant, qui lui avait apparemment valu autrefois les honneurs d'une légende dont il ne restait plus que le nom : on l'appelait la Roche à la-Fée. Ce nom, qui évoquait tous les romans de son enfance, contribuait beaucoup sans doute à faire de ce lieu une des stations favorites de Sibylle. Elle demourait là avec une singulière persévérance, surveillant d'un œil curieux cette merveilleuse roche, — à demi craintive, à demi enchantée. Elle attendait une aventure. Il lui en arriva deux.

Un soir d'été, elle était venue rendre visite à la Roche à la-Fée, tandis que sa nourrice, suivant l'usage, travaillait au pied d'un arbre dans la partie supérieure du bois. Sibylle aimait à être seule avec sa roche. Mademoiselle de Férias était à cette époque une fillette de sept à huit ans, grande pour son âge, élégante et marchant bien. La masse épaisse de ses cheveux blonds était emprisonnée dans un réseau dont le poids semblait faire fléchir sa tête en arrière par un mouvement d'une grâce hautaine. Elle portait habituellement un chapeau à bords plats autour duquel était roulée une plume noire qui retombait légèrement sur son front et qui jetait sur ses yeux, naturellement profonds, une ombre un peu farouche ; mais quelquefois elle avait la fantaisie d'enlacer dans ses cheveux des lianes, des feuillages et des fleurs qui formaient sur sa tête une de ces épaisses couronnes qui ombragent le front des jeunes pâtres joueurs de flûte dans les scènes figurées des âges mythologiques. — Elle avait eu, ce soir-là, cette fantaisie, et, se servant de la petite fontaine comme d'un miroir, elle s'était composée une coiffure d'une grâce sauvage. — Elle tenait à la main une baguette qu'elle avait dépouillée de son écorce : debout sur le bord du bassin, le regard vague et perdu, elle levait le bras de temps à autre et dessinait lentement dans l'air avec sa baguette blanche des signes mystérieux, comme si elle eût joué un rôle dans quelque idylle féerique dont elle s'enchantait elle-même. Tout à coup, en face d'elle, le taillis s'entr'ouvrit, et un homme sauta légèrement sur le terre-plein qui entourait la fontaine. Sibylle fit un mouvement en arrière et entr'ouvrit les lèvres pour crier : puis elle demeura immobile, une main appuyée sur sa baguette, dans une pose inrapide, l'œil fixé sur l'inconnu. Cet inconnu n'avait à la vérité rien d'effrayant : c'était un jeune homme d'une vingtaine d'années au plus, en tenue de voyage, grand, souple, avec un reste de grâce adolescente et une douce flamme dans des yeux bien ouverts. L'aspect imprévu de l'enfant, sa beauté, sa couronne étrange, son attitude héroïque avaient d'abord jeté ce jeune homme dans un étonnement silencieux. Il murmura enfin quelques mots en souriant et en se parlant à lui-même, puis il dit à haute voix :

— Pardon, mademoiselle... Je suis peut-être ici chez vous ?

— Oui, dit Sibylle.

— Excusez mon indiscrétion. Je vais me retirer. J'étais venu, ajouta-t-il en montrant un album, pour dessiner dans ces bois que je croyais ouverts au public.

Sibylle ne répondant point, il fit deux pas comme pour s'éloigner.

— C'est dommage, reprit-il gaiement. Quel joli endroit ! Puis-je vous demander comment on l'appelle ?

— La Roche à la Fée.

— Ah ! Et vous êtes la fée ? dit le jeune homme, que le sérieux de l'enfant amusait.

Un sourire effleura la bouche fière de Sibylle.

— Oui, dit elle.

— Mon Dieu ! me permettriez-vous de faire votre portrait ?

— Non.

— Voulez-vous me permettre au moins de vous demander votre nom ?

— Sibylle.

— Adieu donc, mademoiselle Sibylle... Me permettez-vous de vous embrasser, mon enfant ?

— Non.

— Puis-je vous baiser la main.

Sibylle avança sa main avec un geste d'infante. Le jeune homme sourit puis la baisa gravement.

— Je vous suis reconnaissant, mademoiselle. Maintenant je m'en vais, et je puis vous assurer que je n'oublierai jamais ni la roche ni la fée. Gardez moi aussi un petit souvenir de votre jolie tête. Voulez-vous ?

— Je ne sais pas votre nom.

— Je m'appelle Raoul. Vous en souviendrez-vous ?

— Toujours, dit l'enfant.

Raoul, un peu embarrassé, sans trop savoir pourquoi, la regarda encore un moment avec un sourire gauche, puis il la salua respectueusement et disparut dans le taillis.

Quelques jours plus tard, la marquise de Férias, tenant sa petite-fille attentive sur ses genoux, commençait en ces termes une de ces improvisations orientales où elle excellait :

— Il y avait une fois dans une forêt, sur les bords du Gange, un fils de roi qui chassait : il était beau comme le jour, bien élevé, spirituel et modeste, il s'appelait...

La marquise cherchant le nom de ce fils de roi, Sibylle le lui fournit tout à coup :

— Raoul, dit-elle.

— Pourquoi Raoul ? demanda avec un peu d'étonnement madame de Férias.

Une légère teinte rosée se répandit sur les joues de l'enfant. Par un sentiment qu'il lui eût été bien impossible d'expliquer, elle avait gardé pour elle jusque-là l'innocent mystère de son entrevue avec l'inconnu. Elle n'hésita pas à le confier sur l'heure à son aïeule, ajoutant tout bonnement que, ce Raoul lui ayant paru beau comme le jour, bien élevé, spirituel et modeste, son nom lui était venu naturellement à l'esprit pour en baptiser ce fils de roi qui avait tout juste les mêmes qualités. Madame de Férias rit beaucoup de l'histoire, et même plus qu'elle en avait envie ; elle s'assura discrètement le lendemain, dans une petite excursion au bourg de Férias, que le prince Raoul, qu'on lui représenta d'ailleurs comme un jeune homme gai, honnête et du meilleur monde, avait quitté le pays le soir même du jour où il y avait paru : moyennant quoi, Sibylle put continuer librement ses chères promenades et rencontrer peu de temps après dans le même lieu, une seconde aventure qui exige deux mots de préface.

Le ruisseau qu'épanchait l'urne de la fée de Férias, et qui traversait les bois, allait se jeter dans la mer à deux lieues de là ; mais, chemin faisant, il s'enflait du tribut de deux ou trois affluents et finissait par former un cours d'eau respectable, lequel, peu d'années avant celle où commença cette histoire, avait l'honneur de faire tourner un moulin établi sur la lisière de la forêt. Le meunier de ce moulin se nommait Jacques Féray. Il avait gaiement accompli son temps de service sur la flotte, et avait trouvé au retour une fiancée fidèle à qui il fit hommage de ses boucles d'oreilles à la marinière, et qui devint bientôt après une meunière blanche et de bonne mine. Ce ménage fut heureux. Jacques Féray était un brave garçon de belle humeur ; il était doué d'une jolie voix, qu'il avait perfectionnée dans les veillées du bord, et qu'il ne tarda pas à utiliser auprès du herceau d'une petite fille que lui donna sa femme. Il y avait devant le moulin un carré de jardin avec deux pieds de figuier et trois ruches à miel : tout cela avec cette jeune meunière, ce meunier poudré et chantant, et ce brin d'enfant qui dansait à travers, tout cela riait à l'œil sous le soleil de l'été. Après cinq ou six ans, madame Féray fut favori-

sis d'une nouvelle grossesse, et Jacques Féray, qui devait à la vérité le savoir, jurait joyeusement, quo cette fois-ci c'était un garçon. Sur ces entrefaites, par une nuit d'automne, une trombe d'eau s'abattit sur le canton de Férias ; ce déluge local se prolongea toute la journée du lendemain : la nuit suivante, le paisible ruisseau, métamorphosé en torrents furieux, escalada ses rives, noya les campagnes et culbuta le moulin. Jacques Féray se sauva avec grand'peine avec sa femme et sa fille ; mais il fut parfaitement ruiné de ce coup, ayant perdu, avec sa maison renversée et son outillage détruit, une provision considérable de grains et de farine. La femme les sens tournés, comme on dit, mourut trois jours après, et la petite fille, pour avoir passé la nuit les jambes dans l'eau, suivit sa mère au cimetière de Férias. — Le curé, le lendemain de l'inhumation de l'enfant, out la charité d'aller rendre visite au père. Il trouva ce malheureux homme étendu à plat ventre auprès d'une roue de moulin brisée, dans le limon jaunâtre qui recouvrait son jardinet, si gai autrefois.

— Allons, Jacques ! dit le curé en le secouant.

Jacques ne bougea pas.

— Mon ami, reprit le curé, je vous en prie !

— Allez-vous-en, dit-il. Il n'y a pas de bon Dieu !

Le curé, n'en pouvant tirer d'autre réponse, s'en alla tristement. Le lendemain il le retrouva à la même place et dans la même position, et toujours répondant à ses paroles de consolation par cette phrase unique :

— Il n'y a pas de bon Dieu !

On reconnut bientôt que la raison de ce pauvre diable était sérieusement altérée. Il quitta les ruines de son moulin, s'empara d'un misérable chaume qu'on avait dressé sur le haut d'une falaise déserte pour y retirer des moutons pendant la chaleur, et vécut là comme un bête fauve. On l'entendait quelquefois, surtout les jours d'orage, pousser des cris qui glaçaient le sang. Une circonstance bizarre marqua les premiers temps de sa démenche. On trouva le matin, à plusieurs reprises, les vitraux de l'église de Férias brisés et les dalles intérieures de la petite nef semées de pierres. On fit le guet, et une nuit Jacques Féray fut surpris lançant des pierres avec un acharnement puéril et farouche contre la maison de ce Dieu qui l'avait si cruellement frappé. Il fut question de le faire arrêter et enfermer ; mais le curé, qui était bon en eut pitié, et ne dit rien. C'était d'ailleurs le seul trait de violence qu'on put reprocher à cet infortuné. Il était inoffensif, quoique sa mine fût effrayante. On le rencontrait souvent assis sur la berge d'un fossé, le visage tourné vers la haie. Comme tous les malheureux, il avait lassé la compassion à la longue, et n'était plus qu'un objet de terreur ou de risée. On l'appelait le fou Féray, et pendant qu'on lui donnait, un peu par crainte, quelque morceau de pain à la porte des fermes, les enfants lui attachaient des loques dans le dos.

Un jour Sibylle, ayant laissé sa nourrice à quelque distance, était venue s'agenouiller sur le bord de la fontaine qui recevait les filtrations de la Roche-Fée. Elle avait la tête nue, et, après avoir examiné curieusement pendant quelques instants les végétations qui germaient au fond du bassin, elle s'était assise peu à peu dans les herbes et dans les fleurs du bord ; prise d'un de ces attendrissements inexplicables auxquels elle était sujette depuis quelque temps, elle se mit à pleurer, et regarda ses larmes tomber une à une comme des perles dans l'onde transparente et sonore. Un léger bruit soudain lui fit lever le front : elle aperçut le fou Féray blotti vis-à-vis d'elle dans les broussailles. Sa tête couverte d'un débris de chapeau de paille, maigre, pâle, redoutable d'aspect, s'avancait hors d'un buisson ; ses regards étaient dirigés sur Sibylle avec une intensité d'attention extraordinaire ; de grosses larmes s'échappaient de ses yeux creux et coulaient dans sa barbe grise. Devant ce spectre, l'enfant, quoique brave, sentit un frisson dans ses veines ; elle

voulut appeler et se trouva muette. Le fou comprit son effroi, et dit d'une voix basse et plaintive :

— N'ayez pas peur, je ne vous ferai pas de mal.

Puis il se leva, pendant que Sibylle se levait de son côté par une sorte de mouvement mécanique, s'approcha d'elle et la regarda fixement :

— Pauvre enfant, murmura-t-il, pauvre enfant !

Et, se laissant tomber sur le sol, il sanglota la tête dans ses bras.

Sibylle connaissait l'histoire de ce pauvre homme ; elle entrevit que quelque vague ressemblance lui rappelait la petite fille qu'il avait perdue ; la pitié domina un instant la terreur dans son âme délicate ; elle se mit à genoux, et passa doucement sa main blanche sur la tête hérissée du fou. Puis, comme effrayée de sa hardiesse, elle courut rejoindre sa nourrice, qui ne fut pas médiocrement alarmée en voyant l'instant d'après Jacques Féray s'attacher à leurs pas. Il les suivit comme un chien jusqu'au château. M. et madame de Férias, émue du récit de Sibylle s'approchèrent du malheureux, qui s'était arrêté derrière la grille du parc, lui adressèrent des paroles de bonté, et lui remplirent son sac de provision. A partir de cette époque, on observa que sa folie affectait un caractère plus calme. Il ne passait guère de jour sans qu'il se présentât à la grille du château, où Sibylle s'empresait d'accourir les mains pleines. Elle le rencontrait souvent dans ses promenades ; il avait remarqué le goût de Sibylle pour les fleurs sauvages ; il savait ce qu'elle préférait, il en faisait d'énormes bouquets, et venait sans mot dire les déposer aux pieds de l'enfant. Elle lui disait : " Merci, mon Jacques, " en souriant, et le fou se retirait satisfait. Le marquis et la marquise l'appelaient le fou de Sibylle, et les domestiques le fou de Mademoiselle. Sibylle se montrait touchée et un peu fière de l'empire qu'elle exerçait sur cet esprit désolé et révolté. Cet empire toutefois échoua sur un point ; conseillée par ses parents, elle essaya un jour d'amener Jacques à la messe dans l'église de Férias, arrivé au seuil du cimetière, il se dégagea violemment des mains de Sibylle, poussa un cri sauvage, et se mit à descendre la lande en courant :

Deux mois environ après sa première rencontre avec le fou Féray, Sibylle reçut la visite de son amie Clotilde Desrozaïs, qui se préparait à entrer dans un couvent de Paris, afin d'y achever son éducation, ou plutôt de l'y commencer. Mademoiselle Clotilde était alors âgée de douze ans ; elle était grande, admirablement faite, l'œil superbe, habituellement à demi clos et voilé, mais devant quand il s'ouvrait ; elle avait de lourdes nattes d'un noir bleuâtre, et montrait entre des lèvres pourpres des dents blanches comme la pulpe d'une noisette fraîche. Elle paraissait douée en outre d'une vive intelligence et d'une ardente sensibilité ; mais, à vrai dire, on ne savait trop quels éléments fermentaient dans le chaos brûlant de cette riche nature, abandonnée à elle-même comme en pleine forêt, et qui inspirait à Sibylle un sentiment d'affection mêlé d'inquiétude. Mademoiselle Clotilde le tourmentait le plus souvent par des caprices de fougueuse autorité ; mais l'instant d'après elle la séduisait par des effusions de tendresse irrésistible. Elle la serrait sur son cœur, les yeux humides. " Je t'aime, ma Sibylle, disait-elle, et je t'aimerai toujours ! Il faut que tu me jures de m'aimer aussi toute ta vie. Voyons, jure, jure ! " Sibylle jurait timidement. " Vois-tu, reprenait Clotilde, j'aime tant ceux que j'aime que je voudrais les manger ! " En attendant, elle les mordait quelquefois.

Mademoiselle Desrozaïs était donc venue passer la journée à Férias. Pendant que Sibylle préparait une collation à son amie, celle-ci avisa par une fenêtre le fou Féray, qui dormait à l'ombre dans la cour du château. Clotilde, sans mot dire, courut à la cuisine, se fit donner un paquet de cordelettes, y enfila des ferrailles, de vieux éperons, des débris de vitres qu'elle récolta de côté et d'autre, et alla discrètement suspendre cet attirail aux

vêtements du fou endormi. Puis, ayant pris la précaution barbare de fermer toutes les grilles de la cour, elle appela son chien Max, espèce de molosse à demi sauvage qui la suivait partout. Elle poussa alors le fou d'un coup de pied et le réveilla en sursaut. " Ici, Max ! ici, mon chien ! cria-t-elle. Mords-le ! mords-le ! " Jacques Féray avait grand'peur des chiens, qui lui témoignaient en général peu d'amitié. En voyant le bouledogue s'élanquer vers lui, il prit sa course follement. Le bruyant appareil qui pendait à son collet se mit en mouvement et acheva de l'épouvanter. Il se précipitait et se hurlait d'une grille à l'autre, le chien sur ses talons, épouvé, haletant et hurlant, à la grande joie de la belle Clotilde. Cependant Sibylle, attirée par le bruit, était accourue à la fenêtre. Dès qu'elle eut vu ce qui se passait, elle bondit dans la cour et atteignit le fou au moment où le chien venait de saisir les lambeaux de toile qui enveloppaient ses jambes. L'enfant, usa de toutes ses forces pour repousser loin de son protégé le féroce bouledogue, qui tournant subitement sa rage contre elle, lui mordit le bras, d'où le sang coula. Les domestiques arrivèrent, écartèrent le chien et emportèrent Sibylle évanouie. Devant ce résultat final de son espièglerie, Clotilde fondit en larmes ; mais lorsque son aimable tante l'emmena une heure après, et qu'elle vit Jacques Féray, qui s'était recouché sur le pavé, se soulever et lui montrer le poing en agitant la ferraille dont elle l'avait affublé, elle ne put s'empêcher de rire de la menace silencieuse de l'idiot : elle eut tort.

Sibylle resta au lit avec la fièvre pendant trois jours. Jacques Féray passa ces trois jours étendu comme un mort sous la fenêtre de sa chambre. Après de vaines tentatives pour l'arracher de cette place, on l'y laissa par l'ordre de M. de Férias, et on lui donna à manger là. Il n'en bougeait pas même la nuit. Le quatrième jour, au matin, il s'entendit appeler par son nom, et, se dressant brusquement, il vit Sibylle à sa fenêtre. Il y eut quelque chose de touchant dans le sourire qui passa alors comme un rayon du soleil d'hiver sur ce pauvre visage qui ne riait jamais.

V

MISS O'NEIL

M. de Férias, qui pensait que l'éducation morale des enfants doit être commencée dès le berceau, n'avait mis aucune hâte à entreprendre l'éducation intellectuelle de sa petite-fille.

— L'âme, disait-il, est comme la moelle de ces jeunes arbres : elle veut être soutenue et dirigée dès qu'ils naissent mais nous devons, comme fait la nature, attendre un certain degré de force et de maturité pour en tirer des fruits. Plus ce petit cerveau, ajoutait-il en caressant la blonde tête de Sibylle, témoigne d'heureuses et faciles dispositions, plus il demande à être ménagé et respecté dans sa fleur.

Cependant il y eut pour le marquis et la marquise de Férias, lorsqu'enfin ils jugèrent opportun d'initier Sibylle aux mystères de l'alphabet, il y eut une heure de doute et d'amertume qui fut pour madame de Beaumesnil une heure d'extrême jubilation. Cette intelligence qui semblait si prompte et si ouverte dans le monde de la fantaisie, le seul où elle se fût exercée jusque-là, se trouva, devant la science positive de la lecture, d'une incapacité affligeante. Ni tendresse ni rigueur ne pouvait vaincre le dégoût de cet esprit réveur pour une application régulière. La pauvre marquise, y perdant ses peines et jusqu'à sa patience céleste, appela à son aide le curé de Férias, comme plus imposant. Le curé, qui était homme de conscience et, de plus, pénétré d'un profond respect

pour la famille de Férias, apporta à sa tâche un soin religieux, et n'eut pas plus de succès.

— J'en maigris, disait-il.

Avec le temps, il devait en voir bien d'autres.

— La pauvre petite sera idiote, répondait madame de Beaumesnil. Ils l'ont abruti. J'on étais sûre... A cinq ans, Clotilde savait lire et même elle récitait des fables !

— Je ne vois qu'un miracle, reprenait le curé, qui puisse nous tirer de cette impasse.

Le miracle eut lieu, non pas tel peut-être que Pentendait le curé, mais tel qu'il est toujours permis de l'espérer de la bienveillance divine. Les miracles se font dans les cours, c'est là qu'ils sont possibles et fréquents. — Sibylle n'ignorait pas qu'elle était orpheline, et elle savait le triste sens de ce mot; mais sur ce douloureux sujet, M. et madame de Férias, redoutant de donner un objet trop précis à sa vive sensibilité, lui avaient toujours refusé les éclaircissements qu'elle réclamait parfois sa cruelle curiosité d'enfant. Son père et sa mère étaient au ciel, et c'était tout. Les subalternes avaient reçu et exécuté fidèlement l'ordre de s'en tenir à la même réponse. On leur avait surtout interdit toute parole, tout signe même qui aurait pu attirer l'attention de Sibylle sur les deux tombes blanches du petit cimetière. Malgré ces précautions, Sibylle, qui accompagnait chaque dimanche ses vieux parents à la messe de la paroisse, finit sans doute par surprendre dans leur air et dans leurs regards, quelque chose de particulier; car un jour, sortant de l'église, elle alla droit aux deux marbres incrustés de lettres d'or, et se retournant vers sa nourrice qui la suivait effrayée :

— Qu'est-ce qu'il y a d'écrit là ? dit-elle.

— Rien, dit la nourrice.

— Il y a des lettres, reprit Sibylle le sourcil froncé : lis-moi ce qu'il y a.

— C'est du latin, mademoiselle.

Sibylle leva légèrement les épaules et s'en alla. A dater de ce jour, le bon curé de Férias ne reconnut plus son élève; il se frottait les mains, il se félicitait :

— Je savais, disait-il, qu'à force de patience j'en viendrais à bout.

Un mois après, Sibylle, sous prétexte de s'informer de la santé de son professeur, qui avait un peu de goutte, se fit conduire au presbytère. En passant, elle entra dans le cimetière, elle s'arrêta devant les tombes, demeura un moment silencieuse, l'œil fixé sur les lettres d'or, puis elle s'agenouilla et pleura. Le miracle était fait, Sibylle savait lire.

Une fois en possession de cette clef élémentaire des connaissances humaines, Sibylle ainsi qu'il arrive souvent aux esprits de sa trempe, s'en servit avec une ardeur impatiente qui eut désormais besoin d'être modérée et contenue plutôt qu'excitée. Cette fièvre de savoir, qui se portait sur tout et touchait à tout assez indiscrètement, eut deux résultats principaux : le premier fut d'embarrasser à l'excès, en maintes occasions, l'humble précepteur de Sibylle; le second, d'engager M. de Férias à retirer les clefs de sa bibliothèque. Le vieux marquis avait trop de jugement toutefois pour se contenter de cette précaution banale; il ne s'alarmait pas d'ailleurs outre mesure de cette fermentation où les rêveries mystiques et les curiosités positives semblaient s'agiter péremêle. Ne rien négliger, ne rien étouffer, mais dégager les éléments confus qui bouillonnaient dans ce jeune cerveau, en régler les aspirations, en discipliner les forces, féconder enfin ce chaos en l'ordonnant, c'était une conduite qui lui était suffisamment tracée par ses principes. Mais M. de Férias sentit que le gouvernement d'une intelligence si active ne pouvait être abandonné plus longtemps aux faibles mains et à la routine pédagogique de l'abbé Renaud : il résolut d'appeler sans retard une institutrice qui aurait, dans l'éducation de sa petite-fille, la charge de la partie temporelle, tandis que la partie spirituelle resterait naturel-

lement confiée aux soins du prêtre. L'abbé eut la modestie de reconnaître la convenance et même la nécessité de cette combinaison :

— L'enfant, dit-il simplement, laisse voir une sorte de petit génie bizarre dont je suis incapable de débrouiller l'écheveau; tout ce que je pourrai faire, monsieur le marquis, ce sera de lui apprendre son catéchisme, et cela encore, ajouta-t-il en soupirant, avec la grâce de Dieu.

Pour le choix d'une institutrice, M. de Férias crut pouvoir s'en remettre à la sollicitude de son cousin, le comte de Vergnes, grand-père maternel de Sibylle, auquel sa résidence à Paris et ses relations étendues dans le monde devaient faciliter cette tâche délicate. Il écrivit au comte une lettre grave et touchante dans laquelle, en l'édifiant amplement sur les dispositions de sa petite-fille, il le suppliait de ne rien négliger pour que l'institutrice fut digne de l'élève. Un mois après, M. de Férias, qui commençait à s'inquiéter du silence du comte, en reçut la réponse suivante :

“ Mon cher cousin,

“ A force de plonger, comme un pêcheur de perles, dans l'océan parisien, je crois avoir mis la main sur le trésor demandé. La personne n'est pas d'une physionomie très-séduisante. Elle n'a point d'ailes; néanmoins c'est un ange, dit-on. Je me figurais les anges autrement, mais n'importe, je vous l'expédie en même temps que ma lettre. Envoyez votre voiture à la gare de ***, train du soir (espoir !). La personne vient d'achever une éducation très-heureuse dont elle a été maigrement récompensée. Votre domestique la reconnaîtra au signalement suivant : Miss O'Neil (Augusta-Mary), trente ans, d'un blond flamboyant, Irlandaise, d'une famille noble très-ancienne, parle toutes les langues mortes et vivantes, tricote, peint, joue de la harpe et monte à cheval. Une foule d'*et cætera*.

“ Pluie de baisers à Sibylle. Je languis aux pieds de la marquise.”

Une telle lettre, dans une circonstance à ses yeux si intéressante et si essentielle, parut au marquis de Férias d'une légèreté à peine supportable, et, bien qu'accoutumé aux formes mondaines et évaporées qui recouvraient chez M. de Vergnes un fonds assez sérieux de réflexion et de sensibilité, ce ne fut pas sans appréhension qu'il se rendit de sa personne à la gare de *** pour y recevoir l'institutrice qui lui était annoncée dans un langage si équivoque. Le premier aspect de miss O'Neil descendant de wagon avec son sac de voyage fut loin de dissiper les angoisses du marquis : il la reconnut sans peine, malgré les ombres du crépuscule. Miss Augusta-Mary O'Neil affirmait immédiatement son identité. C'était une grande fille maigre, anguleuse, marchant avec une régularité et une roideur d'automate; instinctivement on évitait ses coudes, qui semblaient toujours prêts de percer ses manches; de chaque côté de son visage aux pommettes saillantes, de longues boucles couleur de feu pendaient comme deux branches de saule. Un chapeau d'été en paille brune, affectant vigouement la forme d'un saladier renversé, surmontait, comme un dôme, cette disgracieuse anatomie. Le cœur de M. de Férias se serra :

— Vraiment, murmura-t-il, de Vergnes est bien coupable !

Cependant, lorsqu'il se fut approché de la pauvre miss O'Neil, il vit briller dans son œil d'un bleu pâle une clarté pareille à celle qui tombe des étoiles, si pure si honnête, si tendre, en même temps si triste, qu'il fut soudain ému et à demi conquis. Miss O'Neil, que la conscience de son malheureux extérieur rendait timide, répondit aux compliments courtois du vieux marquis avec un peu de gaucherie, mais en bons termes, sobres et convenables. Sa voix était d'une douceur musicale.

Le marquis commençait à croire comme M. de Vergnes, que la personne pouvait être un ange, bien que ses ailes fussent effectivement peu apparentes. Il la fit asseoir à ses côtés dans sa voiture, qui prit le chemin de Férias, et il ne différa pas un instant de l'éclaircir sur le caractère du jeune esprit dont la direction allait lui être livrée. L'Irlandaise l'écouta religieusement sans l'interrompre jusqu'à ce qu'il eût terminé son discours par un bref résumé de ses principes en matière d'éducation.

— Monsieur, dit alors miss O'Neil, je vois ce qu'est l'enfant, et je suis heureuse qu'elle soit ainsi. Quant à vos principes, ce sont exactement les miens. Développer et cultiver les dons naturels d'une intelligence, c'est un devoir et ce n'est jamais un danger, si l'on fait en sorte que l'idée de Dieu domine tout et sanctifie tout.

Le marquis respira longuement sur cette phrase. Il secoua la tête à plusieurs reprises d'un air de satisfaction, et un nuage de poudre parfumée se répandit dans la voiture.

— Ma chère miss O'Neil, reprit-il, je vous prierais maintenant, si je l'osais, de me conter votre histoire, sur laquelle, je vous avoue, que mon cousin de Vergnes m'a très-incomplètement renseigné ; mais n'allez pas au moins, miss O'Neil, vous méprendre sur les motifs de mon indiscretion : c'est uniquement au nom de l'intérêt dont vous m'avez tout de suite pénétré que je sollicite cette faveur de votre condescendance.

On ne saurait dire combien l'affectueuse urbanité du vieux marquis parut à miss O'Neil chose nouvelle et savoureuse. Pauvre et laide jusqu'au ridicule, le monde, on le conçoit, ne l'avait point gâtée. Enveloppée sans cesse d'une atmosphère glaciale qui la contractait, toujours empêchée, crispée et nerveuse comme une personne qui marche sous des regards malveillants et ironiques, elle avait beaucoup souffert dans sa fierté, qui était grande et légitime. Pour la première fois de sa vie elle se sentit appréciée : ce beau vieillard lui parla un langage qu'elle n'avait jamais espéré entendre que dans le ciel de la bouche des élus ses frères, uniquement épris de la beauté et de la splendeur morales. Profitant de l'obscurité elle laissa glisser de sa paupière deux larmes qu'elle essuya du bout de son gant de soie noire ; puis elle conta brièvement son histoire, qui était d'ailleurs fort simple. Le seul point sur lequel elle insista fut l'antique origine de sa famille : elle descendait des anciens rois d'Irlande, qui n'étaient à la vérité, ajoutait-elle, que des chefs de clan ; mais enfin un de ses ancêtres, Fergus le Roux, figurait authentiquement au nombre de ces chefs irlandais auxquels le prince Jean Plantagenet (dont miss O'Neil ne prononçait le nom qu'avec une amertume dédaigneuse) avait eu l'indécence de tirer la barbe dans une cérémonie publique. Le père de miss O'Neil lui avait laissé une fortune assez ronde ; mais elle avait deux frères qui n'avaient pas apporté dans l'administration de leur bien toute la prudence désirable. M. de Férias comprit que l'héritage de miss O'Neil s'était englouti bénévolement dans les désordres fraternels. Au surplus, les fonctions auxquelles elle avait dû se consacrer lui plaisaient extrêmement et lui avaient donné tout le bonheur possible, jusqu'au jour où elle avait dû quitter son élève ; mais ce jour lui avait déchiré le cœur. Elle avait offert de demeurer auprès de la jeune personne à des conditions qui lui répugnaient un peu, mais qu'elle croyait acceptables (en qualité de femme de chambre probablement, la pauvre fille !) ; la famille s'y était refusée pour des raisons de convenance dont elle-même reconnaissait d'ailleurs la valeur.

— Miss Augusta, dit le marquis, permettez-moi de vous affirmer que vous n'aurez jamais à craindre dans ma maison un pareil déchirement. Tant que je vivrai, ma chère miss O'Neil, vous vivrez sous mon toit, et je me tromperais étrangement sur les sentiments de ma petite-

filles, si elle ne faisait pas honneur, après moi, à la recommandation formelle que je compte lui laisser à cet égard.

Miss Augusta ne put que murmurer un remerciement indistinct ; mais elle passa de nouveau son gant de soie noire sur sa joue osseuse.

Ce fut sur ce pied d'heureuse intelligence que M. de Férias et miss O'Neil descendirent de voiture dans la cour du château. Peu d'instants après, la marquise, que son mari avait eu soin de prémunir, par deux mots de préface, contre l'impression du premier coup d'œil, complétait le ravissement de l'Irlandaise par la tendre bienveillance de son accueil. Il était tard. On introduisit à petit bruit miss O'Neil dans la chambre de Sibylle, qui dormait dans ses rideaux blancs, un bras replié sous sa tête et perdu dans ses boucles scyeuses, avec la grâce que son âge charmant porte jusque dans le sommeil. La nourrice approcha une lampe, et miss O'Neil contempla longtemps sans parler l'enfant immobile et dont le souffle même semblait suspendu, tandis que le marquis et la marquise se penchaient derrière elle, le visage empreint d'un sourire d'extase. A un mouvement soudain que fit Sibylle, miss O'Neil posa un doigt sur ses lèvres, recula discrètement de quelques pas, et, montrant aux deux vieillards attentifs son œil humide et rayonnant :

— C'est un archange, dit-elle d'un ton de mystère ; je l'adore !

Installée aussitôt dans un appartement voisin avec une ampleur et des raffinements auxquels elle avait été peu accoutumée, la descendante de Fergus le Roux, malgré la fatigue du voyage, demeura éveillée une bonne partie de la nuit, promenant un regard attendri sur les grandes tapisseries à personnages qui l'entouraient : c'étaient, dans les bocages élyséens, des bergers en culottes courtes et des bergères à paniers, qui paraissaient heureux, mais qui l'étaient assurément moins que miss O'Neil. Il est désolant de penser qu'au moment même où l'honnête créature prenait si délicieusement possession de ce paradis, l'épée flamboyante, toute prête à l'en chasser, planait déjà sur sa tête.

Le lendemain matin, madame de Férias, après un entretien qui la fortifia dans tous les sentiments qu'elle avait déjà voués à miss O'Neil sur la parole de son mari, alla présenter l'institutrice à son élève, Sibylle, qui avait à un degré rare pour son âge, le discernement de l'harmonie et de la beauté, considéra d'abord miss O'Neil avec inquiétude et répondit froidement à ses avances, en personne mal édifiée par les circonstances extérieures et qui réserve son jugement. La marquise les laissa ensemble pour qu'elles fissent connaissance plus commodément et descendit au salon. Elle y trouva M. de Férias contant les mérites de miss O'Neil à l'abbé Renaud et à madame de Beaumesnil, que l'importance de l'événement avait attirés tous deux au château dès l'aurore.

— Eh bien, ma chère ? dit le marquis.

— Eh bien, mon ami, autant que je suis capable d'en juger, c'est un esprit très-élevé et un cœur évangélique.

— Vous voyez, reprit le marquis d'un air radieux en s'adressant à ses hôtes, vous voyez, c'est un diamant, et ce sera, je le lui ai promis du reste, un diamant de famille ! Il faut avouer que de Vergnes, sous son apparence légèreté, cache un tact et une sûreté de jugement peu ordinaires ! Elle n'est pas belle, c'est vrai ; mais j'en suis bien aise. Ce sera pour Sibylle un enseignement de plus : nous lui démontrerons en quelque sorte, sur cet exemple vivant, combien les avantages physiques sont de mince valeur comparés à cette parure morale qui brille chez miss O'Neil comme dans un riche écrin, j'entends la noblesse des sentiments, la pureté de l'âme, les grâces de l'esprit...

— Les douces vertus du caractère, ... dit la bonne marquise.

— Et les solides principes religieux, ajouta le curé.

Au milieu de ce concert, la porte du salon s'ouvrit avec fracas, et la nourrice, qu'on appelait dans le château madame Rose, entra brusquement, les traits si étrangement bouleversés que l'annonce d'une catastrophe lui sortait pour ainsi dire par les yeux.

— Au nom du ciel ! nourrice, qu'y a-t-il ? s'écria le marquis en se levant.

— Monsieur le marquis, dit madame Rose, reprenant difficilement haleine, elle n'est pas chrétienne !

— Quoi ? qui ? Miss O'Neil ? Pas chrétienne ?... C'est impossible ! Vous êtes folle, nourrice !

— Elle n'est pas chrétienne ! reprit madame Rose en appuyant ; c'est une chose sûre, puisqu'elle a demandé tout à l'heure à Jean s'il y avait un ministre protestant dans les environs, et si elle pourrait aller facilement au temple tous les dimanches.

— Protestante ! dit le marquis, retombant anéanti sur son fauteuil. Protestante !... Puis, après une pause — Madame Rose, reprit-il d'une voix altérée, c'est bien, laissez-nous !

Il y eut quelques minutes d'un silence complet : la marquise échangeait avec son mari des regards douloureux ; le curé et madame de Beaumesnil avaient joint les mains et les levaient de temps à autre vers le plafond avec un air de consternation sincère chez le premier, mais qui, chez la dame, n'était qu'une contenance, car, en réalité, la bombe qui venait d'éclater chez ses voisins n'avait jeté dans son cœur, toujours rongé d'envie, qu'une pluie de fleurs et de rosées.

— Il faut convenir, dit enfin le marquis avec éclat, que de Vergnes est impardonnable ! Voilà bien l'indifférence et la frivolité parisiennes !... Une chose si capitale ! il ne s'en informe même pas !... Il m'eût envoyé tout aussi bien une juive ou une mahométane, ... mon Dieu ! tout aussi bien ! Voilà de Vergnes ! Quant à moi, comment m'en serais-je informé ? Comment m'imaginer une pareille négligence ? Comment une idée si insensée, si absurde, m'eût-elle un seul instant traversé le cerveau ?... D'ailleurs elle était Irlandaise, et j'ai dû croire... car il a fallu vraiment une fatalité particulière !... Au surplus, je n'apprendrai à personne ici que la nourrice, en refusant à miss O'Neil la qualité de chrétienne, parlait en ignorante femme du peuple. Miss O'Neil n'est pas catholique, voilà tout, et c'est parbleu bien suffisant ; mais, à part la déplorable erreur de sa croyance, elle n'en reste pas moins une femme digne d'intérêt, digne d'égards... et véritablement je me trouve, vis-à-vis d'elle, dans un embarras effroyable... Que faire ?

— Il me semblerait difficile, monsieur le marquis, hasarda timidement le curé, de laisser une institutrice protestante auprès de mademoiselle Sibylle, surtout au moment où l'enfant se prépare à sa première communion.

— Oh ! Seigneur ! s'écria madame de Beaumesnil avec un élan d'indignation qui se tourna aussitôt en hilarité réservée.

— Cela n'est pas possible, reprit le marquis, je n'y songe pas un instant, madame, veuillez le croire ; mais j'ai l'âme navrée, je vous le confesse : outre que je ne renonce point sans amertume à faire profiter ma petite-fille des talents, et je dirai même, quoi qu'il en puisse être, des vertus de cette personne, je frémis du coup que je vais porter à un cœur aussi sensible, aussi délicat que m'a paru l'être celui de miss O'Neil. Moi-même j'aurai contribué, par l'imprudencence de mon langage, — mais mon propre cœur m'entraînait, — à lui rendre ce mécompte plus poignant. Oui, je donnerais un de mes bras tout à l'heure pour lui épargner et pour m'épargner à moi-même l'explication et la séparation qui semblent désormais nécessaires.

— Cela est dur assurément, mon ami, dit la marquise ; mais si vous reconnaissez que cela est nécessaire...

— Le plus tôt sera le mieux, interrompit brutalement madame de Beaumesnil.

— Pardon, madame, répliqua un peu vivement le marquis ; mais vous ne prétendez pas sans doute que je chasse cette jeune femme comme un voleur, si protestante qu'elle puisse être !

Il y eut une nouvelle pause de silence, après laquelle la marquise reprit avec douceur :

— J'allais dire, mon ami, que, si vous le désiriez, je me chargerais d'interpréter vos intentions à miss O'Neil.

— Non, ma chère, non. Vous voulez toujours prendre les peines pour vous. Cela n'est pas juste. Miss O'Neil est-elle seule en ce moment, que vous sachiez ?

— Sibylle est avec elle.

— Faites appeler l'enfant.

La pauvre miss O'Neil cependant, lorsqu'elle était demeurée seule avec Sibylle après le départ de la marquise, avait lu facilement dans les yeux de son élève la prévention peu favorable qu'elle lui inspirait. Elle s'était bien gardée de chercher à vaincre cette antipathie par des prévenances et des caresses inopportunes. Elle n'embrassa même point Sibylle, bien qu'elle en mourût d'envie. Lui souriant seulement le plus doucement qu'elle put elle l'emmena dans sa chambre, sous le prétexte, toujours bien accueilli des enfants, de la faire assister au déballage de ses caisses. Miss O'Neil, en effet, commença par exposer à la lumière son humble trousseau, qu'elle cassa ensuite dans les armoires avec méthode. Pendant cette partie de l'opération, qui du reste ne fut pas longue, Sibylle, debout au milieu de la chambre, les bras croisés par derrière, le front soucieux, contemplait sans mot dire, et non sans délai, les allées et venues de l'affairée miss O'Neil, qui lui semblait, en vérité, se donner beaucoup de peine pour peu de chose ; mais son joli visage se détendit et s'éclaira bientôt du plus vif intérêt, quand elle vit sortir successivement des profondeurs d'une caisse l'herbier de miss O'Neil, puis sa palette, ses pinceaux et son chevalet, enfin une demi-douzaine de tableaux, ouvrage de miss O'Neil. Les questions de l'enfant commencèrent alors ardentes et pressées ; mais elles s'arrêtèrent soudain devant une vision plus éclatante et plus mystérieuse encore. C'était une harpe que l'Irlandaise dégageait de son étui ; et quand miss O'Neil, ayant placé l'instrument sur sa base dorée, crut devoir en tirer quelques accords d'un air rêveur, l'enthousiasme de Sibylle pour cette merveilleuse étrangère ne connut plus de bornes.

— Vous m'apprendrez tout ce que vous savez, miss O'Neil ?

— Tout, certainement, ma chérie.

— Je saurai, comme vous, le nom de toutes les fleurs ?

— De toutes les fleurs, mon enfant.

— Je jouerai de ce bel instrument, comme les anges ?

— Comme les anges.

— Et je ferai des tableaux comme les vôtres ?

— Assurément, et meilleurs que les miens, j'espère.

— Je ne crois pas que cela soit possible, miss O'Neil, car ils sont superbes.

Et pour témoigner sans retard à miss O'Neil sa respectueuse admiration, Sibylle s'empressa de lui rendre tous les petits services que l'occasion pouvait réclamer. Elle l'aidera de son mieux à classer et à ranger dans la chambre toutes ses richesses, et quand le moment fut venu de suspendre les tableaux, Sibylle, montée sur une chaise, présenta les clous à miss O'Neil. Ces tableaux, par parenthèse, sans être aussi superbes qu'ils le paraissaient à Sibylle, ne laissaient pas d'avoir quelque mérite, surtout par le sentiment et par la couleur ; mais on pouvait leur reprocher une certaine monotonie de composition. Presque tous, effectivement, représentaient le même sujet, avec de très-légères variantes, comme l'indiquaient d'ailleurs les inscriptions, vraiment superflues, que miss O'Neil, dans sa modestie, avait jugé prudent de faire graver sur les cadres : *Vue d'un lac au clair de lune* (par miss

O'Neil). — *La lune se levant sur un lac* (par miss O'Neil). — *Le lac. Effet de lune* (par miss O'Neil). etc.

L'Irlandaise, ayant terminé ce travail avec le concours de son officieuse petite amie, prit dans le fond de la caisse un dernier tableau qui était enveloppé précieusement d'une gaine de toile cirée.

— Celui-ci, mon enfant, dit miss O'Neil, n'est point de moi : c'est le dernier souvenir de la jeune fille qui a été avant vous mon unique élève. Elle a travaillé secrètement à cette toile, la pauvre enfant, pendant tout le mois qui a précédé mon départ, et en me la remettant elle m'a priée de ne la découvrir que quand je serais arrivée à ma destination. Ce n'est donc pas sans émotion, mon enfant, je vous l'avoue, que je vais détacher cette enveloppe.

L'enveloppe fut détachée d'une main tremblante. Le tableau, sur lequel miss O'Neil attacha aussitôt son regard impatient, représentait un lac vert-pomme, violemment éclairé par une lune monstrueuse, et au milieu du lac, dans un berceau flottant comme celui de Moïse, une enfant dont les traits, tournés à la caricature, offraient avec ceux de miss O'Neil une ressemblance grotesque. Sur le cadre on lisait : *Naissance de miss O'Neil sur un lac. Effet de lune.*

L'élève de miss O'Neil, jeune personne d'une humeur enjouée apparemment, avait cru très-ingénieux, très-plaisant et très-aimable de laisser pour adieu à son institutrice cette allusion piquante à ses prédilections pittoresques. Miss O'Neil, malheureusement, n'en jugea pas comme son élève, car elle fondit en larmes, et, tombant tout éplorée sur une chaise :

— Oh ! dit-elle, quelle cruauté ! C'est donc vrai... J'ai eu beau faire... elle n'a pas de cœur !... Non, elle n'en a pas !... Ah ! que j'ai de peine !... Vous ne pouvez pas comprendre, ma pauvre petite, poursuivit elle en pressant avec angoisse les mains de Sibylle, qui ne comprenait pas en effet, mais qui la regardait avec une émotion sympathique ; mais tenez, je vais vous expliquer : cette jeune fille, je l'ai élevée, soignée, caressée pendant dix ans, comme une fleur chérie ; pendant dix ans, elle a été jour et nuit ma vie, mon culte, ma passion... Pour ne pas la quitter, je lui offrais d'être sa servante et la servante de ses enfants !... Eh bien, sa dernière pensée, sa dernière parole est une moquerie, une dureté, une insulte !... Vous ne pouvez pas savoir ce que je souffre, pauvre petite, vous ne pouvez pas... c'est impossible ! Imaginez que je suis seule au monde, plus seule qu'une autre, parce que je suis laide et disgraciée, et que cela me condamne à être toujours seule, sans affection, sans mari, sans enfants !... Et j'aurais été une si bonne mère, voyez-vous, Sibylle, une si tendre mère !... Elle le sait bien, elle, cette malheureuse, que j'ai aimée plus que sa mère ne l'aima jamais. Et voilà... elle me brise le cœur !

Et la pauvre fille cacha sa tête dans ses mains.

— Ne pleurez pas, miss O'Neil, dit Sibylle, essayant de lui prendre les mains ; vous ne serez plus seule maintenant. Ma mère, à moi, est au ciel, vous la remplacerez : le voulez-vous ?

— Oh ! Dieu ! chère petite ! dit miss O'Neil, qui sanglotait.

— Nous ne nous quitterons jamais, miss O'Neil ?

— Non, non, jamais.

— Comment vous appelez-vous, miss O'Neil ?

— Augusta-Mary, murmura miss O'Neil à travers ses larmes.

— Eh bien, Augusta-Mary, nous ne nous quitterons jamais.

Miss O'Neil n'y put tenir. Elle enleva l'enfant dans ses bras, et, la serrant convulsivement sur son cœur, elle la noya de pleurs et de caresses.

La nourrice les surprit dans cette expansion.

— On demande mademoiselle au salon, dit-elle d'un ton sec.

Sibylle suivit la nourrice, mais sans avoir envoyé avant de sortir, un baiser suprême à son amie.

— Vous avez les yeux rouges, ma mignonne !... Que s'est-il donc passé ? dit le marquis en voyant entrer Sibylle.

— C'est que j'ai pleuré avec miss O'Neil. Son élève, l'autre, lui a joué un méchant tour. Elle a beaucoup de chagrin ; mais je l'ai consolée en lui promettant d'être sa fille et de ne la quitter jamais.

— Bien ! dit la marquise : il ne nous manquait plus que cela ! Vous devez renoncer à cette idée, ma chère enfant : une circonstance imprévue nous force à congédier miss O'Neil.

— Vous ne le ferez pas, grand-père, je vous en prie. Elle en mourrait. Songez qu'elle est seule au monde, qu'elle est laide et disgraciée. Vous ne le ferez pas. D'ailleurs je l'aime de tout mon cœur, et je crois que j'en mourrais aussi.

— Parfait ! de mieux en mieux ! reprit le marquis. J'en suis aussi sûr que vous, ma chérie, poursuivit-il ; mais malheureusement nous ne pouvons hésiter. Nous venons d'être informés que Miss O'Neil appartient à la religion protestante, qui est une religion fautive et mauvaise.

— Je ne puis croire que miss O'Neil ait une mauvaise religion, grand-père. Soyez sûr que cela n'est pas vrai. Elle a le cœur trop bon, et d'ailleurs elle joue de la harpe comme sainte Cécile.

— Il ne s'agit point de harpe, dit avec un peu d'impatience M. de Férias : je vous répète, et vous devez me croire, que miss O'Neil, avec toutes ses vertus, a le malheur de vivre hors de notre religion, qui est la seule bonne et véritable.

— Eh bien, il faut la lui apprendre, grand-père. Je suis sûr qu'elle en sera très-reconnaissante. Le curé la lui apprendra. N'est-ce pas, cher curé ?

Le curé agitait sur sa chaise.

— Ah ! si on pouvait espérer cela ! dit à demi-voix la marquise.

— D'ailleurs, reprit Sibylle, qui enlaça de ses deux bras le cou de son aïeul, elle verra si bien, en vivant avec vous, que votre religion est la meilleure, qu'il ne peut pas y en avoir de meilleure au monde... Elle le verra si bien, grand-père ! Je vous jure qu'elle le verra !

— Laissez, laissez donc, murmura le pauvre marquis en jetant un regard timide vers le curé.

— Dieu, monsieur le marquis, dit le curé en soupirant et en souriant, met quelquefois la vérité dans la bouche des enfants, vous savez...

Le marquis sauta sur cette branche.

— N'insistez pas, curé, dit-il ; vous voyez mon faible pour cette infortunée : un mot de plus, et je la garde.

— On pourrait toujours, dit le curé, essayer pendant quelque temps.

— Elle reste ! elle reste ! cria Sibylle. Merci, curé ! merci, grand-père !

Et elle bondit hors du salon. On la rappela, mais faiblement. Elle était déjà dans les bras de miss O'Neil, qui apprit ainsi tout à la fois son danger et son salut par la douce voix du séraphin qui l'avait couverte de ses ailes.

VI.

SIBYLLE HORS DU GIRON DE L'ÉGLISE

Cependant la généreuse détermination de M. de Férias à l'égard de miss O'Neil, aussitôt répandue et commentée dans le pays par la langue à triple dard de madame de Beaumesnil, fit en général peu d'honneur à la judiciaire du vieux marquis, et n'en fit pas davantage à celle du curé, signalé comme son complice. Il

faut convenir d'ailleurs que le monde, qui n'entre point dans les détails et qui juge les choses au point de vue absolu, était excusable de trouver bizarre et irrégulier pour le moins le fait qui était en ce moment soumis à son appréciation. M. de Férias lui-même, une fois le premier élan de son enthousiasme apaisé, ne laissa pas d'envisager avec une certaine inquiétude la responsabilité dont il s'était chargé en donnant à sa petite-fille une institutrice hérétique. Quant au curé, il eut, pardessus la rumeur publique et les alarmes de sa conscience, le désagrément de recevoir à cette occasion les compliments du juge de paix du canton, vieillard d'une foi tiède, qui considérait Voltaire comme un dieu — dont il paraissait se croire le prophète.

L'abbé Renaud se rendait au château de Férias deux ou trois jours après l'arrivée de miss O'Neil, quand il eut à subir chemin faisant, les éloges équivoques du magistrat voltairien. Il continua sa route, le front penché, et, rencontrant le marquis, qui faisait sous les châtaigniers de son avenue sa promenade du matin, il lui confia avec candeur ses scrupules et ses chagrins.

— Mon digne ami, lui répondit M. de Férias, vous pouvez croire que je ne suis pas moi-même sur un lit de roses; j'entends comme vous les fâcheux murmures de l'opinion, je conviens en outre que le suffrage du juge de paix est un symptôme d'une mauvaise nature. en effet, après la tristesse de nos amis, ce que nous devons craindre le plus, dit le sage, c'est la liesse de nos ennemis. Néanmoins, mon cher abbé, je garderai miss O'Neil, car dans le cours de ma longue vie j'ai remarqué que les inspirations du cœur, beaucoup plus difficiles à suivre que celles d'une prudence égoïste et banale, sont toujours blâmées par le monde, mais souvent bénies par la Providence. Cependant il faut nous aider pour que Dieu nous aide, et nous ne devons rien négliger, vous et moi, mon digne ami, pour sortir de notre gloire de l'épreuve délicate où nous sommes engagés, c'est-à-dire pour ménager à Sybille l'éducation forte et variée que miss O'Neil paraît si capable de lui donner, tout en maintenant l'enfant dans toute l'intégrité de la foi de ses pères.

Afin d'atteindre plus sûrement ce double but, et bien que deux années dussent encore s'écouler avant l'époque fixée pour la première communion de Sybille, il fut convenu que l'abbé Renaud commencerait le jour même une série de conférences ayant pour objet d'asseoir sur des bases inébranlables l'orthodoxie de mademoiselle de Férias. Concurrentement miss O'Neil procéderait sans danger, on devait s'en flatter, à la culture intellectuelle et morale de Sybille-Anne. Miss O'Neil se conformerait fidèlement. — M. de Férias n'en doutait pas un seul instant. — à la recommandation formelle qui lui avait été faite de ne jamais traiter les questions religieuses avec son élève qu'au point de vue de la morale générale; mais si enfin, — car il fallait tout prévoir, — miss O'Neil, trompant douloureusement les espérances de M. de Férias et cédant à la manie de prosélytisme qui caractérise sa secte, s'avisait un jour de tirer une Bible de sa poche et d'entrer dans la polémique, l'abbé Renaud ne serait-il pas là, l'œil ouvert, inquiet même, tout prêt à constater dès les premières apparences l'égarément de miss O'Neil?

M. de Férias joignit à ces précautions celle d'assister régulièrement pendant quelque temps aux leçons de l'Irlandaise ou de s'y faire suppléer par la marquise; mais il ne tarda pas à se relâcher d'une surveillance qui lui parut en même temps inutile et injurieuse à mesure qu'il put mieux apprécier, dans l'intimité de sa vie commune le caractère scrupuleusement honnête de miss O'Neil.

— En vérité, disait le marquis, autant s'attendre à voir la délicate hermine se vautrer tout à coup dans un bourbier fétide comme le plus vil animal de nos basses-cours,

que de redouter de la part d'Augusta Mary l'ombre d'un procédé déloyal.

Telle était également la conviction de la marquise, et telle celle du curé lui-même. Ces trois honnêtes gens, délivrés alors de tout ombrage du côté de leur conscience, purent jouir avec un ravissement sans mélange de l'essor que prenaient peu à peu les heureuses facultés de Sybille sous la baguette féérique de miss O'Neil. Cette rare intelligence, en effet, s'élançait vers la lumière avec une ardeur qui n'eût pas été sans danger, si elle n'eût été tempérée et guidée par un goût sûr et une prudente méthode; mais miss O'Neil était à la hauteur de sa tâche.

— Je pourrais, en la poussant un peu, en faire un prodige, disait-elle à M. de Férias; mais j'aime mieux la retenir et en faire une femme distinguée. C'est à quoi je n'aurai pas d'ailleurs grand mérite, car cette petite tête aux cheveux d'or est comme une volière pleine d'oiseaux impatients auxquels je n'ai que la peine de donner la volée.

M. et madame de Férias, enchantés du zèle et des progrès de leur petite-fille, ne s'applaudissaient pas moins de l'agréable changement qu'ils avaient pu observer dans son caractère à dater du jour où des études positives et régulières avaient occupé sa pensée. Sans cesser d'être une fillette remarquablement sérieuse et digne, Sybille avait perdu le goût de ces confuses rêveries auxquelles elle s'abandonnait autrefois avec un singulier plaisir, et qui répandait presque continuellement sur son front une mélancolie étrangère à son âge. Son beau rire d'enfant, frais comme les cascades des bois, éveillait alors plus souvent les échos des vieux corridors. Elle montrait même volontiers, dans l'intimité de sa famille, une disposition d'esprit plaisante qui tournait quelquefois au burlesque. Cette sorte de jovialité, quand elle éclatait brusquement chez mademoiselle de Férias, formait, avec la gravité habituelle de sa physionomie, un contraste qui n'était pas sans grâce. S'il n'avait été adouci par un grand fonds de bienveillance naturelle, ce trait de caractère eût facilement dégénéré en humeur satirique; car Sybille, comme une fine petite mouche qu'elle était, sous sa mine discrète et tranquille, avait le talent de saisir avec une vive sagacité les travers qui passaient sous ses yeux. Son goût pur sentait immédiatement le ridicule, de même qu'une oreille délicate sent les dissonances. Elle avait à peine un crayon dans les doigts que ce don de son esprit se révélait dans des esquisses informes, mais comiquement expressives. M. de Férias dut même un jour sévir assez durement à l'occasion d'un tableau de genre où les moustaches pudiques de madame de Beaumésnil et le nez romain du chevalier Théodore figuraient dans des proportions insoutenables.

Madame de Beaumésnil, bien qu'elle ignorât cet incident, ne prenait, on s'en doute, qu'une très faible part aux douces émotions que le succès de l'enseignement de miss O'Neil faisait régner dans le château de Férias. Ce n'était pas quelle ne fût ravie au fond, si on l'en croyait que l'événement trompât ses prévisions; mais vraiment il y avait des gens qui étaient plus heureux qu'ils ne le méritaient. D'ailleurs il n'y a pas de bonne fin par de mauvais moyens, et enfin le dernier mot n'en était pas dit.

— Et vous verrez, curé, qu'un jour ou l'autre il arrivera quelque chose, je ne sais pas quoi; mais il arrivera quelque chose qui rabattra l'orgueil des Férias, car enfin le bon Dieu est juste, et il ne le serait pas, s'il donnait raison jusqu'au bout à un entêtement si malavisé, à une charité si mal placée. Quant à vous, curé, je ne vous blâme pas; vos motifs étaient purs, je le sais. vous espériez convertir cette malheureuse créature; mais, entre nous, je crois que vos espérances sont depuis longtemps à vau-l'eau... hein? avouez le, mon pauvre curé?

Le curé l'avoua. Avec l'instinct sûr de la malignité, madame de Beaumésnil avait posé le doigt sur le point

douloureux de ce brave cœur. Ce n'était pas, en effet, sans une profonde amertume, encore mal dissipée, que l'abbé Renaud avait dû renoncer au rêve glorieux dont il s'était bercé un instant, et dans lequel il s'était vu couronnant miss O'Neil du voile des catéchumènes ; mais il lui avait suffi de deux ou trois entretiens avec l'Irlandaise pour reconnaître en elle un certain développement de lumières et une fermeté de principes contre lesquels il avait eu la modestie de ne pas engager la lutte. M. de Férias avait confirmé lui-même le curé dans ce système de réserve, lui disant avec politesse qu'il ne fallait rien précipiter, qu'il était bon de laisser mûrir les choses, et que miss O'Neil n'était pas un esprit ordinaire, ce qui ne paraissait pas signifier dans la pensée de M. de Férias que le curé fût un esprit extraordinaire.

Ce digne homme d'ailleurs, dégagé de toutes les illusions qu'il avait d'abord caressées à l'égard de miss O'Neil, n'en apportait que plus d'application à la partie de l'éducation de Sibylle qui lui était dévolue. De ce côté du moins, il n'éprouvait que des consolations. Il avait limité à l'enseignement de l'histoire sainte l'objet de ses leçons durant la première année, réservant pour la seconde les instructions dogmatiques du catéchisme. Or les grandeurs orientales de la Bible et ses touchantes légendes, les premiers temps du christianisme, leurs martyrs et leurs saints, parlaient vivement à l'imagination de Sibylle et éveillaient en elle une ferveur religieuse qui se substituait peu à peu à la vague poésie de son enfance. Ce n'étaient plus les fées aux robes d'or, les châteaux magiques et les princes chasseurs qu'elle évoquait dans les solitudes des bois ; c'étaient les thébaïdes austères, les pâles ermites et les saintes bergères ; c'était surtout ce Dieu mystérieux et imposant dont la puissance et la bonté éclatant autour d'elle dans toutes les scènes de la nature, germant avec les herbes, grondant avec les tempêtes, resplendissant avec les étoiles, troublaient sa pensée et charmaient son cœur.

L'enthousiasme religieux de Sibylle, bien qu'il en fût en général pour le curé et pour les Férias une source de satisfaction et un sujet d'entretien délicieux, ne laissait pas de leur causer quelque embarras par les formes étranges sous lesquelles il se traduisait parfois. Il fallut un jour gronder sévèrement Sibylle, qui, se promenant dans l'avenue par une belle gelée, avait jugé sublime de se dépouiller de son manteau en faveur d'une petite mendicante, et y avait gagné un gros rhume. Une autre fois on la trouva faisant sa prière à genoux sur des mollettes d'éperons, afin d'imiter les austérités des saints dans les déserts. Il fut facile au reste de ramener au vrai un jugement aussi naturellement droit que celui de Sibylle, et quelques mots de bon sens eurent aisément raison de ces excès de zèle. Il arriva même plus d'une fois que M. de Férias eut lieu d'être surpris du caractère d'élévation et de pureté que revêtaient les élans de cette piété naissante. — Une année environ après l'arrivée de miss O'Neil au château, le vieux marquis, toujours levé avec l'aurore, respirait à sa fenêtre l'air salubre d'une matinée d'avril, quand il aperçut Sibylle s'acheminant seule vers le parc.

— Où peut donc aller Sibylle de si bonne heure, ma chère ? dit M. de Férias en se retournant vers la marquise. Je ne la croyais même pas levée, et la voilà en campagne. On dirait qu'elle se cache. Que porte-t-elle donc dans ce panier ?

— J'ignore, mon ami, ce qu'elle complot, dit la marquise ; mais depuis quelques jours elle a eu de nombreuses conférences avec Jacques Féray. Hier elle s'est enfermée dans sa chambre pendant deux heures, et ce matin elle m'a emprunté mon brûle-parfums. Je n'en sais pas davantage.

— Il faut la suivre, ma chère.

M. et madame de Férias n'eurent point de peine à retrouver sur le sable soigneusement tamisé qui recou-

vrait les allées dans les environs du château la trace des pas de Sibylle, et cette piste légère les conduisit, après une minute de marche, aux abords d'une clairière qui couronnait le point le plus élevé du parc. Ce site était à juste titre renommé dans le pays. Entouré d'une futaie d'arbres magnifiques, il s'ouvrait du côté de la mer sur les pentes doucement étagées d'une série de collines verdoyantes. Entre les croupes de ces collines, dont les deux chaînes parallèles se touchaient par la base, une vaste ravine étendait ses déclivités jusqu'à la plage, formant à l'horizon une baie triangulaire que l'Océan remplissait tantôt d'un azur radieux, tantôt d'un flot de moire argentée. Au centre de la clairière, un chêne colossal et miné par les siècles s'élevait solitairement ; il couvrait de son ombre un des rares monuments laissés sur la côte normande par le culte sceltiques, une énorme table de pierre brute, d'un aspect étrangement sauvage, dont il semblait être le contemporain.

M. et madame de Férias, comme ils approchaient de la clairière, s'arrêtèrent soudain au son de la voix de Sibylle, qu'ils entendirent à quelques pas d'eux. L'enfant s'exprimait sur le ton d'une réprimande animée et presque menaçante ; puis elle cessa de parler, et l'instant d'après une odeur d'encens se répandit dans l'air. Le marquis et la marquise, dont la curiosité était alors vivement surexcitée, quittèrent le chemin, s'engagèrent dans la futaie et gagnèrent avec précaution le sommet du plateau. Ils aperçurent Sibylle agenouillée au pied du chêne et devant la table de pierre : ses yeux étaient dirigés vers le point de l'horizon où la mer se fondait avec le ciel, et ses lèvres entr'ouvertes semblaient prier. Au tronc du chêne étaient suspendues de grandes lettres figurées par un enlacement de violettes sauvages, et composant ce mot : — DIEU. — Sur la table de granit était posé le brûle parfums qui laissait échapper un léger nuage de fumée, dont la spirale se débattait lentement sur le bleu lointain de l'Océan. Un des traits les plus frappants de ce tableau, c'était la présence du fou Féray, qu'on voyait à quelque distance accroupi contre un arbre et observant Sibylle avec la mine en même temps humiliée et farouche d'un chien qu'on a battu.

Devant cette scène, madame de Férias fondit en larmes, et, s'agenouillant sur le gazon, elle joignit son ardente prière à celle qui s'élevait vers le ciel du cœur pur de l'enfant. Cependant, M. de Férias était demeuré immobile, le front pensif et presque soucieux.

— Qu'avez-vous donc, mon ami ? dit la marquise en se relevant.

— Rien, dit-il ; allons l'embrasser.

Sibylle, au bruit de leur approche, bondit sur ses pieds et devint rouge comme une fraise.

— Mon enfant, dit le vieux marquis en la serrant dans ses bras, c'est bien ; mais il manque une croix à votre autel : il faut rappeler la bonté de Dieu à côté de sa puissance.

— C'est vrai, dit Sibylle, je mettrai une croix.

— Est-ce vous seule, ma mignonne, dit madame de Férias, qui avez fait ces belles lettres de fleurs ?

— C'est moi, répondit Sibylle, mais c'est Jacques qui a cueilli les violettes. Et croiriez-vous que je n'ai jamais pu le décider à prier avec moi ? C'est un monstre !

Sibylle accompagna cette objection d'un jeu de sourcils terrible, qui parut affecter cruellement Jacques Féray. Il baissa ses yeux hagards vers le sol et murmura d'une voix timide :

— Il n'y a pas de bon Dieu !

— Malheureux ! s'écria Sibylle, et, le poussant tout à coup par les épaules, elle lui fit perdre l'équilibre. Le voyant alors étendu au pied de l'arbre dans une attitude de gaucherie effarée, elle lança brusquement dans les bois un de ses doux éclats de rire, et haussa les épaules :

— Grand-sot ! dit-elle.

Jacques parut enchanté.

La journée que Sibylle avait commencé par cet acte de foi naïve était un dimanche, et, suivant l'usage, les châtelains de Férias, après avoir déjeuné à la hâte, se rendirent à l'église de la paroisse. Ils arrivèrent quelques minutes avant l'heure de la messe, et la petite nef était encore déserte. Le chœur seul était occupé par un groupe composé de la famille Beaumesnil et du curé. Madame de Beaumesnil, remarquable par un air plus affairé et plus important que de coutume, mettait alors la dernière main à la décoration d'une petite table placée devant le maître-autel, et sur laquelle reposait une figure de cire au visage fardé, au yeux d'émail et aux cheveux bouclés, encadrée de fleurs en papier et d'ornements en chenille. Autour de cet image, don précieux et spirituel de madame de Beaumesnil, étaient étalées diverses estampes coloriées où l'on voyait principalement des cœurs de toutes dimensions, les uns percés de flèches, les autres enflammés, quelques uns avec des ailes. Le curé, le chevalier Théodore et mademoiselle Constance contemplaient cet édifiant chef-d'œuvre d'un œil profondément charmé, tandis que M. de Beaumesnil se pâmait dans un rire béat.

— Qu'est-ce que c'est ? dit Sibylle en s'approchant curieusement.

— Mon enfant, dit madame de Beaumesnil, c'est un nouveau bon Dieu que j'ai fait venir de Paris.

La foule se précipitait en ce moment dans la nef et mit fin au dialogue. Sibylle prit sa place dans le banc de sa famille ; mais le marquis observa qu'elle ne priaît point avec son recueillement ordinaire. La distraction de Sibylle était du reste partagée par tous les fidèles qui, pendant la cérémonie, ne cessaient pas de jeter des regards impatients sur le petit autel supplémentaire et d'échanger des chuchotements mêlés de sourires. Quand la messe fut terminée, la curiosité, si longtemps si mal contenue, fit explosion, et le chœur fut pris d'assaut par la foule. En cet instant critique, le chevalier Théodore Desrozaïs, opposant ses grands bras au flot des envahisseurs et dominant le tumulte des éclats de sa voix de chantre, réussit à transformer la cohue en un défilé méthodique ; puis adoptant le rôle de cicerone, il démontra à chaque groupe de curieux les grâces et les mérites de la figure de cire dont il se plut même à faire jouer les yeux d'émail par le moyen d'un ressort ingénieux. Les impressions que cette scène laissait dans l'esprit des assistants étaient de diverse nature : quelques hommes à peine sur le seuil du porche, riaient à leur aise du bon Dieu de madame de Beaumesnil ; quelques vieilles femmes, prises d'une dévotion subite pour cette image, lui consacraient des cierges, Madame de Férias, sur l'invitation pressante de madame de Beaumesnil, eut la politesse de se ranger au nombre de ces prosélytes vulgaires.

Sibylle, en retournant au château, resta remarquablement triste et silencieuse. Avait-elle été choquée des indécentes familiarités d'un tel épisode, contrastant avec l'idée solennelle qu'elle s'était faite de la Divinité et du culte qui lui était dû ? La logique droite et même un peu roide qui caractérise l'intelligence des enfants lui suggérait-elle à cette occasion des réflexions d'un ordre plus sérieux encore ? Quelques fu-sent ses pensées, l'enfant les garda pour elle.

Cependant, l'époque fixée pour sa première communion approchait. L'abbé Renaud venait alors presque chaque jour au château de Férias ; il y partageait le dîner de la famille, qui avait lieu à midi, et donnait ensuite à Sibylle une leçon de catéchisme. Une après-midi, M. de Férias, qui peu d'instants auparavant avait laissé sa petite fille enfermée avec le curé, fut surpris de la rencontrer tout à coup dans le jardin.

— Mais que faites-vous là ? lui dit-il ; est-ce que l'abbé est déjà parti ?

— Non, dit brièvement Sibylle, il dort.

— Comment ! reprit le marquis, est-ce qu'il s'endort souvent ainsi ?

— Très souvent après dîner.

— Il n'importe, dit gravement M. de Férias, votre devoir était d'attendre son réveil avec patience. Je n'aime ni votre conduite ni votre ton qui manquent de respect.

Ce n'était pas la première fois que M. de Férias avait l'occasion de constater dans l'attitude et dans le langage de Sibylle vis-à-vis du curé une nuance assez indéfinissable d'irrévérence et presque de dédain. Alarmé de ce bizarre symptôme, il ne l'était pas moins de l'humeur mélancolique qui, depuis quelque temps, s'était emparée de l'enfant et du goût qu'elle avait repris pour la solitude. En même temps, fait étrange, il croyait voir qu'une altération analogue se produisait peu à peu dans le caractère de l'abbé Renaud, dont la santé ne paraissait pas aussi bonne qu'autrefois. L'incident du jour prêtait une nouvelle gravité à ces observations. La leçon finie, le marquis et la marquise mandèrent le curé. Le brave homme arriva tout hatelant sous le poids de trois énormes in-quarto qui chargeaient son bras.

— Ah ! ah ! qu'avez-vous donc là, l'abbé ? dit M. de Férias.

— Monsieur le marquis, ce sont les Pères.

— Ah ! ce sont les Pères ?

— Oui, ce sont quelques volumes des Pères que je prends la liberté d'emprunter à votre bibliothèque, et que j'emporte au presbytère.

— Ah vous relisez les Pères, l'abbé ?

— Oui, monsieur le marquis : je me propose même de les relire à fond, je me reproche de ne l'avoir pas fait plus tôt. Au surplus, j'y passerai mes nuits, s'il le faut. M. de Férias tousse légèrement.

— Hem ! mais voilà du zèle, l'abbé, voilà du zèle

Et vous êtes toujours content de Sibylle, mon ami ?

Une faible teinte rose nuança les joues du vieux prêtre.

— Toujours, monsieur le marquis ; mais, vous le savez, l'enfant a de l'esprit !

— V oulez-vous dire, l'abbé, qu'elle abuse de son esprit ?

— Mon Dieu ! monsieur le marquis, si quelqu'un doit être blâmé en cette affaire c'est moi seul. Avant d'entrer en lice contre une intelligence si subtile, j'aurais dû sans doute fourbir à neuf mon arsenal théologique, un peu rouillé par les années.

— Comment ! l'enfant discute donc avec vous ?

— A dire vrai, monsieur le marquis, elle ne s'en fait pas faute depuis quelque temps. Aujourd'hui, en particulier, elle a soulevé quelques objections véritablement embarrassantes.

— Mais à propos de quoi, mon pauvre abbé ?

— A propos de tout, monsieur le marquis, et spécialement à propos des mystères.

— A propos des mystères ? Mais cela n'est pas naturel, l'abbé. Les mystères n'ont rien qui doive étonner l'intelligence des enfants, car pour eux tout est mystère. Il faut qu'il y ait là-dessous du parti pris.

— Véritablement, monsieur le marquis, je serais quelquefois tenté de le croire.

— Expliquez-vous, mon digne ami. soupçonneriez-vous mes O'Neil d'exercer sur l'esprit de Sibylle quelque malfaisante influence ?

L'abbé Renaud écarta les bras et leva légèrement les épaules.

— Hélas ! je ne sais qu'en penser, dit-il. Je dois reconnaître que miss O'Neil, lorsqu'elle assiste à mes leçons, s'y comporte avec une parfaite bienséance : mais il est trop évident que je perds chaque jour davantage la confiance et même le respect de l'enfant.

Au milieu des armoiries qui décoraient sa ceinture le

cœur du vieux marquis, aucune circonstance ne pouvait lui être d'un surcroît plus désagréable que l'arrivée de madame de Beaumesnil, qu'on introduisit tout à coup dans le salon. Madame de Beaumesnil cependant, voulut bien ne triompher qu'avec modération de la douleur de ses voisins et de l'accomplissement de ses prophéties. Elle se contenta de prendre l'attitude du sage méconnu pour qui l'heure de la justice a enfin sonné ; puis elle demanda tranquillement si miss O'Neil était encore au château.

— Sans doute, madame, dit le marquis. Il ne faut pas que le malheur nous rende injustes. Miss O'Neil n'est encore que soupçonnée ; mais je conviens qu'une matière aussi grave veut être éclaircie sans délai. Venez avec moi, l'abbé.

M. de Férias en sortant du salon, rencontra un domestique qui avait laissé mademoiselle Sibylle et miss O'Neil au carrefour du vieux chêne. Le marquis et l'abbé se dirigèrent de ce côté. Ils convinrent, chemin faisant, que ce n'était pas l'heure d'écouter de vains scrupules et que le seul moyen de connaître la vérité était de surprendre l'entretien de miss O'Neil et de son élève. Ils s'approchèrent donc avec précaution à travers le fourré, et parvinrent à gagner, sans être aperçus, la frange épaisse d'arbres et de buissons qui bordait la clairière. Miss O'Neil, assise sur la table druidique, tenait une sphère céleste ; elle en expliquait le mécanisme à Sibylle, agenouillée près d'elle sur un coussin, et levait de temps à autre la main vers les différents points de l'horizon, comme pour appliquer sur le firmament ses démonstrations théoriques. Cette leçon du reste touchait à sa fin, car l'Irlandaise déposa la sphère, et après quelques mots insignifiants sur la beauté de la journée, elle détacha du tronc du vieux chêne quelques brins de mousse qu'elle mit dans la main de son élève attentive. Miss O'Neil fit admirer d'abord à Sibylle la structure délicate et compliquée de ces fleurettes innombrables dont elle lui analysait chaque détail avec précision ; puis découvrit dans ce nid velouté toute une tribu de petits insectes ailés, elle lui nomma cette pleuplade microscopique et lui en décrivit les mœurs particulières.

— Vous ne sauriez croire, ma chère enfant, ajouta miss O'Neil, combien j'aime à descendre dans ces mondes mystérieux et dédaignés, et à y retrouver la main du Créateur présente, prévoyante et paternelle comme dans l'ensemble grandiose de l'univers. Cela me fait du bien à l'âme. S'il m'arrive quelquefois de craindre qu'une humble créature comme moi, que sa vie obscure et sa faible prière ne puissent prétendre à l'intérêt du Dieu qui règne au milieu des étoiles, je regarde un de ces brins de mousse où sa providence est aussi visible que dans le soleil même, et je me rassure.

— J'aime bien Dieu, dit Sibylle.

— Et il vous aime, ma chère.

— Je n'en sais rien, dit l'enfant.

Miss O'Neil la regarda fixement.

— Vous avez de tristes pensées depuis quelque temps, Sibylle.

— Très-tristes, miss O'Neil.

Et deux larmes glissèrent sur les joues un peu pâles de la pauvre petite.

— Et vous ne me les confiez pas, mon enfant ?

— Vous m'avez défendu de vous parler de religion, dit timidement Sibylle.

— Sans doute, mon enfant. Il y a, à la vérité, quelques grandes notions religieuses communes à tous les êtres pensants et au-dessus de toute controverse humaine, comme celle d'un Dieu créateur, qu'il doit m'être permis de mêler sans cesse à mon enseignement, puisqu'elles sont mêlées à tout ce qui en fait l'objet ; mais entrer avec vous dans des questions de doctrine, dans la discussion de points de foi particuliers, ce serait manquer odieusement à tous les devoirs que la reconnaissance, la délicatesse,

la plus vulgaire probité m'imposent vis-à-vis de vos parents et vis-à-vis de ma conscience. Je ne le ferai jamais. Ne parlons donc plus de tristesses, puisqu'elles se rapportent à la religion. Permettez-moi seulement de vous dire que je ne les conçois pas. Je crains réellement, Sibylle, que vous n'apportiez point dans ces matières assez de simplicité de cœur et d'humilité d'esprit. Il est si facile et si naturel d'adopter avec confiance la religion de ses parents, et surtout des parents comme les vôtres !

Sibylle baissa la tête et ne répondit pas.

Miss O'Neil se leva.

— Venez courir dans les bois, dit-elle.

Et elle ajouta en souriant :

— Cela sied mieux à votre âge, ma chère, que de faire l'esprit fort.

Sibylle l'embrassa, lui prit le bras, et toutes deux disparurent dans une allée.

Les deux témoins invisibles de cette scène se dégagèrent alors du fourré.

— Eh bien, l'abbé ? dit M. de Férias, se posant les bras croisés, et non sans un certain air victorieux, en face de son compagnon.

— Eh bien, monsieur le marquis, il est clair que nos embarras ne nous viennent point de ce côté.

— Mais au contraire, l'abbé, vous voyez que miss O'Neil nous seconderait plutôt. Quoi de plus sain, quoi de plus édifiant même que le ton de son enseignement ? Avouez avec moi qu'après un tel éclaircissement, renvoyer cette jeune femme serait le comble de l'iniquité !

— Assurément, monsieur le marquis. C'est mon insuffisance seule, je le vois trop, qui nous suscite ces difficultés.

— Non, mon ami, non, ce n'est pas cela. Il n'y a là qu'une lubie d'enfant qui passera. Venez, allons retrouver ces dames.

Madame de Beaumesnil accueillit avec étonnement d'abord, puis avec un sourire de fine incrédulité le double témoignage de M. de Férias et du curé à la décharge de miss O'Neil. — Tout cela était fort bien sans doute ; mais miss O'Neil, avertie par quelque indice de la présence des deux observateurs, n'avait-elle pu déjouer leur surveillance par une adroite comédie ? C'était la question que madame de Beaumesnil se posait dans l'amertume de son cœur, car il lui en coûtait d'accuser son prochain, fût-il Turc ; mais enfin la résistance de Sibylle aux instructions du curé était une singularité qu'il fallait bien expliquer, qui évidemment ne pouvait provenir du fait de l'enfant elle-même, qui lui était donc suggérée par quelque inspiration étrangère ; et quelle pouvait être cette inspiration, sinon celle de miss O'Neil ?

Encore tout pénétrés de l'accent de sincérité dont le langage de l'insultatrice avait été si clairement empreint, le marquis et le curé ne pouvaient être que faiblement ébranlés par la dialectique venimeuse de madame de Beaumesnil ; mais la marquise s'y montra plus sensible : c'était un soulagement pour elle que de pouvoir attribuer à une cause connue, positive et facile à écarter, les angoisses qui déchiraient son cœur et sa conscience. Toutefois, connaissant l'inflexible fermeté de son mari dans les voies de la justice, elle n'osa lui demander le renvoi de miss O'Neil : elle le supplia seulement de permettre que Sibylle allât passer quelques semaines en retraite chez les Beaumesnil, où le curé lui continuerait ses leçons, loin de toute influence suspecte. M. de Férias, cédant aux larmes de la marquise, accepta cet amendement, fruit des insinuations de madame de Beaumesnil. On prit pour prétexte, aux yeux de miss O'Neil et de Sibylle, quelques fièvres qui s'étaient déclarées parmi les enfants de la ferme, et qu'on affecta de croire contagieuses. On prépara à la hâte le trousseau de Sibylle, et deux heures plus tard madame de Beaumesnil, pleine de gloire, emmenait sa proie.

Le moindre événement qui vient agiter un instant la torpeur monotone de certaines existences provinciales, y

est reçu comme une bénédiction. L'arrivée et l'installation de Sibylle sous le toit pointu des Beaumesnil eurent ce caractère. Une allégresse infinie se répandit aussitôt comme un feu de joie dans toute la maison, depuis le salon chinois, où une cinquantaine de mandarins souriaient éternellement à M. de Beaumesnil, qui éternellement souriait aux mandarins, jusqu'à la cuisine, où mademoiselle Constance courut commenter la nouvelle aussi vite que le lui permit son embonpoint. Quant au chevalier Théodore, son premier mouvement en cette grande conjoncture fut de descendre à la cave. Et le second d'en rapporter deux bouteilles de vin vieux, afin de faire honneur à mademoiselle de Férias, tout en se faisant plaisir à lui-même. On se mit à table au milieu de cette agréable excitation, qui, doucement entretenue par les fumées du repas, se traduisit par un déchaînement de verbeux commérages. Les voisins et les voisines, leurs habitudes, leurs opinions politiques, leur toilette du dernier dimanche, furent tour à tour passés en revue par la maîtresse du logis, qui généralement blâma les uns et n'approuva pas les autres. — N'oubliant pas toutefois le but moral de la fête, madame de Beaumesnil entremêlait çà et là sa charitable chronique de quelques anecdotes instructives qu'elle accompagnait de clin d'œil adressés à Sibylle. Tantôt c'était une petite fille qui, pour avoir mal fait sa prière, avait été tirée par les pieds pendant la nuit; tantôt c'était un petit garçon qui, pour avoir eu des distractions pendant le catéchisme, avait reçu le fouet d'une main invisible. Ces effrayantes légendes parurent malheureusement affecter M. de Beaumesnil beaucoup plus que Sibylle. Lui-même n'avait-il pas fait la nuit dernière un rêve bien digne de figurer parmi ces sinistres miracles? Il avait rêvé qu'il était mouton et qu'il bêlait tristement sur le sommet d'une haute montagne. M. de Beaumesnil, pour donner plus de couleur à son récit, voulut bien l'appuyer de quelques éléments imitatifs qui eurent le privilège d'amener sur les lèvres de Sibylle son premier sourire de la soirée. — Au dessert enfin, le chevalier Théodore chanta quelques refrains de ses pères, dont tout ce que Sibylle put comprendre fut que le chevalier aimait à danser sur la fougère avec les bergères, ce qui effectivement lui arrivait quelquefois après vêpres. Puis le chevalier, qui était alors au comble de l'exaltation saisissant d'une main la pauvre Sibylle et entraînant de l'autre l'épaisse Constance, commença à travers la salle une vive farandole, qui se termina brusquement par l'effraction d'une pile d'assiettes et par l'interpellation de « stupide animal » que sa tendre sœur ne lui fit pas attendre.

Sibylle, qui se sentait comme naufragée au milieu d'une tribu de cannibales, éprouva enfin un moment de bien-être quand elle se trouva seule installée dans la chambrette de son amie Clotilde et couchée sous ses rideaux blancs. Cachant alors dans les plis de l'oreiller, pour n'être pas entendue de mademoiselle Constance, sa voisine, et mordant une boucle de ses cheveux, elle pleura abondamment.

Le lendemain, l'abbé Renaud se présenta de bonne heure au manoir. Madame de Beaumesnil s'inquiéta d'un peu de fatigue qui paraissait sur ses traits.

— Ce n'est rien, dit-il : c'est que j'ai lu une partie de la nuit.

Le déjeuner le remit. Se trouvant alors en bonnes dispositions, l'excellent homme emmena son élève sous une tonnelle du jardin, et, posant sur une petite table sa tasse de café, dans laquelle il puisait une cuillerée de temps en temps, il répondit victorieusement aux questions épineuses que Sibylle lui avait posée la veille. Madame de Beaumesnil, assise à deux pas, tricotait en surveillant Sibylle d'un œil sévère. Contre l'habitude, et à la vie satisfaction du curé, la leçon s'acheva sans que l'enfant eût soulevé la moindre objection.

En récompense de cette docilité, madame de Beaumes-

nil organisa sur-le-champ, dans le salon chinois, une petite chapelle qu'elle orna de coquillages et d'images de dévotion, et devant laquelle le chevalier se mit aussitôt à chanter vêpres comme s'il eût été au lutrin, tandis que Sibylle le regardait avec épouvante. A ce jeu édifiant succédèrent des lectures pieuses faites alternativement d'une voix de psalmodie par madame de Beaumesnil et mademoiselle Constance, qui s'interrompaient de temps à autre pour gourmander rudement, de leur voix ordinaire, les mondians qui se présentaient dans la cour. Elles ne semblaient point d'ailleurs comprendre les livres qu'elles lisaient, et pouvaient au surplus donner pour excuse qu'ils étaient incompréhensibles. Ces femmes n'avaient garde, en effet, de demander leur instruction ou leurs consolations à l'œuvre, si riche et si variée cependant, des grands hommes et des saints qui, dans tous les temps, ont honoré à la fois l'Église et l'esprit humain en prêtant à la vérité un langage digne d'elle. Il leur fallait mieux : il leur fallait quelque-une de ces vaines productions mystiques où toute vérité morale et religieuse disparaît sous les fleurs les plus fades d'un symbolisme raffiné; la phraséologie précieuse et vide de cette basse littérature avait l'avantage de bercer doucement la paresse de leur pensée, la mollesse de leur âme, et le sommeil de leur conscience, en paraissant même les sanctifier. Sibylle, après avoir essayé vainement de saisir le sens de ce verbiage, avait fini par s'endormir; elle fut réveillée en sursaut par la voix formidable du chevalier, qui entonnait un cantique, soutenu par le concerto de madame de Beaumesnil et par le fausset de mademoiselle Constance. Sibylle, invitée à se joindre à ce concert spirituel, s'y joignit.

M. et madame de Férias vinrent ce jour-là dîner au manoir. Madame Beaumesnil les informa de la soumission de Sibylle et du succès complet de l'expérience, et reçut en retour leurs affectueux remerciements. Le dîner se passa sans incidents; seulement, Sibylle s'étonna que miss O'Neil ne fût pas venue la voir, et madame de Férias alléguant qu'elle avait été retenue par une indisposition, madame de Beaumesnil crut devoir exprimer l'espérance que miss O'Neil n'en mourrait pas, car si elle mourait, elle irait directement en enfer, ce qui était pénible à penser. Cette proposition, appuyée par quelques murmures de condoléance, fit ouvrir de grands yeux à Sibylle, qui apparemment avait peine à se figurer madame de Beaumesnil couronnée de l'aurole des élus au regard de miss O'Neil plongée dans les puits de l'abîme.

Le soir, comme Sibylle venait de se mettre au lit, madame de Beaumesnil, en l'embrassant, découvrit dans les plis de sa chemisette une petite médaille d'argent que l'enfant tenait de sa grand-mère.

— Qu'avez-vous là, ma chère fille?

Elle examina la médaille.

— Otez cela, reprit-elle; je veux vous donner quelque chose de mieux.

Elle ouvrit une armoire et en tira une boîte remplie de médailles. Madame de Beaumesnil avait des médailles de toutes sortes : elle en avait de bonnes, elle en avait de meilleures, elle en avait d'excellentes. Ce fut une de ces dernières qu'elle suspendit au cou de Sibylle en lui expliquant les vertus particulières.

— Mais je voudrais garder la mienne avec la vôtre, dit Sibylle.

— Vous le pouvez, mon enfant; seulement ne vous étonnez pas si la vôtre devient en peu de jours terne comme du plomb.

— Et pourquoi, madame?

— C'est un miracle qui arrive souvent, dit madame de Beaumesnil, quand une médaille est jalouse de sa sœur.

— Comment! de sa sœur! De quelle sœur? s'écria l'enfant avec une sorte d'effroi; mais il n'y a qu'une sainte Vierge, madame!

Madame de Beaumesnil y réfléchit un instant.

— Sans doute, reprit-elle en hésitant, assurément ;... mais cela ne fait rien ! Voyons, tâchez de dormir, mademoiselle, au lieu de bavarder à tort et à travers comme une pie borgne.

Obéissant à cette pressante recommandation, Sibylle appela de tout son cœur le bienfaisant sommeil ; mais elle l'appela longtemps avant de pouvoir échapper à la confusion d'idées qui torturait son cerveau.

Les jours qui suivirent cette première journée d'épreuve en furent la répétition à peu près exacte, et nous n'en dirons rien. Après trois semaines de ce régime, Sibylle, silencieuse et douce comme une colombe, était citée avec orgueil par madame de Beaumesnil comme une néophyte exemplaire.

— Désormais, disait-elle, mademoiselle de Férias était aussi bien préparée qu'elle-même aux plus hauts devoirs de la religion.

Grande fut donc la surprise de la dame, quand un matin, Sibylle, arrivant sous la tonnelle pour prendre sa leçon de catéchisme, déclara tranquillement qu'elle ne la prendrait pas, que cela était inutile, puisqu'elle était décidée à ne pas faire sa première communion cette année-là. A cet étonnant discours, madame de Beaumesnil devenue subitement plus rouge qu'une pivoine, se dressa sur sa chauffeurette comme une pythonisse sur son trépied, tandis qu'une pâleur de marbre s'étendait sur le visage du curé.

— Et pourquoi, mademoiselle, ne ferez-vous point votre première communion, s'il vous plaît ? dit madame de Beaumesnil d'une voix sifflante.

— J'ai des pensées qui ne me le permettent pas, madame.

— Quelles pensées ?... Voyons, parlerez-vous ?

— Je ne puis les dire.

— C'est bien, mademoiselle. Ah ! la vilaine petite masque ! Ah ! comme je vous fouetterais, ma mie, si j'étais votre mère !

— Heureusement, madame, vous ne l'êtes point ! dit Sibylle !

Madame de Beaumesnil descendit de sa chauffeurette, la regarda en face un instant, et, ne pouvant la tuer, se retira.

Une demi-heure après, l'abbé Renaud faisait son entrée dans la cour du château de Férias, accompagné de Sibylle, qui lui avait refusé toute explication. Elle gagna sa chambre à la dérobée, tandis que le pauvre curé, essuyant les gouttes de sueur qui ruisselaient comme des larmes sur son visage, se présentait dans le salon.

En apprenant l'étrange détermination de leur petite-fille, M. et madame de Férias furent atterrés : ce couple atteignait dans les parties les plus vivantes et les plus sensibles de leur être ; leur tendresse, leur conscience, leur fierté, tout souffrait, tout saignait à la fois. Miss O'Neil, qui était présente, partagea leur douleur. On fit appeler Sibylle. Elle descendit aussitôt. Sa pâleur était effrayante. Comme elle s'approchait de son aïeul pour l'embrasser, le vieillard l'arrêta de la main.

— Ma fille, dit-il, gardez vos caresses ; elles ne sont pas de saison quand vous nous brisez le cœur. Je ne vous reproche point vos pensées, vous n'en êtes pas maîtresse ; mais votre confiance dépend de vous, et vous êtes impardonnable de nous la refuser. Vous me forcez de vous dire que j'ai le droit de l'exiger, et je l'exige. Vous entendez.

Sibylle l'avait regardé d'un œil fixe pendant qu'il parlait ; elle sembla vouloir répondre, ses lèvres s'agitèrent vaguement, puis elles devinrent livides tout à coup, et l'enfant s'affaissa sur le parquet. On la mit au lit, et un accès de fièvre succéda à cette violente syncope. En revenant à elle, elle vit le marquis et la marquise penchés sur elle et lui souriant.

— Ma chère fillette, lui dit son aïeul, calmez-vous ; j'ai eu tort de vous presser. Si vous nous affligez, c'est à

regret certainement ; c'est pour obéir à quelques-uns de ces scrupules qui naissent souvent dans les consciences délicates. Ces chimères s'envoleraient d'elles-mêmes quand il plaira à Dieu. En attendant, dans tout ce qui touche à la religion, je vous laisserai une pleine liberté.

— Vous êtes bon ! dit Sibylle. Elle passa un bras autour du cou du vieillard, attira sa tête blanche sur l'oreiller, et s'endormit paisiblement.

M. de Férias, alarmé du profond ébranlement de ce jeune esprit, avait en effet résolu, non-seulement d'en respecter les mystérieuses angoisses, mais de le soustraire absolument pendant quelque temps à l'ordre de préoccupations qui semblait y avoir causé ces ravages. A dater de ce jour, les leçons de l'abbé Renaud furent suspendues ; miss O'Neil fut priée d'éviter dans ses entretiens tout ce qui pouvait servir d'aliment à une exaltation dangereuse ; le marquis enfin, bravant les murmures de l'opinion, les tristesses du curé et les froideurs croissantes de madame de Beaumesnil, eut le courage de dispenser Sibylle, jusqu'à nouvel ordre, de toute pratique religieuse. Le dimanche suivant, ce fut dans l'église de Férias une rumeur mêlée de blâme et de pitié quand on vit le marquis et la marquise prendre tristement place dans leur banc à côté de la chaise vide de leur petite-fille.

A part les restrictions que la prudence de M. de Férias jugeait nécessaires, les choses reprirent au château leur cours accoutumé. Des jours calmes s'y succédèrent. M. et madame de Férias continuaient à tourner dans le cercle de leurs habitudes avec le même air de grave bienveillance ; Sibylle et miss O'Neil poursuivaient leurs études et leurs promenades avec la même régularité. Tout semblait donc aller pour le mieux ; seulement le visage des deux vieillards se montrait chaque matin plus altéré, comme si des larmes secrètes y eussent creusé chaque nuit un sillon plus profond : en même temps un cercle bleuâtre s'élargissait peu à peu sous les longs cils de l'enfant, et dès qu'elle était seule, sa tête s'inclinait comme sous le poids d'un fardeau. Quant à miss O'Neil, dont la structure osseuse était naturellement saillante, les pommettes de ses joues prenaient un relief extraordinaire.

— Monsieur, dit-elle un jour à l'abbé Renaud, qui avait continué ses visites au château avec l'abnégation d'un vrai chrétien, vous voyez ce qui se passe : il y a ici une énigme fatale, un sphinx qui nous dévore tous. Il ne s'agit plus que de savoir lequel de nous succombera le premier, et je prie Dieu que ce soit moi.

VII

LA BARQUE

On était arrivé aux premiers jours de l'automne. C'était un dimanche ; M. et madame de Férias, qui dinaient au presbytère, avaient renvoyé leur voiture le matin, en donnant l'ordre qu'elle vint les reprendre à la sortie des vêpres. Quelques instants avant l'heure indiquée, la voiture s'arrêtait, suivant la coutume, dans l'unique rue du village ; Sibylle en descendit. Elle avait profité du retour de la voiture pour venir admirer du haut des falaises une des grandes marées de l'année, dont les effets devaient être doublés par l'ouragan violent qui depuis la veille sévissait sur la côte. L'enfant, un peu affaiblie, gravit avec effort le revers de la lande, arriva toute hale tante sur le sommet, et, passant sous le mur du cimetière, elle s'avança vers quelques roches saillantes qui marquaient le bord extrême de la falaise. Au milieu de ces roches elle aperçut la silhouette familière de Jacques Féray ; il était assis les coudes sur ses genoux, la tête dans ses mains, et regardait la mer. Sibylle lui toucha l'épaule. Le fou, troublé dans ses méditations, jeta de

côté un regard furieux qui s'adoucit dès qu'il l'eut reconnue : il s'écarta un peu comme pour lui faire place et reprit ensuite sa pose avec sérénité ; Sibylle s'assit gravement près de lui. — Devant eux s'étendait le livide Océan, grondant, soulevé, terrible : des légions de vagues, dressant leurs crêtes écumantes, se précipitaient sur les falaises, et en mordaient la base avec de confuses et sauvages clameurs, auxquelles se mêlaient les plaintes aiguës du vent et par intervalles quelques fragments de psalmodie sacrée qui s'élevaient de l'église voisine. Un lourd ciel d'automne où fuyaient en désordre des masses de nuages pareilles à des fumées d'incendie achevait de répandre sur cette scène un caractère saisissant de mélancolie et même de désolation.

Après quelques moments de contemplation silencieuse, Sibylle prit doucement une des mains du fou, qui tourna aussitôt vers elle son œil inquiet.

— Mon pauvre Jacques, dit-elle, nous sommes bien malheureux.

Jacques Féray fit de la tête un triste signe d'assentiment.

— Dieu nous a abandonnés, mon pauvre Jacques !

Les regards de Jacques s'attachèrent sur elle avec une expression de profonde surprise.

— Vous aussi ! dit-il à voix basse.

— Oui, il m'a abandonnée, reprit l'enfant.

Jacques, sans se lever, se retourna vers la petite église, à laquelle il montra le poing ; puis, haussant les épaules, il se replaça dans sa première attitude. Sibylle, ramenant sa mante sur son sein, qui frissonnait, se plongea de son côté dans sa sombre rêverie.

Elle en fut tirée brusquement par des cris de femme qui se firent entendre derrière elle dans l'enceinte du cimetière. Sibylle se leva aussitôt et vit s'agiter avec un air de désordre et d'effroi le petit groupe de fidèles qui, n'ayant pu trouver place dans l'église, stationnait suivant l'usage sur le seuil du porche. Quelques-uns étaient montés sur des tombes, d'autres sur le mur du cimetière et tous dirigeaient vers le large des regards empreints d'une curiosité fiévreuse. Sibylle découvrit bientôt l'objet de cette alarme : c'était une grosse barque de pêche qui venait d'apparaître à l'angle d'une falaise, et qui semblait lutter péniblement contre la violence des vents et de la mer. Elle avait perdu une partie de sa voiture, et laissait voir d'autres signes de détresse évidents pour l'œil le moins exercé. Cette barque devait appartenir à quelque port voisin, le petit havre de Férias ne pouvant abriter derrière sa grosseière jetée en pierres sèches que des chaloupes de la plus faible dimension, qui toutes d'ailleurs s'y étaient réfugiées depuis la veille. L'anse de Férias cependant pouvait offrir une certaine sécurité relative, grâce à une série de roches et de hauts-fonds qui la fermaient d'un côté, et lui formaient, en s'avancant au loin dans la mer, une sorte de jetée naturelle. Bien que couverte aux trois quarts par le flot, cette ligne d'écueils et de bancs de sable n'en protégeait pas moins ce point de la côte contre les lames du large. C'était la pointe extrême de ces récifs que la barque, qui était alors en vue, s'efforçait de doubler en ce moment, avec l'intention manifeste de chercher, dans le havre de Férias, le seul refuge qu'elle pût désormais espérer.

Cependant, au bruit de l'événement, l'église avait été désertée, et une foule de bourdonnement, au milieu de laquelle figurait le curé lui-même, encore revêtu des ornements du culte, se pressait sur le bord de la falaise, et commentait avec animation les manœuvres désespérées de la barque en péril. On voyait alors distinctement les trois ou quatre hommes qui la montaient, les uns s'efforçant d'assujettir les haillons de toile qui leur restaient, les autres paraissant vider des seaux par-dessus bord, tous déployant une activité convulsive. On croyait même de temps à autre entendre leurs oris. M. de Férias et le curé, profondément émus de ce spectacle, supplièrent les

pêcheurs du village de mettre une chaloupe à la mer, et d'essayer de porter secours à ces malheureux ; mais les plus libérales promesses du marquis échouèrent : le meilleur canot du port, lui fut-il répondu, serait chaviré en deux temps par une mer pareille ; on plaignait ces pauvres gens, mais on ne voulait pas se perdre à plaisir avec eux.

Depuis une longue demi-heure, la barque affalée se maintenait laborieusement à la hauteur du cap sans pouvoir le franchir, quand soudain deux ou trois embarcées plus heureuses la portèrent au delà de cette limite fatale qui seule semblait la séparer du salut. On entendit sur la falaise un cri de joie, qui l'instant d'après se changea en une exclamation de terreur et de pitié : la barque venait d'être rejetée sur la pointe même du cap. Pendant deux ou trois minutes, elle talonna violemment contre les aiguilles rocheuses qui signalaient l'extrémité du haut-fond ; puis elle bondit avec la vague, tomba brusquement sur le flanc comme un animal blessé et ne se releva pas. Elle ne fut préservée d'une destruction immédiate que par quelques récifs invisibles on lesquels sa quille paraissait être engagée : mais chaque coup de mer qui venait alors l'assailir, en la couvrant d'écume, semblait devoir en emporter les épaves flottantes. Au milieu de ce désordre, on pouvait encore distinguer les hommes de l'équipage, l'un deux couché sur le plat-bord, les autres suspendus aux agrès. Il n'y avait plus qu'à souhaiter un prompt dénouement à l'agonie de ces infortunés, perdus sur ce débris entre l'abîme bouillonnant qui les séparait de la côte et la plaine morne de l'Océan, sur laquelle s'étendaient déjà les ombres du soir.

Parmi la foule qui assistait du haut de la falaise à ce drame cruel, le silence n'était plus troublé que par les sanglots de quelques femmes. L'une d'elle éleva la voix tout à coup d'un ton suppliant :

— Monsieur le curé ! s'écria-t-elle, monsieur le curé !

Sa pensée fut comprise aussitôt ; il y eut un murmure d'approbation, puis tous les hommes se découvrirent, et presque tous s'agenouillèrent. Sibylle, qui avait suivi avec toute l'ardeur de son âme les moindres détails de cette scène, fut alors étonnée du caractère imposant que prit soudain la simple physionomie du vieux curé. Il était monté sur la roche où elle-même s'était assise quelques instants auparavant : le vent agitait ses cheveux gris sur son front, et son pâle visage, tendu vers le ciel, avait une expression presque sublime de douleur et de foi. Il leva une main dans la direction des naufragés, et dit d'une voix un peu tremblante, mais fortement accentuée :

— Vous qui allez mourir, que je ne connais pas, mais que Dieu connaît, — je vous absous de vos péchés, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit !

Ayant prononcé ces paroles au milieu de la vive émotion des assistants, il se mit à genoux sur le rocher et demeura quelque temps prosterné dans l'attitude de la prière. Quand il se releva, ses yeux se reportant avec angoisse vers la barque échouée, il vit qu'elle résistait encore, bien que sous l'effort des vagues elle fût agitée par intervalles de convulsions sinistres.

— Mais enfin, s'écria-t-il, puisque Dieu leur accorde un peu de répit, ne peut-on rien faire pour eux ? En êtes-vous bien sûrs, mes amis ?

Un murmure négatif lui répondit.

— Au moins, reprit-il, on peut essayer, on peut s'en assurer... Mes amis, je vous en prie... descendez avec moi sur la grève. Nous verrons mieux, nous jugerons mieux... Vraiment ce spectacle est insoutenable !

Se dépouillant alors à la hâte de ses ornements sacrés, il se mit à descendre le sentier rapide qui conduisait au village, entraînant la foule sur ses pas.

En ce moment, M. de Férias, qui avait tenté plusieurs fois de soustraire Sibylle aux douloureuses émotions de

cette soirée, insista avec plus de force pour l'emmenor au château.

— Oh ! non, dit-elle, je vous en supplie... Laissez-moi encore, ... je suis si heureuse !

M. de Férias la regarda avec étonnement :

— Heureuse, mon enfant ? dit-il.

— Oh ! oui, bien heureuse :

Et, laissant son grand-père réfléchir, non sans inquiétude, à la singularité de cette expression appliquée à de telles circonstances, Sibylle suivit la foule en courant.

De la plage, l'aspect de la mer était effrayant. Elle déferlait furieusement sur ses rives avec des bruits de cataracte, et dans le bassin même que protégeait la petite jetée les flots battaient avec force, entrechoquant les barques qu'on n'avait pas eu la précaution de retirer sur la grève. Deux ou trois même avaient coulé. Le brave curé, lui aussi, parut un instant découragé ; mais il jeta un regard sur la barque en perdition dont on apercevait les mâts, et pris d'une résolution soudaine :

— J'irai seul s'il le faut, dit-il, mais j'irai !

Et avant qu'on eût pu songer à le retenir, il avait sauté dans une des chaloupes qui étaient amarrées au quai. Cet incident excita dans la masse des curieux une rumeur mêlée de cris. Quelques hommes paraissaient hésiter, mais ils furent entourés aussitôt des femmes et des enfants en pleurs qui s'attachèrent à leurs vêtements.

Cependant il y avait au nombre des spectateurs un personnage qui s'était fait remarquer jusque-là au milieu de l'agitation publique, par sa parfaite indifférence : c'était un vieux pêcheur à la mine froide, revêche et railleuse, qui passait pour le plus fin matelot du bourg. Il se promenait à pas lents sur le quai, son bonnet de laine bleue enfoucé sur les sourcils, les mains plongées dans les poches de sa vareuse, et une pipe à court tuyau entre les dents. On avait à plusieurs reprises réclamé les conseils de son expérience ; il s'était contenté de hausser les épaules sans daigner répondre. Ce bonhomme interrompit tout à coup son insouciant promenade : il ôta sa pipe de sa bouche, et secoua les cendres dans sa main, et la mettant dans sa poche :

— Si le curé risque sa peau, dit-il, je risque la mienne !

En même temps il se laissa glisser dans la chaloupe et s'occupa d'en détacher l'amarré ; mais le brusque dévouement du vieillard avait soulevé dans la foule un élan de généreuse sympathie que les larmes et les prières des femmes furent désormais impuissantes à contenir. Un groupe tumultueux se précipita sur la marge du quai, et une dizaine de voix mâles crièrent à la fois :

— Moi ! moi ! j'en suis ! accoste ! vite !

Le vieux pêcheur fit un signe de la main :

— Trois avirons seulement avec le curé, dit-il, ce ne sera pas de trop, mais c'est assz !

— Trois hommes descendirent aussitôt dans l'embarcation, et se partagèrent les rames, tandis que le vieux pêcheur saisit résolument le gouvernail. On entendit le bruit sourd des avirons broyant le plat-bord, et la chaloupe s'éloigna du quai. Pendant quelques minutes, on la vit s'élever et s'abaisser avec une sorte de régularité sur les eaux relativement calmes du petit bassin ; puis, dès qu'elle eut dépassé la jetée, elle n'avança plus que par bonds désordonnés, tantôt portée sur la crête d'une vague, tantôt disparaissant à demi dans le creux des lames ; mais ce n'était déjà plus qu'avec peine que les regards des spectateurs pouvaient suivre les mouvements du frêle esquif dans lequel se concentraient pour eux en ce moment tous les intérêts de l'univers ; la nuit, accélérée par le sombre aspect du ciel, achevait de tomber, et la chaloupe se perdit bientôt dans le brouillard et dans les ténèbres.

L'anxiété publique, réduite alors, sans diversion aucune, au vide navrant de l'incertitude et des conjectures, s'éleva peu à peu à un degré d'intensité qui, pour

quelques-uns des assistants, fut intolérable. Il fallut emmener quelques femmes et leur donner des soins. M. et madame de Férias, redoutant pour la sensibilité de Sibylle l'effet de ces sbranlements, refusèrent de se rendre plus longtemps aux prières de l'enfant, et lui ordonnèrent de les suivre dans leur voiture ; mais leur détermination céda à une seule parole de Sibylle :

— Laissez-moi jusqu'à la fin, leur dit-elle, et ce soir même je n'aurai plus de secret pour vous, je vous dirai tout.

Même au milieu des poignantes préoccupations du moment, le marquis et la marquise ne purent accueillir sans un doux battement de cœur l'espérance de voir enfin se dissiper le mystère qui, depuis de longs mois, empoisonnait leur vie. Sans comprendre le rapport secret qui semblait exister entre les événements de cette soirée et les troubles de la pensée de Sibylle, ils la connaissaient trop pour mettre en doute le sérieux et la sincérité de sa promesse. Ils se contentèrent de faire apporter de la voiture un supplément de chales et de fourrures, et l'enfant put rester, comme elle l'avait demandé, jusqu'à la fin.

Elle s'appuya contre une des bornes du quai, et ses yeux fatigués continuèrent d'interroger l'ombre épaisse qui tombait du ciel sur l'Océan comme un rideau fermé. Autour d'elle, la foule, le plus souvent silencieuse, échangeait par intervalles quelques mots de découragement ou de timide espérance. Tous les bruits de l'Océan étaient suisis avec avidité et interprétés avec inquiétude. De temps à autre on croyait distinguer des sons lointains de voix humaines, des cris d'appel, de détresse, d'adieu peut-être. Quelques hommes qui étaient montés sur la falaise revinrent en disant que le bouillonnement de la mer autour des écueils y maintenait une sorte de clarté, mais qu'on n'apercevait sur la surface blanche des flots aucune trace de la chaloupe ni de la barque naufragée.

Une heure et demie environ s'était écoulée au milieu de ces trances, et l'on se disait que la moitié de ce temps eût suffi pour aller jusqu'au lieu du naufrage et pour en revenir, quand l'attention fut légèrement distraite par un incident trivial : c'était une querelle qui s'élevait entre un des assistants et sa femme. Ce couple, après avoir discuté un instant à voix basse, en était venu à l'explosion. L'homme s'était offert un des premiers pour accompagner le vieux pêcheur, son confrère, dans le canot de sauvetage ; mais, pendant qu'il luttait contre l'énergique résistance de sa moitié, la barque était partie sans lui. Il en était resté inconsolable, et, chose bizarre, à mesure que diminuaient les chances de jamais revoir le malheureux canot, les regrets de ce pauvre homme augmentaient. Après avoir longtemps ruminé à part lui sur ce texte, il n'avait pu y tenir. C'était sa femme qui l'avait arrêté ; sans elle, il serait là-bas, avec les autres ; grâce à elle, il passerait le reste de ses jours pour un propre à rien, pour une demoiselle, pour un Anglais ! — Au milieu de ces récriminations, cet homme s'interrompit tout à coup, fit un pas en avant, et parut écouter avec une attention extraordinaire : un silence de mort régna aussitôt dans la foule.

— Je veux être Anglais tout de bon, dit-il, si je n'entends pas un aviron... Mais ça ne peut pas être la chaloupe, car je n'en entends qu'un.

Il écouta de nouveau, et tout le monde avec lui.

— J'y suis, reprit-il gaiement ; je n'en entends qu'un, parce qu'il ne va pas d'ensemble... C'est le curé !

Un frisson d'émotion joyeuse, mais encore incertaine, courut dans la foule ; puis un cri, un seul, mais poussé par toutes les bouches à la fois, éclata sur le rivage : on voyait la chaloupe, remplie de formes indistinctes, glisser peu à peu hors des ténèbres et s'avancer dans la brume, pareille aux barques chargées d'ombres de la mythologie antique.

Pendant le court intervalle qui sépara cette apparition du moment où la chaloupe accosta le quai, les trans-

ports des spectateurs tinrent de l'ivresse. Beaucoup sanglotaient avec bruit ; d'autres dansaient follement, d'autres s'embrassaient avec effusion. On jeta à la hâte quelques fagots sur la plage et on y mit le feu. Le premier des gens de la chaloupe qui sauta à terre, écartant à grand-peine les flots de cette foule en délire, se retourna aussitôt pour tendre la main à celui qui le suivait : — c'était le curé. Ce brave homme, ému lui-même jusqu'aux larmes, transi de froid et brisé de fatigue, chancela en mettant le pied sur la rive. On l'entoura, on le soutint, on le porta : on le fit asseoir sur la quille d'un canot renversé, auprès des feux qu'on venait d'allumer. Pendant le trajet, chacun s'efforçait de toucher, de baiser ses mains, ses vêtements, sa vieille soutane en lambeaux : il ne put que murmurer d'une voix éteinte :

— Mes amis ! mes bons amis !

Et il défaillit.

Quand il revint à lui après quelques minutes, son premier regard rencontra le joli visage de Sibylle, éclairé par les flammes du foyer improvisé ; l'enfant attachait sur lui des yeux humides et rayonnants d'extase. Dès qu'elle se vit reconnue, elle s'élança, lui sauta au cou, et le serrant ardemment sur son cœur :

— Mon bon curé, dit-elle, que je vous aime !

Le réveil du vieux prêtre eût à peine été plus doux, si un ange descendu de la nue lui eût dit :

— Dieu est content de toi !

M. et madame de Férias, après s'être assurés que les marins naufragés, qu'on avait eu le bonheur de sauver tous, recevaient dans le village les soins nécessaires, firent monter le curé dans leur voiture et le reconduisirent au presbytère. Ils prirent ensuite le chemin du château. Sibylle ne cessa, pendant la route, de presser leurs mains et de les baiser avec effusion, mais sans parler.

— Mon enfant, lui dit M. de Férias comme ils descendaient de voiture, vous êtes fatiguée. si vous voulez, nous attendrons jusqu'à demain ce que vous avez à nous dire.

— Oh ! non, répondit-elle vivement, vous n'avez que trop attendu ; tout de suite.

On fit aussitôt une joyeuse attisée dans le boudoir bleu de la marquise, et Sibylle, assise sur le tapis aux pieds des deux vieillards attentifs, leur ouvrit son cœur. Son récit fut long. On peut le résumer en quelques mots. Le lecteur a d'ailleurs pressenti la vérité. Sibylle, étonnée et blessée dans son enthousiasme religieux par les puérités d'une étroite dévotion, froissée dans la pureté de son goût par quelques détails inconvenants, troublée dans la rectitude de son jugement par des pratiques malséantes soutenues de paroles malheureuses, en était venue à douter que la religion de ses parents, — puisqu'il y en avait deux, — fût la véritable et la meilleure, et que le bon Dieu de madame de Beaumesnil valût le Dieu de miss O'Neil. Une telle pensée, une fois entrée dans l'esprit aussi ardent et dans une âme aussi tendre, y avait sourdement creusé des abîmes. Tombée en défiance contre ses guides naturels, Sibylle s'était trouvée, disait-elle, aussi triste et aussi abandonnée que si elle eût été au fond de la mer. Elle avait désiré mourir. Elle avoua, en insistant sur quelques particularités expressives que la bonhomie et les habitudes familières du curé l'avaient souvent choquées et même irritées, cette physionomie un peu vulgaire contrastant péniblement avec l'image idéale qu'elle s'était faite d'un prêtre et d'un apôtre : mais dans cette soirée même, l'abbé Renaud s'était tout à coup comme transfiguré à ses yeux. Au moment où il appelait sur les marins en péril de mort l'absolution suprême, au moment où il s'élançait seul au secours des naufragés, elle avait compris que le vrai Dieu et la vraie foi pouvaient seuls inspirer ces grandes paroles et ces grands dévouements. Dès cet instant, malgré les objections de détail qui pouvaient encore tourmenter sa pen-

sée, Sibylle s'était sentie reconquise pour jamais à la religion de ses pères.

Le marquis et la marquise avaient écouté la confidence de Sibylle avec un soulagement de cœur inexprimable.

— Ma chérie, lui dit M. de Férias quand elle eut terminé, — car jusque là il ne l'avait interrompue que par des caresses ou par des sourires, — vous voulez toujours monter sur le cygne ; vous voulez l'impossible. Ce sera, je le crains, l'écueil de votre vie. Vous apportez aujourd'hui dans la recherche de la vérité et vous apporterez un jour dans la recherche du bonheur. un rêve de perfection qui est noble, mais qui expose à beaucoup d'erreurs et de mécomptes. Pour ne parler que de ce qui nous occupe, mon enfant, une religion divine divinement pratiquée, c'est Dieu servi par les anges, c'est le ciel ; mais nous sommes sur la terre, et la religion la plus parfaite n'y peut obtenir qu'un culte imparfait, car ce sont des hommes qui le lui rendent. Songez à cela, Sibylle, et ne faites jamais un crime à la Divinité de la faiblesse ou de l'ignorance de ses adorateurs. Ce n'est pas, ma fille, que j'approuve toutes les formes que la pitié peut affecter en ce monde. Parmi ces formes, il y en a de regrettables, il y en a même de funeste. Je suis de ceux qui aimeraient à dégager la religion des pratiques excessives, des symboles exagérés, des coquetteries déplacées, qui, à mes yeux comme aux vôtres, profanent ses purs autels. Toutefois, à mon âge, on est plus tolérant qu'au vôtre ; plus tard, vous aurez plus de justice, ayant plus d'indulgence ; vous pardonnerez beaucoup aux cœurs sincères, vous pardonnerez même à la superstition, car elle est encore un hommage à la vérité. Là-dessus, ma fille, allez dormir ; allez jouir vous-même de la paix que vous venez de nous rendre.

Sibylle toutefois ne prit point possession de sa couche blanche sans avoir auparavant embrassé miss O'Neil, qu'elle prit en deux mots au courant des circonstances. Miss O'Neil saisit aussitôt sa harpe, tristement abandonnée depuis plusieurs mois, et, jusqu'à une heure fort avancée de la nuit, des sons éoliens, se mêlant aux murmures des vents apaisés, éveillaient dans l'imagination des habitants du château des idées confuses de béatitude céleste, de lacs et de clairs de lune.

VIII

LE PRESBYTÈRE

Le lendemain, un soleil radieux faisait étinceler sur les collines les bruyères humides. M. et madame de Férias montèrent en voiture dès le matin et se rendirent au village pour visiter les marins naufragés. En passant, ils déposèrent Sibylle devant la barrière d'un petit jardin qui formait, à peu de distance de l'église, sur le versant méridional de la lande, une agréable oasis. A travers les lianes de clématite et de chèvre-feuille qui masquaient à demi le treillage de la barrière, on apercevait au fond du jardin une maisonnette tapissée de vigne vierge et ornée de volets blancs. Sibylle sonna : ce fut le curé qui vint ouvrir. Il avait sa soutane des dimanches dont la partie inférieure était soigneusement relevée par des épingles ; il tenait un outil de jardinage qui lui échappa des mains quand il reconnut Sibylle.

— Comment ! comment ! dit-il en balbutiant, c'est vous, ma chère demoiselle ?

— Oui, mon père, c'est moi qui viens prendre ma leçon de catéchisme.

Le curé la regarda longuement, regarda le ciel, et essayant furtivement une larme qui se détachait de sa paupière :

— Oh ! dit-il, est-ce possible ! Venez, ma chère enfant, venez, je suis à vous !

Puis, montrant avec confusion ses mains souillées de terre.

— Marianne ! cria-t-il, Marianne, vite, de l'eau !

Presque aussitôt une vieille femme, en costume du pays, sortit de la maison, portant un vase rempli d'eau.

— C'est mademoiselle de Férias, Marianne, reprit le curé.

— Oui, oui, mam'zelle de Férias, parbleu, oui, sans doute, je la connais bien ! dit la vieille femme qui ne semblait pas de la meilleure humeur du monde.

Et pendant que le curé se lavait les mains avec un empressement fébrile :

— N'est-ce pas, mam'zelle, reprit-elle sur le ton d'une amère ironie, qu'il a bonne mine ce matin... après ses folies et ses castilles ! Il a l'air d'un déterré !

— Bah ! répliqua gaiement le curé ; où voyez vous cela, Marianne ? Je suis frais comme une rose au contraire !

— Oui, belle rose, ma foi ! dit Marianne, et elle entra en grommelant dans le presbytère.

L'abbé Renaud secoua la tête en riant et fit asseoir Sibylle près de lui sur un banc demi-circulaire qu'ombrageaient les larges feuilles d'un figuier. Elle lui mit aussitôt dans les mains son catéchisme, qu'elle avait apporté.

— Mais, mon enfant, apprenez-moi d'abord par quel miracle vous nous êtes rendue.

— Le miracle, mon père, c'est vous qui l'avez fait. Depuis hier je vous regarde comme un saint.

— O Dieu ! dit le vieillard en rougissant, ma pauvre petite !

Elle lui conta avec effusion ses impressions de la veille, et pendant ce récit l'abbé Renaud ne cessa de porter à ses yeux son mouchoir à carreaux larges comme un plaid de *highlander*.

— Mais ne puis-je savoir quelles raisons vous avaient écartées de la foi ?

Sibylle les lui dit, mais elle n'apporta pas dans cette partie de sa confidence la même franchise d'accent. Elle parla vaguement des pratiques, des discours qui l'avaient choquée ; elle nomma les Beaumesnils et quelques autres dévôts de la même trempe, puis elle s'arrêta court et baissa les yeux.

— Allons, ma fille, dit le curé avec bonté, continuez ; je vois que c'est mon tour... Parlez, je vous en prie.

Elle avait déposé depuis un moment son chapeau près d'elle sur le banc, et quelques rayons de soleil, filtrant à travers la cime épaisse du figuier, versaient sur sa tête blonde une lumière de nimbe ; elle releva sur le curé ses grands yeux pleins de feu, et, mettant dans son sourire toute la délicatesse qui pouvait manquer à son langage d'enfant, elle lui confia les griefs qui l'avaient éloignée de lui. — Pour elle, un prêtre était un personnage sacré, un peu mystérieux, placé sur les marches d'un autel entre les hommes et Dieu ; c'était un homme différent des autres, exempt de faiblesse, toujours occupé de hautes méditations, penché sur les livres saints, s'entretenant de Dieu ou avec lui, étranger à tout le reste. Elle aurait voulu qu'il ne se montrât habituellement que dans l'église au milieu des nuages de l'encens, comme autrefois les lévites, et qu'il vécût le reste du temps dans l'ombre de son presbytère, comme les anachorètes des légendes, n'en sortant que pour visiter les malades et les pauvres. Elle ne pouvait respecter suffisamment à son gré, devant l'autel, dans la chaire et sous les ornements sacrés, l'homme qu'elle avait vu l'instant d'avant manger à ses côtés, prendre le café, jouer au billard ou au whist, lire le journal. En se mêlant ainsi aux réunions banales de la vie mondaine, un prêtre lui semblait jouer un rôle peu digne du caractère auguste qu'elle aimait à lui attribuer : sur ce terrain en fief, ce n'était plus un prêtre, c'était l'abbé, le curé, — comme on disait le percepteur ou le notaire. C'était un homme pauvre qu'on mettait volontiers au bout d'une table avec les enfants. Elle ne voyait pas là de l'humilité, mais de l'humilia-

tion. Elle exprimait même dans sa langue, la pensée que les inconvenients de ces relations familières avec ses riches paroissiens suivaient le prêtre jusque dans son église, où il demeurerait l'obligé subalterne de ceux dont il n'eût jamais dû être que le supérieur spirituel. Peut-être alors se croyait-il forcé par reconnaissance, par politesse, de tolérer des paroies, des pratiques, des scènes contre lesquelles sa conscience, plus libre, eût protesté. — Bref, ces circonstances et quelques autres de même nature, qu'elle avait sans doute interprétées légèrement, lui avaient mis de la tristesse et du désordre dans l'esprit ; mais la soirée de la veille lui avait ouvert les yeux : elle demanda pardon à l'abbé Renaud de l'avoir méconnu. Rien ne pourrait ébranler désormais le respect dont il l'avait pénétrée ; seulement ce qui ne pouvait plus la troubler, elle, pouvait en troubler d'autres.

— Et voilà pourquoi, mon père, dit-elle en finissant, vous serez peut-être bien aise de savoir ce qui s'est passé dans ma tête et dans mon cœur, quoique ce ne soient que la tête et le cœur d'un enfant.

Pendant ce discours, dont nous l'avons présenté que la substance, le visage de l'abbé Renaud avait pris peu à peu l'expression d'une gravité inquiète et douloureuse. Son intelligence, plutôt paresseuse que faible, semblait s'éveiller à des clartés qui lui causaient une sorte d'éblouissement. Sa conscience, profondément honnête, était bouleversée. Il ne cherchait point à s'atténuer les torts qui lui étaient reprochés ; il se les exagérait plutôt et en étendait la portée bien au delà des circonstances particulières à Sibylle. Il repassait rapidement dans son esprit tout le cours de sa vie pastorale et se demandait avec anxiété si la tiédeur de son troupeau spirituel et les scandales dont sa paroisse avait pu être affligée ne devaient pas être imputés à ses défaillances personnelles qui avaient compromis le prestige et l'autorité de la parole divine ; mais n'y eût-il eu que Sibylle au monde, il ne se pardonnait pas d'avoir pu contribuer à détourner de la foi cette jeune âme dont il sentait la valeur exquise. Il se promettait du moins de réparer sa négligence, de secouer sa mollesse, de fortifier son esprit par l'étude et la méditation, de purifier sa vie par les privations, de tout faire pour s'élever à la hauteur morale où l'appelait cette douce voix qu'il n'était pas loin de croire inspirée. Ces dignes pensées prétaient à ses traits et à son accent une noblesse touchante, quand, après quelques minutes de muet recueillement, il répondit à Sibylle :

— Je vous remercie, ma fille ; je ne suis plus jeune, mais à tout âge on peut devenir meilleur, et je le prouverai, avec l'aide de Dieu.

Ces notions idéales sur la vie et sur le caractère du prêtre, que Sibylle venait de lui indiquer naïvement, n'étaient point d'ailleurs pour l'abbé Renaud une conception nouvelle. Il n'avait qu'à descendre dans son souvenir pour y retrouver ces généreuses imaginations mêlées à la ferveur première de sa studieuse jeunesse. C'était bien sous cet aspect à la fois humble et grand qu'il avait rêvé dans sa pauvre chambre d'étudiant et dans sa cellule de novice, la destinée, les devoirs, les austères douceurs de son ministère ; mais, une fois aux prises avec la réalité et engagé dans les complications de la vie sociale, il s'était laissé glisser sur la pente commune et s'était assoupi peu à peu dans la routine. Quelques songes d'ambition qu'il avait eus autrefois étaient tombés avec le reste ; c'était en vain qu'on lui offrait des cures plus importantes que celle de Férias ; il ne voulait rien, il était heureux. Il n'aimait pas la peine, et il en avait peu dans sa petite paroisse. On l'y gâtait d'ailleurs. Né dans une ferme, il était l'hôte et le commensal quotidien des plus grands personnages du pays, chez lesquels il portait le respect un peu servile d'un fils de la glèbe pour son seigneur. Bref, le jeune diacre enthousiaste était devenu un brave curé de campagne, honnête, effacé,

apathique et vivant bien : — mais qu'une circonstance exceptionnelle vint frapper sur cette âme endormie, elle en faisait jaillir soudain la flamme évangélique, et au fond ce vieillard ami de ses aïeux, indolent et timide, était toujours prêt pour le martyre.

C'était précisément au martyre qu'il se dévouait en ce moment même avec résolution, et au plus difficile de tous peut-être, au martyre froid et patient qui chaque jour, à chaque heure, se résigne au sacrifice de quelque douce habitude, de quelque goût enraciné, de quelque faiblesse chère. Depuis longtemps, du reste, cet excellent homme était entré dans cette voie d'abnégation en prenant chaque nuit plusieurs heures sur son sommeil pour élever son enseignement au niveau de l'intelligence de Sibylle ; dès cet instant, Sibylle fut étonnée de ne plus sentir, dans les explications dont il accompagnait sa leçon, la molle banalité qui les caractérisait autrefois. Déjà son langage était empreint d'une pensée plus personnelle, plus précise et plus haute.

L'arrivée du marquis et de la marquise interrompit la leçon. Pendant qu'ils échangeaient avec le curé d'expansives félicitations, un coup de sonnette impérieux retentit et l'on vit s'avancer, à travers les allées bordées de buis, la superbe madame de Beaumesnil, serrant sur son corsage une brassée de fausses fleurs aux nuances éclatantes. Après s'être suffisamment informée de la santé de l'abbé et suffisamment étonnée de l'amendement de Sibylle :

— Enfin, mieux vaut tard que jamais, dit-elle.

Elle demanda la clef de l'église. Le curé pâlit un peu et regarda Sibylle à la dérobée.

— La clef de l'église... Pourquoi faire, madame ?

— Mais, curé, pour mettre ces fleurs dans les vases de l'autel... Vous savez que personne ne s'y entend comme moi... Et, à propos, vous ne m'en dites rien de mes fleurs ? Elles m'ont donné assez de mal pourtant, surtout les tulipes... Mais quand on travaille pour le bon Dieu, il ne faut pas craindre la peine, n'est-ce pas, curé ?

— Non, madame, et vos fleurs sont très-belles ; mais, si vous le permettez, je les placerai moi-même sur l'autel avec l'aide de mon sacristain. Cela me semble plus convenable.

À cette réponse, madame de Beaumesnil demeura un instant comme pétrifiée, la bouche entr'ouverte et l'œil fixe ; on lui refusait tout simplement les clefs de sa maison ; l'église, en effet, était pour elle comme sa propre chambre ; on l'y voyait presque chaque jour, perchée sur les chaises et même sur l'autel, faire le ménage, époussetant, arrangeant, combinant, — et parfaitement convaincue que ces petits travaux la sanctifiaient à tel point qu'elle pouvait hardiment, en sortant de là, cultiver à cœur joie les sept péchés capitaux. Dès qu'elle put parler :

— Ah ça ! dit-elle d'une voix aigre, qu'est-ce que cela signifie, mon cher abbé ? Si vous ne voulez plus que je m'occupe de la décoration de votre église, dites-le !

— Tout ce que vous voudrez bien me donner pour mon église, madame, sera reçu avec reconnaissance ; mais si vous avez la bonté d'y réfléchir, comme j'y ai réfléchi moi-même, vous penserez, j'en suis sûr, que la dignité du culte souffre de ces interventions étrangères. Les soins de l'autel ne regardent que moi et ceux que j'y commets sous mes ordres, dans le secret du sanctuaire. Remettez-moi vos fleurs, et je les offrirai à Dieu en votre nom.

Madame de Beaumesnil brandit brusquement le bouquet de fleurs artificielles, et l'on entendit un cliquetis de papier froissé, puis, se dirigeant à grands pas vers un vieux tonneau où croupissait une eau bourbeuse destinée à l'arrosage, elle y jeta violemment le bouquet. Après cet exploit, elle vint tomber sur le banc, fondit en larmes, et fut en proie à la moins intéressante des attaques de nerfs.

Où la calma comme on put. Elle parut se rendre peu à peu aux paroles affectueuses du curé, et finit même par l'inviter à dîner ; mais il refusa, comme il avait déjà refusé l'invitation des Férias, en alléguant le prétexte de sa santé.

Cependant, lorsqu'après le départ de ses hôtes, l'abbé Renaud se fut assis devant sa petite table solitaire, sur laquelle fumait un pigeon des plus maigres, flanqué d'un triste coulis d'épinards, il sentit un moment, — il était homme ! — le cœur et l'appétit lui manquer à la fois.

— Est-ce que vous êtes malade, monsieur le curé ? dit la vieille Marianno de son ton bourru. Vous ne mangez pas !

— Un peu de fatigue, Marianno, un peu de fatigue.

— Votre café va vous remettre, allez !

Il hésita quelques secondes ; puis, avec un profond soupir :

— Je ne prendrai pas de café, Marianno ; je n'en prendrai plus à l'avenir.

— Plus ! Qu'est-ce que c'est encore que cette lubie-là ? Avez-vous de changer vos habitudes à votre âge, et vous verrez qu'on vous portera en terre avant six mois !

— Tout, Marianno, on me portera en terre.

Et il alla s'enfermer dans l'église.

Pendant les jours et les mois qui suivirent, la conduite de l'abbé Renaud, dans son intérieur comme au dehors, répondit à la fermeté de ce début. Il se cloîtra dans son presbytère, où l'on sut qu'il menait la vie frugale et recueillie d'un cénobite. À la mortification de quelques-uns, mais à la grande édification de tous, il remplit toutes les relations qui n'avaient pas pour objet direct les devoirs de son ministère, et, ne se montrant plus que dans l'exercice de ses saintes fonctions, une sorte d'idée solennelle devint peu à peu inséparable de sa présence et de sa personne. Outre le respect public il gagna, par cette gravité de mœurs, une indépendance précieuse ; il resta maître dans son église ; il put en écarter tous ces empiètements laïques qui, sous couleur de dévotion, tournent si souvent au scandale ; il en bannit tous les abus qui s'y étaient introduits à l'abri de sa complaisance, et dont la décence du culte était parfois étrangement altérée. — Parmi ces heureuses réformes, lesquelles, comme on s'en doute, n'allèrent point sans résistance et sans combats, nous n'en citerons qu'une, parce qu'elle fut particulièrement réclamée par Sibylle. Le chevalier Théodore Desrozais daignait, comme nous l'avons dit, chanter au lutrin tous les dimanches. Cet honneur qu'il faisait à Dieu était en même temps pour les fidèles un agrément des plus vifs, car le chevalier, qui était connu dans le pays pour un bon compagnon, ne pouvait paraître dans aucun lieu sans éveiller des pensées joyales ; il portait ce privilège jusqu'au pied de l'autel, et il n'était pas rare qu'il outrât son rôle de plaisant accrédité jusqu'à égayer les cérémonies sacrées tantôt par quelques paroles saugrenues lancées dans l'auditoire, tantôt même par de bizarres intonations nasales dont il jugeait charmant d'entremêler la psalmodie. Le curé avait toujours au fond du cœur, gémi de ces licences ; elles étaient souverainement odieuses à Sibylle. Quelques avertissements amicaux n'ayant pu réprimer les bouffonneries intempestives du chevalier, l'abbé Renaud en vint à lui m'erdire formellement les approches du lutrin. Cette mesure, s'unissant peut-être à quelques sévérités pastorales d'une nature confidentielle, exaspéra le chevalier. Le dimanche suivant, il ne parut pas à l'église, et il fit savoir qu'il avait emprunté au juge de paix les œuvres de Voltaire. Pendant six semaines environ, il se plongea dans ces lectures philosophiques et courut les campagnes en répétant que les prêtres ne sont pas ce qu'un vain peuple pense : puis, l'agitation de ses humeurs s'étant résolue tout à coup en une violente attaque de goutte, il renvoya soudain le Voltaire

au juge de paix, et fit mander le curé, qui se rendit aussitôt à son appel.

On peut croire que la réconciliation du chevalier avec son pasteur fut sincère, car ce vieil étourdi était bon homme au fond ; mais cet incident ulcéra le cœur vaniteux de madame de Beaumesnil, et porta au comble le ressentiment qu'elle nourrissait contre l'abbé Renaud depuis la fatale scène du bouquet. Les réformes successives accomplies par le curé l'avaient personnellement atteintes en beaucoup de points, et la pensée que Sibylle était dans une certaine mesure l'inspiratrice de ces innovations, n'avait nullement atténué l'irritation qu'elles lui causaient. Au fait, madame de Beaumesnil était malheureuse : sa haute réputation de piété et la suprématie qu'elle s'arrogeait dans le canton en matière religieuse ne reposant que sur son intimité avec le curé, qu'on ne voyait plus au manoir et sur quelques menues pratiques de dévotion aisée, qu'elle ne pouvait plus étaler en public, tout l'édifice de son orgueil s'écrulait. Il fallait désormais, si elle voulait passer pour une sainte femme, qu'elle eût quelques vertus chrétiennes. Cela était dur. Il lui vint une idée qui lui parut meilleure. Elle partit un beau matin pour la ville de ***, chef-lieu du diocèse dont relevait la paroisse de Férias. Malgré le mystère dont elle entoura ce voyage, on sut qu'il avait pour objet d'obtenir de l'autorité compétente qu'une vieille chapelle attenante au manoir de Beaumesnil fût rendue au culte, et qu'un chapelain spécial fut affecté à la desservir. De cette façon, madame de Beaumesnil aurait eu son église, son prêtre et son Dieu à elle, dont elle aurait fait ce qu'elle aurait voulu, ce qui eût été de la dernière commodité. Par malheur, l'autorisation qu'elle sollicitait lui fut refusée et quoiqu'elle n'eût pas d'ailleurs absolument perdu son voyage, comme on le verra bientôt, elle en rapporta une nouvelle dose de fiel et de malignité. Les viles passions qui l'agitaient ne manquèrent pas de trouver des complaisants et des complices, comme elles en trouveront toujours dans ce misérable monde, tant qu'il y aura quelque mérite à rabaisser, quelque beauté à flétrir, quelque juste à crucifier, et dès ce moment un système de calomnies, de tracasseries et de vexations de toute nature s'organisa contre le curé avec cet art de perfidie souterraine où les mauvais dévots excellent.

Les dégoûts dont l'abreuyaient ces pharisiens du village, se joignant à ses excès de travail et aux rigueurs ascétiques de son régime, éprouvèrent cruellement le courage et même la santé de l'abbé Renaud. Sibylle elle-même ne tarda pas à s'inquiéter de lui voir prendre les apparences physiques des saints légendaires dont il avait pris les vertus. Elle confia ses alarmes à ses parents, et, sur leur conseil, elle eut à ce sujet une conférence avec la fidèle Marianne. La vieille servante lui fit un accueil médiocre, car l'influence étrange que l'enfant avait usurpée sur son maître ne lui échappait pas.

— Pardie ! sans doute, dit-elle, c'est assez clair qu'il dépérit, et qu'il prend à grands pas le chemin du paradis, le pauvre homme ! mais à qui la faute, mam'zelle ? Il y a assez longtemps que je lui dis que vous le ferez tourner en *bourrique* et en *esqueltte* !

Malgré ses préventions, Marianne finit par céder au charme de cette nature angélique, et il y a apparence qu'un traité d'alliance fut signé entre elles ; car, dans l'après-midi du même jour, comme le curé terminait à la hâte un de ses repas d'ermite, il ne fut pas peu surpris de respirer un arôme depuis longtemps oublié. L'instant d'après, Marianne plaçait devant lui une tasse de café fumant.

— Mais, Marianne, dit-il, devenez-vous folle ? Vous savez que, depuis plus de six mois je ne prends pas de café !

— Bah ! dit la vieille femme en grimaçant un sourire ; quand vous saurez quelle main a préparé celui-là, vous le prendrez, j'en réponds !

— Comment ! quoi ? quelle main ?... reprit le curé en la regardant d'un air interdit.

La riante apparition de Sibylle dans le cadre de la porte lui expliqua le mystère.

L'abbé Renaud remarqua, à dater de ce jour, que les talents économiques et culinaires de Marianne se développaient dans des proportions étonnantes, puisque, sans aucune augmentation de dépense, son menu lui paraissait chaque jour plus fortifiant, tant elle mettait d'art à le choisir et à l'appêter.

— Vous voyez, ma fille, lui disait-il avec bonhomie, que je n'avais pas tort de vous reprocher quelquefois un peu de négligence, et qu'avec du soin, et de l'ordre on fait des miracles.

A quoi Marianne haussait les épaules sans répondre.

Cependant l'instruction religieuse de Sibylle avait suivi son cours et touchait à son terme. — L'abbé Renaud, se rendant un jour au château pour donner à mademoiselle de Férias, qui avait alors une douzaine d'années, une de ses dernières leçons, rencontra le facteur, qui lui remit une lettre scellée des armes épiscopales. Il s'assit pour la lire sous un des arbres du chemin. Il l'eut à peine parcourue qu'il devint pâle comme un mort.

Il se baissa avec peine vers une source qui coulait près de là dans le fossé, y puisa de l'eau avec sa main et but quelque gorgées, puis il se remit en route d'un pas chancelant. Comme il arrivait au château, M. et madame de Férias, frappés du bouleversement de ses traits, l'interrogèrent avec anxiété : il leur tendit en soupirant la lettre qu'il venait de recevoir. Elle contenait un avertissement sévère et même menaçant : on lui reprochait son esprit de vocation et de désordre, ses discussions avec son conseil de fabrique, mais par-dessus tout ses relations d'intimité avec des personnes appartenant à la secte protestante, qui semblaient exercer sur lui un empire scandaleux, et qui le poussaient dans des voies à peine orthodoxes. Ce dernier grief, qui était celui auquel on paraissait attacher le plus de gravité, reposait sur un fait véritable, bien qu'on en tirât des conséquences erronées : depuis quelques mois, en effet, une intelligence amicale, fruit d'une mutuelle estime, s'était établie entre l'abbé Renaud et miss O'Neil, qui, prise de vénération pour les vertus du vieillard, se plaisait à lui témoigner sa déférence en assistant plus régulièrement qu'autrefois à ses leçons, qui présentaient d'ailleurs plus d'intérêt que par le passé. Le curé, qui avait du reste abandonné toute idée de prosélytisme vis-à-vis de l'Irlandaise, se montrait touché d'un respect et d'une sympathie dont il appréciait la valeur. Leurs relations se bornaient là, et la méchanceté la plus noire avait pu seule y trouver le prétexte d'une dénonciation.

— Je n'en ferai ni plus ni moins, dit tristement l'abbé Renaud en reprenant des mains du marquis la lettre comminatoire, car, où il n'y a rien, le roi perd ses droits ; mais je crains bien de ne plus rester longtemps parmi vous. Tout ce que je demande, c'est de pouvoir remettre Sibylle entre les mains de Dieu ; il fera de moi ensuite ce qu'il voudra.

Il trouva Sibylle en campagne de miss O'Neil dans une salle qui précédait la bibliothèque et qui était particulièrement réservée aux études de l'enfant. Ayant épuisé depuis quelque temps son enseignement dogmatique, il avait cru devoir consacrer deux ou trois semaines qui lui restaient encore avant la première communion de Sibylle, à lui retracer une histoire générale de l'Eglise. Par un hasard singulier, il avait à parler ce jour-là et de la réforme et de la naissance du protestantisme. Miss O'Neil lui offrit de se retirer.

— Oh ! mon Dieu, non ! dit-il, pourquoi ?

L'Irlandaise, les yeux penchés sur un ouvrage de broderie, reprit alors l'attitude muette et réservée qu'elle avait coutume de garder pendant les leçons du curé. Il rappela d'abord brièvement les détails historiques de la

révolution religieuse du xv^e siècle; venant ensuite au commentaire moral de ce grand fait, il s'exprima ainsi, avec ce mélange de simplicité et d'élévation qui était devenu de jour en jour l'accent de son langage :

— En résumé, ma fille, personne ne peut nier qu'à cette époque l'Église catholique et la cour de Rome en particulier ne fussent en proie à des abus et à des scandales affligeants; mais ces désordres n'étaient qu'à la surface; l'Église avait en elle-même, dans sa constitution, dans ses propres forces, dans ses lois, dans la liberté, tous les éléments de sa régénération: elle l'a prouvé. La conscience publique avait donc raison de réclamer des réformes; mais fallait-il les chercher dans les ruines du temple? Fallait-il, pour corriger quelques abus passagers, renverser l'œuvre des siècles. L'œuvre de tant de génie et de vertu, cet édifice de l'unité de la foi, dont j'ai essayé de vous faire concevoir la grandeur? Fallait-il briser cette chaîne irréparable de traditions qui, de concile en concile, de saint en saint, d'apôtre en apôtre, remontait fidèlement jusqu'au Christ lui-même, rompre à jamais cette union touchante et sublime de tous les enfants de l'Évangile au pied des mêmes autels, autour de la même table? — Non, il ne le fallait pas. L'impudence de l'orgueil et des passions humaines perdit tout. Il faut être patient devant les choses éternelles. — Il y a des jours, ma fille, où le ciel se voile: il n'en est pas moins le ciel, et l'on attend avec confiance le soleil du lendemain. La même confiance n'était elle pas permise, et même commandée vis-à-vis de l'Église obscurcie, mais restée pure sous ses voiles? Ceux qui la profanaient étaient des hommes: ils pouvaient s'amender; en tous cas, ils devaient mourir. Il fallait attendre; au lieu d'attaquer et de détruire, il fallait prier et espérer... Et comment ne pas espérer? L'Église n'avait-elle jamais, avant cette époque, traversé des jours sombres? n'en était-elle pas sortie avec tout son éclat? Dieu ne pouvait-il d'une heure à l'autre susciter une fois de plus un saint pontife, des saints évêques? Il lui faut si peu de chose pour toucher les esprits et transformer les cœurs! Le souffle d'un enfant y suffit... Je suis bien humble, sans doute, ma fille, pour entrer en comparaison avec ces grandeurs... Mais voyez cependant! Moi aussi, j'ai été un scandale; moi aussi, j'ai été pour vous, pour d'autres peut-être, une cause de trouble, de doute, d'éloignement de Dieu! Eh bien, votre faible voix m'a parlé, et j'ai tâché d'être moins mauvais... J'ai prié, j'ai veillé, j'ai souffert, et ma foi a été justifiée: Dieu vous a reprise, et quoiqu'il m'éprouve, je sens qu'il me pardonne!

En achevant ces mots, la voix du vieillard tremblait. Il se leva, comme n'étant plus maître de son émotion, et entra brusquement dans la pièce voisine.

La bibliothèque du château, où l'abbé Renaud venait de se réfugier, était une vaste salle, à laquelle des solives saillantes, des meubles rares, des armoires s'élevant jusqu'au plafond, et la couleur uniforme du vieux chêne noirci par les années, prêtaient un caractère claustral. Il s'y promena quelque temps à grands pas, en passant par intervalles une main sur ses yeux; puis il se laissa tomber dans un fauteuil, près d'une grande table qui occupait le centre de la pièce, et demeura plongé dans une méditation dont la contraction de son visage révélait les douleurs.

La porte s'ouvrit tout à coup en face de lui: il se leva, et vit entrer M. et madame de Férias, suivis de Sibylle, qui tenait miss O'Neil par la main. Un air si particulier de mystère et d'allégresse illuminait les traits de tous ces personnages, que le curé, sans concevoir ni soupçonner la part qui pouvait lui revenir dans cette joie publique, sentit son cœur bondir dans sa poitrine.

Le marquis et la marquise, s'effaçant un peu, firent signe à Sibylle de s'avancer; Sibylle s'avança, tenant toujours miss O'Neil par la main.

— Mon père, dit-elle, voici miss O'Neil qui se fait catholique, et qui veut communier avec moi.

L'abbé Renaud étendit soudain ses deux bras par un geste d'étonnement inexprimable: ses joues maigres et pâles se teignirent de pourpre, et ses yeux incertains, après avoir interrogé chacun des assistants, s'arrêtèrent sur miss O'Neil.

— C'est vrai, monsieur le curé, dit-elle.

Le pauvre homme alors chercha des paroles et n'en trouva pas; ses yeux se remplirent d'eau; il indiqua de la main qu'il ne pouvait parler; il tomba à genoux sur le parquet, et appuyant sa tête grise sur la table qui était devant lui, il se mit à sangloter avec une telle violence, qu'on entendait le bruit de son front heurtant le bois.

Peu de jours après, la nouvelle se répandit dans le pays que l'évêque de*** était arrivé au château de Férias: le prêtre avait cédé en effet à la prière du marquis: il avait cru juste de donner à l'abbé Renaud une éclatante réparation, et il voulut recevoir lui-même l'abjuration de miss O'Neil. L'instruction religieuse de l'Irlandaise fut d'ailleurs jugée si complète qu'on put la dispenser du noviciat usité en de pareilles circonstances.

Ces événements avaient été, comme on pense, des coups de foudre pour madame de Beaumesnil et pour son troupeau: le jour où elle connut l'arrivée de l'évêque à Férias, elle prit son parti, et alla se jeter tout en larmes aux pieds de l'abbé Renaud, qui eut la bonté de l'embrasser. Elle passa de là dans les bras de M. de Férias, qu'elle avait cessé de saluer, puis dans les bras de Sibylle et dans ceux de miss O'Neil, criant à travers les pleurs " qu'elle avait la tête un peu vive, un peu près du bonnet, mais un cœur d'or, qu'on retrouvait toujours! "

La première communion de Sibylle et de miss O'Neil eut lieu le 1^{er} mai. Le printemps était cette année-là tiède et doux: pendant la nuit qui précéda ce grand jour un rossignol qui chantait habituellement dans les bois de Férias, s'exalta fort et redoubla de trilles merveilleux: il essayait de lutter avec des sons de harpe extrêmement mélodieux qui s'envolaient par une fenêtre entr'ouverte du château.

Jacques Féray se trouvait le lendemain dans le cimetière au moment où Sibylle le traversa, toute blanche comme une marguerite qui vient d'éclorre. Elle lui sourit en passant, et on remarqua que pour la première fois depuis quinze ans, Jacques Féray franchit ce jour-là le seuil de la porte de l'église. Il resta près de l'entrée, suivit la cérémonie avec un intérêt profond, et vers la fin, — pensant vaguement sans doute à sa petite fille morte, au ciel, aux anges — il pleura.

SECONDE PARTIE

I

CLOTILDE

Nous ne nous étendrons pas sur les trois ou quatre années qui suivirent la première communion de Sibylle. Pour elle et pour ceux qui l'entouraient, ce fut une ère de parfaite félicité. Ses vives aptitudes, en musique et en peinture surtout, prirent sous la direction de miss O'Neil des développements qui touchaient au talent, et dont elle se charmait elle-même en charmant les autres. En même temps son intelligence, plus largement éclairée et s'assouplissant d'ailleurs au premier contact de l'expérience, perdit peu à peu cette rigidité de l'enfance qui avait été l'excès et le défaut de ce caractère. Puis le

cœur de la femme s'évoillait en elle, et tempérât d'une teinte plus douce la sévérité de ses grâces.

Cette phase nouvelle de sa vie morale se traduisit dans l'ordre religieux par un trait digne d'intérêt. Peut-être a-t-on remarqué chez Sibylle, dans la première partie de ce récit, une disposition d'esprit dont son aïeul n'avait pas laissé de se préoccuper, une étrange tendance à s'élançer pour ainsi dire d'un seul bond jusqu'à Dieu en négligeant les intermédiaires. Ce penchant était particulier sans doute dans une mesure aux instincts de Sibylle; mais il était aussi de son âge. L'âme des enfants, volontiers passionnée et enthousiaste, n'est point tendre. Aussi l'Ancien Testament est-il leur livre plutôt que le Nouveau. L'idée simple de Dieu saisit immédiatement leur intelligence et la domine; mais le drame évangélique, quoiqu'il intéresse leur curiosité par des représentations figurées qui sont pour eux des jouets, ne parle véritablement ni à leur pensée ni à leur cœur. Le sens divin de ce grand mystère leur échappe absolument, et ses parties humaines ne les touchent pas. C'est seulement, quand, au premier souffle des passions, le cœur s'attendrit, que le Christ y entre— comme un Dieu, mais aussi comme un ami.

Cette modification du sentiment religieux, que nous croyons généralement vraie, le fut du moins pour mademoiselle de Férias. Ce qui n'avait été pour elle durant tout le cours de son enfance qu'un article de foi un peu effacé sembla prendre vie dans sa pensée: la poésie incomparable de l'Évangile la captiva profondément, et elle eut à un haut degré la seule idolâtrie permise à une chrétienne, l'idolâtrie du Christ. Elle aimait, dans ses entretiens avec miss O'Neil et avec le curé, à s'exalter sur ce texte, à rappeler les épisodes les plus touchants de cette pure existence, à admirer le mélange d'impassibilité divine et de faiblesse humaine qui en est le saisissant caractère: elle passait de douces heures dans ces enthousiasmes partagés, tantôt prolongeant avec l'Irlandaise ses promenades du soir à travers les bois, pendant que l'or des étoiles étincelait sur le dais sombre du feuillage, tantôt assise près du vieux prêtre sur le gazon de la falaise, regardant vaguement l'horizon en feu, ou égrenant d'une main distraite les grappes bleues des bruyères.

L'empire que Sibylle avait pris sur l'esprit du curé ne s'était pas affaibli; mais avec les années la forme s'en était adoucie et comme détendue. Mademoiselle de Férias commençait à sourire de quelque excès de son propre zèle. Son intervention dans les choses religieuses ne se faisait plus sentir qu'à de rares intervalles, et chaque jour avec une nuance de tolérance plus marquée, surtout vis-à-vis de la personne du vieillard. Loin de le pousser désormais dans la voie de l'ascétisme, elle employait d'innocentes ruses pour l'arracher de temps à autre aux rigueurs de sa solitude et de son régime. Toutefois sur les points qui lui paraissaient essentiels à la dignité de la religion, elle demeurait inflexible et n'hésitait pas à suggérer à l'abbé Renaud des conseils qui étaient aussitôt appliqués avec une docilité dont M. de Férias se divertissait avec la marquise.

— Ma chère, disait-il en riant, c'est une spiritualiste, et elle voudrait spiritualiser la paroisse!

Cette plaisanterie du marquis était la formule assez exacte des constances aspirations de Sibylle et des tentatives méritoires de l'abbé Renaud. Nous n'entrerons à cet égard dans aucun détail nouveau sur des matières délicates que nous n'avons déjà sans doute que trop agitées, quoique nous ayons tâché d'y apporter la réserve respectueuse qu'elles commandent: il nous suffira de dire que, sous le régime pastoral de l'abbé Renaud, le culte fut pratiqué dans la paroisse de Férias avec une rare pureté, sans que le dogme parut en souffrir.

Ce fut vers cette époque que Sibylle eut l'avantage de faire connaissance avec la comtesse de Vergnes, son

aïeule du côté maternel. Le comte de Vergnes avait eu à deux reprises, depuis la naissance de sa petite-fille, le courage de s'arracher à ses habitudes parisiennes pour venir passer trois ou quatre jours à Férias. Sibylle le connaissait donc depuis longtemps, et elle l'aimait, parce qu'il était aimable d'abord, et ensuite parce que son image lui apparaissait toujours dans un cadre magnifique où les bonbons, les poupées à ressort et les colliers de perles fines se mêlaient agréablement; mais elle avait eu le regret de ne jamais voir sa grand-mère de Vergnes, laquelle, pour ménager l'exquise sensibilité qui était une de ses prétentions, avait ajourné d'année en année des émotions dont elle s'était probablement exagéré la violence, car, en apercevant pour la première fois sa petite-fille dans le salon de la gare, elle l'envisagea avec beaucoup de calme, se retourna vers une vieille femme de chambre qui la suivait de près pour la soutenir au besoin, et lui dit tranquillement:

Voyez donc, Julie! exactement, mais exactement moi à quinze ans! Cela me fait mal!... Pauvre petite!... Mon Dieu! ajouta-t-elle alors en embrassant Sibylle et en essayant une larme dont la source restait assez mystérieuse.

On put croire pendant vingt-quatre heures que madame de Vergnes allait fixer sa résidence à Férias, tant elle se montrait sensible à la poésie de la campagne: les bois, la mer, les prairies, le chant des oiseaux, tout la ravissait; elle ne sortait point des transports.

— Mon Dieu! disait-elle à ses hôtes, que vous êtes donc heureux de vivre ici! Mais sentez-vous bien votre bonheur? N'y êtes-vous point trop habitués pour en bien savourer toutes les douceurs?... Ce calme, ce silence... et puis ces bruits, ce vent dans le feuillage, ces bestiaux qui mugissent dans le lointain... ces petits faisans, — ce sont des faisans, n'est-ce pas, ces petites bêtes jaunes?... Non! Ce sont des poulets... simplement? Tiens! — Eh bien, ces petits poulets qui trottent derrière leur mère en faisant *piou, piou*,... comme c'est délicieux, mon Dieu! comme c'est intéressant! On passerait l'éternité à sa fenêtre... à voir et à entendre tout cela! Ah! voilà la vie... la voilà!... La nature, la campagne! Mon Dieu! que vous êtes donc heureux de vivre ici!

Pendant le troisième jour au matin madame de Vergnes confia à la discrète Julie qu'elle n'avait point fermé l'œil de la nuit.

— Vraiment, dit-elle, j'ignore, je ne conçois pas comment ils font pour dormir dans ce pays-ci. Moi qui suis habituée à la plus grande tranquillité (elle demeurait rue de la Chaussée-d'Antin), je ne me ferai jamais à ce tapage-là!... Il y a un tas d'oiseaux qui jacassent dès le point du jour... Mon Dieu! j'aime beaucoup à entendre chanter les oiseaux, certainement, mais il y a temps pour tout!... Et puis les vaches, les moutons qui hurlent dès l'aurore!... On se croirait dans l'arche, ma parole!... Et puis toujours ce vert épinard sous les yeux!... C'est à dégoûter du vert!... Ça devient un cauchemar, ce vert!... Je vois tout vert, moi, maintenant!... Donnez-moi donc ma petite glace carrée, ma bonne Julie! Eh bien, tenez, je me vois verte! Au surplus, ce n'est pas étonnant,... je dois l'être après une nuit pareille!

Le quatrième jour enfin, madame de Vergnes reçut une lettre qui fut coasée à la rappeler en toute hâte à Paris. Elle exprima d'amers regrets, se plaignit de sa destinée, et monta en wagon à midi.

— Allons, ma pauvre enfant, dit-elle en embrassant sa petite-fille au départ, tenons-nous, tenons-nous, point d'émotion! A bientôt, car, vous aussi, vous quitterez avant peu ce paradis pour notre enfer... Ah! voilà la vie, ma pauvre enfant! Adieu! adieu! Tenons-nous, ma chère petite!

Les déchirements de cette séparation n'étaient pas au-dessus de la force d'âme de Sibylle; mais elle eût trouvé en tout cas un appui et des consolations dans la cordiale

intimité qui l'unissait alors à son amie Clotilde Desrozaïs. Clotilde était sortie du couvent depuis deux ans, et à son retour madame de Beaumesnil, sa tante, s'était empressée de la présenter à tout le voisinage. Mademoiselle Desrozaïs était d'ailleurs fort bonne à montrer. elle avait tenu amplement toutes les promesses de son enfance. Elle était grande, souple, ondoyante; elle avait une masse épaisse de cheveux noirs dont elle ne savait que faire: elle les tordait, elle les nattait, elle les retroussait en diadème sur son front. Ses bras, ses mains, ses épaules, modelés en plein marbre, faisaient songer aux déesses. Quand elle soulevait sa paupière un peu lourde, sa prunelle lançait un jet de flamme qui se noyait aussitôt dans un fluide velouté. — Sous le rapport moral, on se plut à reconnaître que Clotilde avait beaucoup gagné. Effectivement, comme pour donner raison aux principes de madame de Beaumesnil en matière d'éducation, l'enfant terrible, turbulente, opiniâtre, maussade, était devenue une jeune personne timide, modeste, parlant peu et à demi-voix, obligeante, prête à tout, même à faire un quatrième au whist, bref une demoiselle exemplaire.

Personne ne constata avec plus de plaisir que Sibylle ces heureuses modifications. Ne trouvant plus dans le caractère de Clotilde aucune des aspérités qui avaient autrefois inquiété son affection, elle se livra sans réserve au penchant de son cœur, et un commerce de relations presque quotidiennes s'établit entre elles. La beauté de son amie inspirait à Sibylle une admiration mêlée de fierté: elle aimait à la citer comme une espèce de type au-dessus duquel son imagination ne concevait rien. Clotilde se prêtait en souriant à cet enthousiasme: elle se laissait habiller, coiffer, draper en Romaine, en druidesse, en juive, en Turque; puis Sibylle la dessinait ou la peignait sous ces divers aspects, en lui disant de temps à autre, dans ses impatiences d'artiste:

— Non! tu es trop belle, vois-tu! tu es affreusement belle! tu es ridiculement belle! Dieu! que c'est bête d'être beau comme ça!

Invectives dont mademoiselle Clotilde voulait bien ne pas se formaliser.

Elle entraînait avec la même complaisance dans tous les goûts: favoris de mademoiselle de Férias, et se faisait l'écho de ses sentiments, de ses exaltations avec une facile ardeur, une sorte d'élégance naturelle et une parfaite sincérité, car elle avait dans l'âme un océan de passion toujours prêt à se répandre, même sur le bien. Si quelque chose lui manquait, ce n'était pas le fonds, mais le discernement, la règle, la prédilection morale; quoiqu'il en soit, les imaginations élevées, poétiques, généreuses, la passionnaient de très-bonne foi à ses heures, et elle paraissait même souvent, dans la chaleur de son langage, dépasser les aspirations les plus idéales de Sibylle.

Au milieu de leurs entretiens, Sibylle n'avait pas tardé à remarquer qu'on ne pouvait toucher certains sujets familiers entre jeunes filles sans que mademoiselle Desrozaïs ne prit aussitôt un air de mystère, de profonde mélancolie et d'incurable désespoir. Elle se décida donc à l'interroger sur le sens de ces attitudes.

— Tu es trop jeune, ma chère! dit mademoiselle Desrozaïs en secouant la tête et en soupirant douloureusement.

Cette réponse dilatoire ne fit, comme on pense, qu'enflammer la curiosité de Sibylle, qui, flairant un roman dans l'existence de son amie, la supplia instamment de l'honorer de sa confiance. Clotilde résista quelque temps, puis enfin, après avoir fait jurer à Sibylle un éternel secret:

— Ma chère, lui dit-elle, telle que tu me vois, je ne me marierai jamais!

— Est-il possible? dit Sibylle en se rapprochant avec un redoublement d'intérêt.

— Cela est certain, reprit mademoiselle Desrozaïs, car j'aime quelqu'un, et celui que j'aime et dont je suis aimée ne peut m'épouser: les circonstances nous séparent à jamais.

— Mon Dieu! mon Dieu! s'écria Sibylle; mais comment cela est-il arrivé? Où l'as-tu rencontré? Comment s'appelle-t-il?

— Je ne puis te dire que son nom de baptême: il s'appelle Raoul... pourquoi rougis-tu?

A ce nom de Raoul, Sibylle en effet avait rougi soudain jusqu'au front.

— Pourquoi rougis-tu? répéta Clotilde, dont le ton s'anima brusquement; est-ce que tu connais un Raoul? Réponds donc!

— Je rougis parce que tu me dis des choses qui me bouleversent... Où veux-tu que j'ai connu ton Raoul?

— Au fait, c'est impossible... Eh bien, ma chère, il avait une cousine qui était en même temps que moi au couvent, et qu'il venait voir assez souvent avec sa mère. Son air, sa figure m'intéressèrent tout de suite. Il faut te dire que ce n'est pas un très-jeune homme, de sorte que je m'imaginai que j'étais une originale, et qu'aucune de ces demoiselles ne pensait à le remarquer. Voici comment je fus détrompée: un jour, nous cherchions un jeu; une de ces demoiselles proposa que chacune de nous se mit à réfléchir aux jeunes gens qui venaient le plus souvent au parloir, et écrivit ensuite sur un petit papier le nom de celui qu'elle aimerait le mieux épouser, après quoi une de nous lira à haute voix tous les petits papiers.

— C'était un drôle de jeu, dit Sibylle.

— Mon Dieu! c'était un jeu comme un autre... Enfin il fut accepté. Chacune écrivit en secret sur un carré de papier qu'elle mit ensuite dans une corbeille... Eh bien quand on vint à faire la lecture des bulletins, ils portaient tous le même nom: Raoul!

— C'est très-bizarre, dit froidement Sibylle.

— Je vis par là que je n'étais pas aussi originale que j'avais pu le croire. Quelques jours après, ma chère, je me trouvais au parloir en même temps que lui, et comme toujours, je m'apercevais qu'il me regardait beaucoup. Sa cousine, qui était mon amie, quoique je ne l'aimasse guère au fond, — se leva tout à coup, fit un tour dans le parloir, et en passant auprès de moi elle me dit rapidement: "Ne bouge pas pendant cinq minutes!" Je vis alors qu'il avait un album sur les genoux et qu'il dessinait... Il paraît, par parenthèse, qu'il peint divinement... Quand il eut fini, il m'adressa de la tête et des yeux un salut et un remerciement dont il m'est impossible de te rendre la grâce. J'avais été si troublée de tout cela qu'au moment de sortir, quand je me trouvai près de lui dans la foule, je laissai tomber mes gants que je chiffonnais dans ma main. Il les ramassa vivement, parut hésiter à me les rendre, puis définitivement il les garda en fixant ses yeux sur les miens avec une expression si profonde, si tendre, que mon cœur cessa de battre, et que je sentis dès ce moment que nous étions liés pour la vie.

Mademoiselle Clotilde, en achevant cette période, leva ses grands yeux vers le ciel, comme pour lui renouveler ses serments d'inviolable fidélité.

— Est-ce que c'est tout? demanda Sibylle.

— Sans doute. Que veux-tu de plus? Ne t'ai-je pas dit que nous étions liés pour la vie?

— Mais il me semble que non, dit Sibylle.

— Enfant! reprit mademoiselle Desrozaïs en haussant doucement les épaules. Sache donc que huit jours après, mon amie m'informa d'un ton de mystère que son cousin, pressé par sa famille d'épouser une jeune fille très-noble, très-belle et très-riche, était parti brusquement pour la Perse. On lui supposait, ajouta mon amie avec un méchant regard, — car elle ne m'aimait pas au fond plus je ne l'aimais, — quelque inclination qu'il n'osait avouer pour une personne sans fortune et sans naissance. Est-ce

assez clair?... Pauvre Raoul ! c'est pour moi qu'il a affronté l'exil et peut-être la mort... car souvent on ne revisait pas de ces pays lointains. Eh bien, tu vas rire, Sibylle, mais je me considère comme sa veuve... et il m'arrive la nuit de pleurer sur lui et sur moi, comme si nous étions morts tous deux.

Quelques larmes charmantes tombèrent avec ces derniers mots de Clotilde, et Sibylle, entièrement persuadée, les recueillit une à une de ses lèvres émuës.

C'était dans une des allées les plus solitaires du parc que les deux jeunes filles se livraient à ces affectueux épanchements. Elles furent troublées soudain par un bruit de voix qui se faisait entendre à peu de distance; en même temps un chien de chasse accourut d'un air affairé près du banc sur lequel elles étaient assises, et se mit à quêter les caresses.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! dit Clotilde en se levant à la hâte, qui vient donc là ? à qui ce beau chien ?

On vit alors apparaître au détour de l'allée le marquis et la marquise de Férias, accompagnés d'une dame étrangère qui avait passé le bel âge de la vie et d'un jeune homme mince, blond, élégamment vêtu, qui portait une cravache dans ses gants lilas. A cet aspect, la veuve inconsolable du pauvre Raoul porta rapidement la main à ses yeux humides, à ses bandeaux en désordre, à ses boucles, à ses nattes, à ses jupes, et en deux secondes elle était parée pour le combat.

— Ah ! dit tranquillement Sibylle, ce sont probablement les Val-Chesnay. Ma grand'mère les attend depuis huit jours.

Sibylle accomplissait alors sa quinzième année, et l'intérêt de son avenir paraissait exiger qu'on ne retardât pas beaucoup plus longtemps le moment de son entrée dans le monde et de sa présentation sur le grand théâtre parisien. M. et madame de Férias, sans reculer devant le sacrifice que leur conscience leur imposait, en sentaient profondément la rigueur. Ils avaient eu la pensée de prévenir une séparation, qui pour eux menaçait d'être sans retour, en assurant à leur petite fille, dans le pays même un établissement digne d'elle ; mais après s'être livrés à quelques vaines recherches dans le cercle étroit où leur vie retirée les renfermait, ils avaient bientôt renoncé à ce vague dessein, qui leur semblait d'ailleurs entaché d'égoïsme.

Pendant un ami, confidant de leurs angoisses, avait poursuivi de son côté la même entreprise : cet ami était l'évêque de***, avec lequel les Férias n'avaient pas cessé d'entretenir, depuis la conversion de miss O'Neil, un commerce de relations plus que courtoises. Ce prélat, esprit bienveillant et un peu ardent auquel les grâces et les bizarreries même de Sibylle avaient inspiré un vif intérêt, crut pouvoir annoncer un jour au vieux marquis qu'il avait découvert pour cette petite-fille, qui mettait le trouble dans l'église, un mari qui avait fort la mine d'être un phénix. J'ai cherché cet oiseau rare, dit-il, dans tout mon diocèse, pendant ma tournée pastorale, et, suivant l'usage, je l'ai trouvé à ma porte, en rentrant. C'est le jeune baron de Val-Chesnay, dernier représentant des Val-Chesnay Mérimville, un nom qui ne vaut pas le vôtre, monsieur le marquis, mais qui est bon. La fortune est immense, égale pour le moins à celle que peut espérer votre petite iconoclaste... Tenez ! vous pouvez voir par cette fenêtre l'hôtel de Val-Chesnay, en face du mien... Et précisément voici le jeune Roland qui monte à cheval dans la cour. un joli garçon comme vous voyez... un peu jeune, vingt-quatre ans à peine, mais c'est un beau défaut, d'ailleurs mademoiselle de Férias elle-même peut attendre... Cette vieille dame qui caresse le cheval, en lui recommandant d'être sage, est la mère naturellement... une sainte, — pas un aigle, mais une sainte. Elle a fait clever son fils sous son aile dans les meilleurs principes ; elle ne l'a jamais quitté. Elle se trouve précisément à l'heure qu'il est dans une situation

d'esprit analogue à la vôtre, appréhendant de ne pouvoir marier cet enfant en province et frémissant à la pensée de le plonger dans le tourbillon parisien... Quant au jeune homme, vous le verrez de plus près : il est bien ! il est bien ! Mon Dieu ! il n'y a rien à dire... mais il est bien ! Enfin, vraiment, je crois que c'est une trouvaille... Tenez ! voyez la mère ! elle le suit jusque dans la rue ;... elle monterait en croupe, si elle osait... Pauvre femme !

M. et madame de Férias accueillirent cette ouverture avec transport. Peu de jours après, ils se rencontraient avec madame de Val-Chesnay et son fils dans les salons du palais épiscopal. Les deux mères, dévorées des mêmes inquiétudes, se trouvèrent dès le premier moment sur le pied d'une expansive cordialité, et après quelques politesses renouvelées à des intervalles convenables, les Val-Chesnay acceptaient l'invitation de venir passer une semaine ou deux au château de Férias, ou les deux principaux intéressés seraient mis en présence, et appelés, si le cœur leur en disait, à ratifier les vœux de leurs familles.

Pendant toute la durée de ces préliminaires, M. et madame de Férias s'étaient fait un devoir scrupuleux de maintenir Sibylle à l'écart des délicates négociations dont elle était l'objet : ils avaient couvert d'un prétexte plausible leur liaison soudaine avec les Val-Chesnay, dont Sibylle entendait souvent parler depuis quelque temps, mais qu'elle n'avait jamais vus. Se défiant de l'intérêt particulier qui les animait en cette affaire, ils s'étaient promis de dissimuler à leur petite-fille leurs dispositions personnelles, afin de lui laisser l'entière liberté de son choix ; ils avaient eu d'autant moins de peine à éloigner de l'esprit de Sibylle tout soupçon de la vérité, qu'initiée depuis son enfance aux projets d'avenir concertés pour elle, l'idée de son mariage ne se présentait jamais à son imagination qu'à la suite d'un séjour plus ou moins prolongé dans l'hôtel de Vergnes. — Ce fut donc avec une certaine curiosité, mais d'ailleurs avec une parfaite sérénité d'âme, que mademoiselle de Férias vit paraître sous ses ombrages héréditaires ce jeune homme qui s'avavançait à sa conquête la cravache à la main. Le jeune baron, mieux instruit qu'elle apparemment, rougit d'une manière sensible en la saluant, et madame de Val-Chesnay, après lui avoir pris les mains et l'avoir un instant couvée d'un regard de convoitise maternelle, la serra sur son cache-mire avec une émotion dont Sibylle ne comprit pas l'opportunité.

A la suite d'une promenade que mademoiselle de Férias prit plaisir à diriger à travers les sites les plus intéressants du parc, on visita les serres et la féerie basse-cour. Pendant ces explorations, la gaieté tranquille, le langage animé de Sibylle, le goût et la simplicité avec lesquels elle démontrait les merveilles de son domaine, achevèrent de lui gagner le cœur de la vieille dame, qui ne tarissait point en exclamations enthousiastes, et qui par intervalles lançait à son fils des regards d'allégresse et de triomphe. M. et madame de Férias, ravis du succès évident de leur petite-fille, s'associaient aux douces émotions de la baronne, et, comme elle, nageaient dans les cieux. Le jeune baron lui-même, distinguée, froide et flegmatique, donnait tous les signes de satisfaction qui pouvaient se concilier avec son genre de beauté, dont il était fier et auquel il aurait cru déroger cruellement en s'abandonnant aux inconvenances de l'enthousiasme. Une ombre de sourire se jouait dans ses favoris à l'américaine, et de temps à autre ses lèvres daignaient s'entrouvrir pour laisser tomber, comme des morceaux de glace, les mots : " charmant ! délicieux ! idéal ! "

Clotilde seule faisait tache dans cet heureux tableau : elle suivait à quelques pas en arrière, tantôt caressant le chien du baron, tantôt paraissant plongée dans un abîme de mélancolie, quoiqu'elle ne perdît aucun des regards furtifs que sa beauté saisissante arrachait à l'impassible jeune homme.

Mademoiselle Desrozaïs dîna au château avec sa tante. Quand on quitta la table, les deux jeunes amis, impatientes de se trouver seules après une longue contrainte, se dérobèrent pour un moment, et allèrent s'enfermer dans la bibliothèque, transformée depuis quelque temps en atelier. Sibylle se mit presque aussitôt à crayonner sur un bout de papier gris, répondant par de vagues paroles d'assentiment à l'éloge sans réserve que Clotilde crut devoir faire des nouveaux hôtes de Férias.

— Mais voyons, sérieusement, ma chère, dit Clotilde après une pause silencieuse, comment le trouves-tu ?

— M. de Val-Chesnay ? Oh ! charmant ! délicieux ! idéal ! dit Sibylle en imitant plaisamment le ton empesé du baron.

— Ne t'y trompe pas, ma chère, reprit Clotilde, c'est un mari.

Sibylle ouvrit ses plus grands yeux, puis elle éclata de rire :

— Bah ! dit-elle, sottise !. Ah ! cela vient bien !

Et présentant à Clotilde le dessin aux trois crayons qu'elle avait vivement esquissé :

— Tiens ! le voilà, mon mari !

C'était en effet, à ne pouvoir s'y méprendre, M. de Val-Chesnay lui-même avec ses favoris blonds poussés au roux et inondant ses épaules, une raie qui traversait le centre de sa tête comme un coup de hache, un col d'une roideur métallique, et une cravate bleue semée de pois blancs dont Sibylle avait fait des lunes. Cette tête absurde reposait sur un buste imperceptible, d'où sortait une énorme paire de gants du plus beau lilas, et que soutenaient les jambes grêles et arquées d'un cavalier consommé.

Clotilde ne put voir cette image grotesque sans tomber aussitôt dans une véritable convulsion de gaieté.

— Oh ! dit-elle dès qu'elle put parler, je t'en prie, donne-moi cela !

— Mon Dieu ! prends, dit Sibylle.

Clotilde lui sauta au cou :

— Tu es bonne, ma petite Sibylle.

Et, en effet, Sibylle était bien bonne.

Pendant ce temps, miss O Neil communiquait discrètement à madame de Val-Chesnay quelques études peintes par son élève, devant lesquelles la digne baronne se pâma de confiance, tandis que le jeune Roland proférait du haut de son col l'épithète de "magistral" !

Dès que Sibylle rentra dans le salon, elle fut sollicitée de mettre le comble à l'ivresse publique en exécutant un morceau, un rien, sur la harpe. — instrument que M. Roland de Val-Chesnay, rendu prolix par les fumées des caves de Férias, qualifia d'idéal, — non seulement, ajouta-t-il, à cause de sa forme délicieuse, mais encore parce que c'était vraiment un instrument charmant, surtout quand on en jouait bien. — Il n'y avait pas moyen de résister à ces éloquentes instances, et mademoiselle de Férias n'y résista pas.

Sibylle jouant de la harpe était généralement adorable mais ce soir-là en particulier, vêtue d'une légère toilette blanche, avec de grandes manches tombantes comme des ailes reployées, sa gracieuse personne, sa jolie tête, ses yeux profonds et pleins de feu, son front couronné de nattes dorées, avaient une expression, une élévation, un rayonnement séraphique. Le mot *ange* venait aux lèvres en la regardant et cessait d'être banal, tant il semblait fait pour elle. Toutefois le caractère de sa beauté, qui, surtout à ce moment de sa vie, était plutôt intellectuel que physique, devait médiocrement frapper un esprit aussi complètement dénué d'esthétique que l'était celui du dernier des Val-Chesnay. Aussi se contenta-t-elle, lorsque Sibylle eut terminé, de frapper doucement l'un contre l'autre ses gants lilas (il les avait remis), en faisant à part lui l'observation pénible que sa fiancée était un peu maigre.

L'instant d'après, Sibylle qui souffrait du rôle secon-

daire dans lequel son amie Clotilde avait languï tout le jour, la pria de se mettre au piano. Clotilde, après quelques cérémonies, s'y laissa traîner. Elle ôta ses gants d'un air rêveur, agita un instant ses magnifiques bras nus sous les favoris trans-atlantiques du jeune baron, qui était assis vis-à-vis d'elle à l'un des angles du piano, et après avoir quelque temps tourmenté le clavier, elle commença à chanter d'une belle voix de contralto un air célèbre de Donizetti : — *O non Fernando*, — qui était son triomphe. Elle le chantait en effet, et elle le chanta, ce soir-là surtout, avec un accent de mélancolie passionnée, auquel sa pâleur ardente, son oeil sombre et noyé, sa narine mobile, son corsage paillard, ajoutaient une couleur presque excessive. Il est vrai que toute cette magie pittoresque et sculpturale était perdue pour le plus grand nombre des assistants, groupés derrière la chaise de la chanteuse ; mais elle ne l'était pas, Dieu merci, pour M. de Val-Chesnay, qui, occupant une position plus avantageuse, recevait en pleine poitrine une bonne partie des traits adressés fictivement au capitaine espagnol. Ce jeune homme ne s'était jamais sans doute trouvé à pareille fête. Clotilde avait cessé de chanter qu'il attachait encore sur elle son oeil gris et morne, tandis que sa bouche entrouverte et son attitude affaissée témoignaient que pour le moment le code du parfait gentleman était la dernière de ses préoccupations. Il n'eut pas une parole pour féliciter mademoiselle Desrozaïs, — malgré le plaisir réel qu'elle lui avait procuré ; mais, sur la demande que lui en fit la jeune fille, il s'empressa d'ôter ses gants, afin de l'aider à chercher un cahier de musique au fond d'un casier. S'il se flattait du vague espoir que sa main pourrait, dans le cours de ces perquisitions, rencontrer, froisser par hasard une de mains éblouissantes de mademoiselle Clotilde, il faut avouer que le jeune baron était fort présomptueux. Cependant il ne l'était pas trop, car le fait est qu'il eut cette bonne fortune.

On aurait tort d'imaginer que mademoiselle Desrozaïs, lorsqu'elle déployait en l'honneur de M. de Val-Chesnay tout cet appareil de fascination, eût conçu la pensée réfléchie d'usurper le cœur et la main destinés à Sibylle. Même dans une âme aussi fortement triomphe que la sienne, un dessein si audacieux ne pouvait se former si soudainement. Mais il y a des femmes, charmantes d'ailleurs, qui ne peuvent voir dans un salon l'homme qui leur est le plus indifférent s'occuper d'une autre femme sans avoir aussitôt des idées de meurtre. Cet instinct jaloux et impérieux, qui est particulier au sexe, prend dans les cœurs passionnés et sans frein des proportions sataniques. Clotilde n'avait fait que suivre cette inspiration naturelle, ne se proposant rien de plus pour l'instant que d'écraser son amie de cœur en pétrifiant d'admiration celui qu'elle pouvait croire son fiancé. Mais déjà le plein succès de ses manœuvres, les extases, les gaucheries du jeune Roland, suggéraient à cet esprit entreprenant des rêveries d'un ordre plus sérieux et plus formel.

Une demi-heure plus tard, comme madame de Beaumesnil et sa nièce regagnaient silencieusement le manoir à travers les sentiers ombragés et odorants du pays.

— Ma tante, dit Clotilde tout à coup, quelle est donc la fortune des Val-Chesnay ?

— Oh ! est-ce qu'on sait ? dit la tante. Le Pérou !

Clotilde fit entendre un profond soupir.

— Mon Dieu ! ma chère petite, reprit madame de Beaumesnil après une pause, on a vu des choses plus extraordinaires !... Il suffit que le bon Dieu le veuille !

— Oh ! ma tante ! dit la jeune fille en riant.

Puis, apercevant un ver luisant qui illuminait solitairement son nid de mousse sur le revers du fossé, elle saisit l'insecte, le posant sur le bord de son chapeau, et reprit ensuite sa marche en fredonnant avec une sorte d'allégresse, comme si elle eût conquis son étouffé.

Dès le lendemain, mademoiselle Desrozais entreprenait, sous la sanction tacite de sa tante, une campagne régulière contre le petit cerveau et le gros héritage du jeune baron. Le récit détaillé de cette campagne dans laquelle Clotilde déploya la force du lion unie à la prudence de madame de Beaumesnil, nous entraînerait trop loin de notre sujet. Il nous suffira pour en faire comprendre le succès et pour tirer quelque moralité de cette épisode, de définir brièvement la nature chétive du personnage que Clotilde avait choisi pour sa proie. Victime d'une de ces éducations de serre chaude qu'une tendresse malavisée inflige trop souvent aux objets de sa sollicitude, Roland de Val-Chesnay tombait en pleine bataille de la vie sans transition, sans armes, sans défense. Les excellents principes qu'on lui avait prodigués étaient demeurés flottants à la surface de cette âme molle et inerte, sans y prendre racine. N'ayant point traversé l'initiative graduée et salutaire de l'éducation publique, il arrivait brusquement aux passions d'un homme avec les vices d'un enfant, et, suivant l'usage, c'était au cœur coupable envers lui de cette aveugle idolâtrie, c'était au cœur même de sa mère que cet ingrat jeune homme devait faire sentir les premiers coups de sa main à la fois faible et violente.

Deux mois plus tard, en effet, la vieille baronne, après bien des combats et des larmes, se croyait heureuse de racheter les bonnes grâces de son fils et de s'épargner l'affront des injonctions légales en autorisant, un mariage qui restait étrangement disproportionné malgré les avantages testamentaires que madame de Beaumesnil avait arrachés à son mari en faveur de sa nièce. Clotilde et Roland reçurent la bénédiction nuptiale dans l'église de Férias, au milieu d'une vive allégresse publique, entretenue par de copieuses libations, des jeux forains et même des pièces d'artifices tirées sur les falaises. Ce fut le cas de dire avec Sganarelle : "Ce mariage doit être heureux, car il donne de la joie à tout le monde."

Il est presque superflu d'ajouter que quelques semaines après, à la suite de petits démêlés avec sa belle-fille, la baronne douairière demeurait préposée à la garde de la demeure patrimoniale des Val-Chesnay et à l'entretien du mobilier, tandis que le jeune couple s'installait gaiement à Paris, dans un joli hôtel des Champs-Élysées.

II

L'HÔTEL DE VERGNES

Le mariage de Clotilde et les événements qui l'avaient précédé laissèrent entre la famille de Beaumesnil et de la famille de Férias une impression de gêne et de tiédeur dont Sibylle elle-même ne put se défendre. Elle avait à la fois trop de droiture et d'inexpérience pour apprécier sous leur vrai jour les intrigues de mademoiselle Desrozais, qui lui avait sérieusement paru éprise de Roland ; elle était encore plus éloignée d'éprouver le sentiment d'envie par lequel madame de Beaumesnil et la jeune baronne aimaient à expliquer le refroidissement de son affection ; mais elle avait été surprise peu agréablement de la promptitude extrême avec laquelle M. de Val-Chesnay avait conquis dans le cœur de Clotilde la place toute chaude de ce Raoul qui était en Perse. La personne du baron ne lui paraissait pas suffisamment foudroyante pour justifier une si brusque révolution ; elle voyait là tout au moins une légèreté et une insistance qui avaient fort diminué son amie dans son estime.

Les parents de Sibylle jugeaient naturellement la conduite de Clotilde avec plus de maturité et aussi avec plus de rigueur ; mais ils se jugeaient eux-mêmes plus sévèrement encore, et ne pouvaient se pardonner l'innocent égoïsme qui leur avait si longtemps fermé les yeux sur la valeur infime du jeune baron. Après avoir couru le risque d'engager Sibylle dans les liens si indigne d'elle

ils rejetèrent absolument la pensée de la marier en province, ou du moins dans la partie de la province qu'ils habitaient, ne voulant laisser prise sur eux, en matière si grave, à aucun sentiment d'intérêt personnel. Le départ de Sibylle pour Paris fut donc définitivement résolu. On manda cette nouvelle au comte de Vergnes, qui répondit que cela était fort heureux, attendu qu'une armée de soupirants assiégeait jour et nuit son hôtel avec des guitares, et que la police commençait à s'en préoccuper. Sur ces entrefaites, la santé de Sibylle souffrit quelque altération. M. et madame de Férias saisi rent avidement ce prétexte pour essayer de garder leur petite fille auprès d'eux une année de plus. Ils en écrivirent avec timidité à M. de Vergnes, qui répondit que cela était parfait, qu'une année de plus passée à la campagne serait infiniment salutaire à mademoiselle de Férias, et que quant aux soupirants, une année de plus les mortifierait et qu'ils en seraient plus tendres.

Le marquis et la marquise avaient peut-être espéré mourir avant la fin de cette année de grâce. Ils n'eurent pas cette douceur. Par une triste matinée de l'automne qui suivit, ils conduisaient Sibylle à la gare du chemin de fer et lui faisaient leurs adieux. Ennemis de toute démonstration et de tout éclat, ils subirent cette heure suprême avec calme et dignité, quoique la contraction de leurs traits témoignât d'une angoisse mortelle. Cependant lorsque après un trajet silencieux les deux vieillards rentrèrent dans leur château solitaire, toute force les abandonna : ils s'enfermèrent à la hâte dans la chambre vide de leur petite-fille, et, se jetant dans les bras l'un de l'autre, ils pleurèrent amèrement.

Le départ de Sibylle avait eu un autre témoin à peine moins désespéré : c'était Jacques Féray, à qui la jeune fille avait adressé la veille, non sans émotion, quelques mots d'adieu. Elle doutait que le pauvre homme l'eût comprise ; elle fut étonnée et touchée de l'apercevoir le lendemain à l'entrée de la gare. Peu d'instant après, comme elle montait en wagon avec miss O'Neil, elle le vit de nouveau appuyé contre le treillage qui séparait la ligne de fer d'une lande communale. Au moment où le train se mit en marche, le malheureux diable prit sa course à travers la lande pour le suivre ; il ne renonça à cette lutte disproportionnée que lorsqu'il tomba d'épuisement sur le sol. Il s'obstina pendant plusieurs jours à attendre à cette place même le retour du convoi qui avait emporté Sibylle, vivant on ne sait comment ; mais une idée singulière qui vint à se loger dans sa cervelle ne laissa pas de le décourager assez promptement. Il s'était arrêté par hasard à deux pas de la cabane d'un cantonnier ; voyant ce cantonnier sortir de sa maisonnette et étendre le bras régulièrement au passage de chaque train sur la ligne, Jacques Féray crut devoir l'imiter avec exactitude ; il s'imaginait apparemment que c'était là une obligation, une servitude imposée aux riverains. Elle lui parut tellement lourde après quelques jours d'épreuve, qu'il s'y déroba et qu'il fut heureux de retrouver son chaume sur la falaise, loin du monde et de ses lois capricieuses.

Le comte de Vergnes reçut Sibylle à la gare de la rue Saint-Lazare, et la mena aussitôt à son hôtel de la Chaussée-d'Antin, où la comtesse attendait impatiemment sa petite-fille dans la société de trois chiens, qui du fond de leurs corbeilles ouatées saluèrent par des grognements lugubres l'entrée de mademoiselle de Férias. Elle fut ensuite installée dans un appartement fort mignon, où le comte avait fait allumer toutes les bougies en signe de fête et de bienvenue. Elle ne tarda pas à s'y endormir paisiblement malgré les agitations de son cœur et de son cerveau, et malgré les bruits inaccoutumés de la rue, car à son âge le sommeil est encore un dieu.

Le lendemain, dès qu'elle fut levée, M. de Vergnes lui présenta dans la cour de l'hôtel deux chevaux de pur sang qu'il lui avait destinés, et qui étaient deux gazelles.

Elle ne demanda pas mieux que d'en essayer un sur l'heure et d'accompagner son grand père dans la promenade qu'il avait l'usage de faire avant déjeuner. Le comte, qui était encore beau cavalier, trouva du plaisir à montrer le bois de Boulogne à Sibylle et à se montrer lui-même escorté de cette jolie personne. Un incident, fort insignifiant en apparence, vint cependant jeter un peu d'ombre sur son front. Ils rencontrèrent dans une allée du bois une dame d'un physique fort agréable, qui conduisait elle-même un de ces chars à bancs anglais auxquels on attelle les chevaux qu'on essaye. Deux ou trois jeunes gens en élégante toilette du matin fumaient derrière elle dans la voiture. La dame, en passant près du comte, le salua légèrement d'un sourire ; puis elle regarda Sibylle, et sourit de nouveau à M. de Vergnes, en affectant d'ouvrir de grands yeux étonnés. M. de Vergnes, distrait apparemment par une pointe que son cheval poussa au même instant, ne salua pas.

— Pourquoi donc ne saluez-vous pas cette dame qui vous salue ? demanda Sibylle.

— M'a-t-elle salué ? dit le comte. Croyez-vous ?... Mais je ne la connais pas... Au reste, voilà Paris, ma chère enfant... Il y a comme cela une foule de personnes qu'on rencontre... qui vous connaissent... qu'on connaît... et en réalité... on ne les connaît pas... Quelle délicieuse matinée, ma chère petite !

Pendant trois semaines environ, M. de Vergnes se consacra au service de sa petite-fille avec l'ardeur juvénile et la grâce chevaleresque qui le distinguaient. Il la promena dans les musées, dans les palais, dans les lieux historiques, et la mena à tous les théâtres ; puis un beau jour, prétextant un peu de fatigue, il délégua pour vingt-quatre heures à miss O'Neil ses fonctions de cicerone, et ne les reprit point. Son zèle était épuisé, il rentra dans ses habitudes, et Sibylle ne le vit plus qu'aux heures des repas ; mais à ces heures il était charmant, il était coquet avec sa petite-fille ; il lui apportait des sacs de bonbons, des gâteaux, des chinoïseries, des bamboches d'étalage. Il était plaisant avec miss O'Neil ; il avait adopté vis-à-vis d'elle un genre de facétie dont il modifiait chaque jour la forme, mais dont le fond consistait invariablement à se prétendre amoureux de la pauvre Irlandaise et désespéré de ses rigneurs.

— Miss O'Neil, lui disait-il, je vous en supplie, ne me regardez pas ! Vous m'empêchez de manger, et ce n'est pas bien... Si vous me retranchez l'idéal... le divin idéal, laissez-moi au moins les plaisirs de la matière !

Ou bien il la contemplait d'un œil profond, et s'écriait tout à coup :

— Miss O'Neil... une île habitée au milieu de l'océan Pacifique, un palmier au milieu de cette île, vous sous ce palmier et moi à vos pieds... Quel rêve !

Cette drôlerie lui était commode. Quand il voulait s'en aller un peu plus tôt que de coutume à son cercle ou ailleurs :

— Miss O'Neil, disait-il je n'y puis plus tenir : un mot d'espoir, ou je pars !

Et il partait. Il ne restait jamais le soir chez lui, pour être fidèle sans doute à la définition qu'il donnait lui-même de Paris, qui est, disait-il, une ville de France où l'on passe quelquefois ses soirées avec les femmes des autres, jamais avec la sienne.

Les allures indépendantes du comte de Vergnes ne semblaient d'ailleurs faire aucun vide dans l'existence de la comtesse, qui était extraordinairement remplie.

— Je ne sais vraiment pas, disait-elle chaque matin, comment je pourrai faire tout ce que j'ai à faire aujourd'hui !

Elle s'éveillait vers huit heures, prenait du chocolat dans son lit, partageait quelques tartines avec ses trois chiens, puis s'accroupissait jusqu'à dix heures. Elle se levait alors et commençait sa toilette, qui était quelquefois terminée à midi. C'était l'heure de son second

déjeuner, qui était opulent et prolongé. Elle partait ensuite à la hâte, visitait deux ou trois magasins, faisait déplier deux ou trois mille mètres d'étoffes, et n'achetait rien. Elle revenait à son hôtel, procédait à une seconde toilette, et se rendait au bois. Au retour, elle entraît régulièrement chez un pâtissier, mangeait des petits pâtés au foie gras et au macaroni, avalait une glace, appuyait le tout d'un verre de vin d'Espagne, et commençait ses visites, pendant lesquelles elle croquait ça et là une demi-livre de bonbons. A sept heures elle dînait comme elle pouvait. En accomplissant sa troisième toilette, pour faire ses visites du soir, elle se plaignait assez généralement de vagues malaises dans l'estomac, organe qu'elle avait toujours eu faible, disait-elle. Elle essayait de le soutenir dans le cours de la soirée en buvant quelques tasses de thé accompagnées de quelques tranches de baba ; mais c'était en vain. Son estomac, malgré une hygiène si fortifiante, demeurait inquiet ; elle y sentait des bizarreries, des creux, des défaillances, puis des dégoûts, et c'est à peine si elle pouvait toucher du bout des dents à l'en-cas qu'on lui tenait prêt dans sa chambre pour le retour. Cela était pénible ; cela empoisonnait sa vie. Sibylle, confidente des désespoirs de sa grand'mère à ce sujet, se demandait tout bas par quel miracle du Seigneur cette frêle Parisienne résistait depuis cinquante ans à un régime qui eût tué un cannibale en huit jours.

Madame de Vergnes s'était naturellement fait un devoir d'entraîner sa petite-fille dans le cercle d'oisiveté affairée où elle tournait chaque jour avec la frivolité convulsive d'un écurcuil. Elle la produisit successivement chez toutes ses amies, dont le nombre était tel qu'il lui fallut plusieurs mois pour en épuiser la liste. Une des plus intimes était morte depuis six semaines, quand la comtesse et Sibylle se présentèrent à sa porte.

— Comment ! dit la comtesse au concierge, qui s'était approché de sa voiture pour lui annoncer cette fâcheuse nouvelle, morte ! Qu'est-ce que vous me dites-là ?

— Oui, madame la comtesse, reprit le concierge, qui était goguenard, elle est morte depuis six semaines ; elle est même enterrée.

— Ah ! mon ami, ne me dites donc pas cela ! répliqua la comtesse. Quelle horreur !... C'est vraiment inouï, ces choses-là !... Voilà la vie, ma chère enfant !... Eh bien, mon pauvre Jean, chez le pâtissier qui fait le coin de la rue Castiglione, vous savez ?

Sibylle accompagnait de même sa grand'mère dans ses tournées du soir, où elle effleurait le plus souvent trois ou quatre salons sans prendre pied dans aucun. Un caractère particulier de ces réunions mondaines qui surprit mademoiselle de Férias, c'était la rareté des hommes. Quelques vieillards mélancoliques et quelques jeunes gens imberbes y représentaient seuls, en général, le sexe fort. On eût pu croire qu'une guerre désastreuse avait cruellement décimé la population virile. Même dans les circonstances solennelles et obligatoires, à la suite d'un dîner par exemple, il était clair que les hommes invités et les maîtres de la maison eux-mêmes attendaient avec impatience que la soirée des dames fût terminée pour commencer la leur. Il semblait à Sibylle que cette répartition remarquable des deux sexes dans les coutumes de la société polie avait l'inconvénient de réduire trop souvent la conversation des femmes à des commérages de harem ; elle ne pouvait savoir qu'en revanche elle avait l'avantage de réduire la conversation des hommes à des entretiens de corps de garde.

Si ce premier aspect à vol d'oiseau de la société parisienne ne répondait pas pleinement aux espérances de Sibylle, ce mécompte n'était pas d'ailleurs sans compensation. En dehors de l'insipide tourbillon mondain, dans quelques salons exceptionnels, dans ses excursions du matin avec miss O'Neil, dans les musées, les théâtres et même dans les rues, elle goûtait ces vives jouissances

que donnent à un esprit actif et heureusement cultivé le mouvement, le spectacle continu, l'électricité partout répandue des choses de l'esprit. Elle respirait avec allégresse cette atmosphère intellectuelle qui enveloppe Paris et qui en est le charme propre et incomparable. Les navigateurs antiques qui posaient le pied sur les rivages de Chypre y flairaient aussitôt une odeur d'encens et de volupté qui pénétrait leurs veines et leur révélait la puissante déesse du lieu. Paris semble avoir de même d'enivrantes émanations qui dénoncent son culte, son culte unique, mais fervent et passionné jusqu'à l'idolâtrie, celui de l'intelligence, dont on peut dire avec vérité que Paris est la ville sainte.

Après quelques mois de séjour à l'hôtel de Vergnes, Sibylle, dans une lettre qu'elle écrivait au marquis de Férias, essayait de résumer en ces termes les impressions diverses dont elle était frappée. — " Je flotte perpétuellement, disait-elle, entre l'extrême intérêt et l'extrême ennui. Paris me paraît être le lieu du monde qui offre le plus de ressources à l'esprit et le moins à l'âme. Mon esprit y est joyeux et mon âme y est triste. Il est impossible de sentir plus vivement que je ne le fais ici que l'esprit et ses plaisirs les plus élevés ne sont pas tout pour une créature humaine. Si je garde quelque empire sur ma destinée, je ne serai jamais à Paris qu'un oiseau de passage. Cette vie tumultueuse, cette distraction sans trêve, ces gens toujours en l'air, toujours gais, toujours fous, me font entendre aux oreilles un bruit de grelots qui m'étourdit et me gêne. J'écherche mon pauvre moi et je ne le trouve plus. Quand je suis arrivée, j'ai cru tomber dans un carnaval dont j'attendais toujours la fin, mais inutilement, car il ne finit point, et c'est ici le fond même de la vie. Tous ces gens vont, viennent, s'agitent, s'empresment, se moquent et meurent tout à coup. La mort à Paris m'étonne toujours; elle ne m'y paraît pas naturelle. Tout est si factice à l'entour que ce détail y choque comme un accident dans une fête. C'est la seule loi réelle de la vie qu'on n'y puisse oublier, parce qu'elle s'impose. Il me semble qu'on y méconnaît toutes les autres. L'accessoire, le luxe, l'ornement, la broderie, sont le principal et le tout. On vit de gâteaux, et point de pain... Ah ! le bon pain quotidien, Seigneur, donnez-le-moi !... et donnez-moi aussi que qu'un qui veuille le manger avec moi, lentement, miette à miette, devant mon vieux foyer de famille, et tout près, tout près du fauteuil de mon cher grand-père ! "

Sibylle ne confiait de la sorte à M. de Férias qu'une faible part de ses ennuis : les lacunes qu'elle croyait sentir dans l'ensemble des existences parisiennes s'accusaient chaque jour sous ses yeux dans des exemples qui touchaient son cœur de trop près pour qu'elle n'en fût pas affectée plus gravement qu'elle n'osait le dire. Les bizarres relations conjugales dont l'hôtel de Vergnes lui donnaient le spectacle formaient dans sa pensée un contraste douloureux avec le vivant souvenir de l'intimité charmante et presque sainte de Férias. Il était évident, en effet, que M. et madame de Vergnes, hors du déjeuner et du dîner, leur dernier point de contact, vivaient aussi étrangers l'un à l'autre que si l'océan les eût séparés. Ils n'avaient en commun ni une joie, ni une peine, ni un souvenir, ni une espérance. Ils échangeaient pendant leurs repas quelques banalités courantes, et se hâtaient de retourner chacun à son plaisir.

Cherchant à s'expliquer un état de choses qu'elle regarda d'abord comme une anomalie particulière à sa famille, Sibylle fut disposée à en rejeter le tort sur sa grand-mère, dont elle ne pouvait se dissimuler la dissipation extravagante et la profonde inanité d'esprit. Séduite au contraire par les brillantes qualités du comte, elle supposa qu'il avait fini par se fatiguer de l'incurable puérité de sa femme, et par en être découragé jusqu'à l'éloignement. Une fois entrée dans cet ordre d'idées, elle y rapporta tout, comme il arrive, et s'étonna moins des

brusqueries de langage auxquelles le comte de Vergnes, si gracieux et si galant avec le resto du monde, se laissait quelquefois emporter vis-à-vis de la comtesse, comme par quelque ressentiment de son cœur incompris et de sa vie désenchantée. Pénétrée de compassion pour les souffrances présumées de son grand-père, Sibylle crut devoir redoubler envers lui d'attention et de prévenances. Un matin, comme elle entra à l'improviste dans l'appartement particulier du comte, guidée par ce sentiment délicat, elle éprouva une surprise énorme en voyant se tourner vers elle d'un air à la fois irrité et confus un personnage dont elle eut peine d'abord à discerner l'identité : c'était un vieillard dont le visage ridé et la tête chauve étaient tout ruisselants de pommade au concombre; cette figure luisante avait deux faces, comme Janus : elle présentait d'un côté l'arc d'un sourcil du plus beau noir et une touffe de favoris grisonnant à peine, tandis que de l'autre le sourcil et la touffe de favoris parallèles s'effaçaient dans un vague neigeux. Forcée à son grand regret de reconnaître son aïeul dans ce grotesque, Sibylle poussa un faible cri, tourna les talons, et se sauva à la hâte. Elle se rappela aussitôt les soins tout différents que le marquis de Férias prenait de sa personne, et comment, au lieu de masquer sa vieillesse, il aimait à la parer en mettant de la poudre blanche sur ses cheveux blancs. — Elle se souvint en même temps d'une violente sortie que le comte de Vergnes avait faite quelques jours auparavant, à l'usage de la comtesse, contre les femmes qui ne savaient pas vieillir et qui s'obstinaient à affliger les yeux par des nudités d'un demi-siècle. Elle se demanda si cette moralité, excellente en soi, avait été parfaitement placée dans la bouche du comte. Ces réflexions et l'incident qui les avait provoqués plongèrent Sibylle dans de nouvelles incertitudes, qui ne tardèrent pas du reste à s'éclaircir.

Le soir même de ce jour fatal où M. de Vergnes avait été surpris par mademoiselle de Férias dans l'intimité de son laboratoire, ce vieux gentilhomme éprouva dans quelque amour de coulisse, qui n'est point de notre sujet, un mécompte tellement sérieux que toute sa belle humeur ne put le digérer. Il eut dans la nuit un léger accès de goutte qui ne lui permit pas de sortir pendant une semaine. Sibylle fut étonnée de voir aussitôt sa grand-mère interrompre absolument le cours de ses chères habitudes et se vouer à la garde de son mari avec un zèle d'autant plus méritoire qu'il était assez mal récompensé. M. de Vergnes n'aimait pas à être malade, et quand il l'était, il voulait bien ne laisser ignorer à personne dans sa maison à quel point cela le contrariait. — Il se piqua toutefois en cette circonstance de conserver vis-à-vis de sa petite-fille un reste de courtoisie; mais sa femme, quoique aussi étrangère que possible à la cause première de ses souffrances, en recueillit pleinement les bénéfices. Elle supportait d'ailleurs avec une résignation louable la maussaderie froide et bourrue dont le comte payait le plus souvent ses soins. Il arriva pourtant un jour que la patience lui échappa. M. de Vergnes, étendu dans son fauteuil, discutait avec Sibylle les mérites d'une pièce en vogue; madame de Vergnes allait et venait par la chambre, apprêtant une potion, fermant un rideau, calfeutraient un porté.

— Que diable ! s'écria M. de Vergnes, aurez-vous bientôt fini de vous agiter comme une ombre chinoise ? m'en est plus agaçant, quand on cause, que ce trottement perpétuel autour de soi ! Allons, venez vous asseoir.

Elle vint s'asseoir avec docilité. La conversation reprit : elle voulut, par bonne grâce, y placer son mot. M. de Vergnes haussa les épaules.

— Ne parlez donc pas pour ne rien dire, ma chère amie ! Quand on n'a pas deux idées dans le cerveau, il faut se taire !

— Mais, mon ami, permettez, dit la comtesse, vous êtes trop désagréable ! — Et elle porta son mouchoir à ses yeux.

— Bien, parfait ! reprit le comte, une scène maintenant ! Une scène dans la chambre d'un malade... Le lieu est bien choisi... ingénieusement choisi ! Eh ! mon Dieu, ma chère, je sais ce qui vous tient... Je sais d'où vient votre humeur... Voilà trois ou quatre soirées que vous passez chez vous !... Cela excède vos forces. En bien, partez, allez commérer chez vos amies, éreinter vos chevaux, étaler vos jupes ! C'est le seul bonheur que vous conceviez en ce monde... Je ne veux pas vous en priver plus longtemps !

Cette attaque démesurée fit sortir la comtesse de son inertie ; elle eut subitement un des cris que la passion et la vérité peuvent arracher des lèvres de la femme la moins éloquente :

— Ah ! dit-elle, cela est trop injuste... cela est indigne !... Je ne fais point de scène... mais je veux vous répondre... Vous ne m'ôtez pas le respect de cette enfant sans que j'essaie de le reprendre !... Il y a d'ailleurs une leçon pour elle dans ce qui se passe ici, et il faut qu'elle la comprenne ! Moi aussi, j'étais une enfant quand vous m'avez épousée, et si je suis restée ce que j'étais, si je n'ai pas, comme vous dites, deux idées dans le cerveau, si depuis quarante ans je rougis de mon insuffisance devant vous et devant le monde entier... à qui la faute ? Si j'avais été vraiment pour vous ce que je devais être, votre femme, votre amie, et non votre maîtresse d'un jour, cela serait-il arrivé ?.. Est-ce que je ne vous aimais pas assez pour recevoir vos leçons, vos conseils, vos enseignements, si vous aviez pris la peine de me les offrir ? Ah ! je les aurais reçus à genoux ! Je ne demandais que cela, je ne rêvais que cela... Être près de vous, vous voir, vous entendre, m'élever jusqu'à vous ! Toute jeune fille qui se marie et qui a un brave cœur est prête, comme je l'étais, à se faire l'élève soumise, heureuse, passionnée de son époux... Une femme apprend tout de celui qu'elle aime, et n'apprend rien de lui... C'est vous qui nous tirez du néant ou qui nous y laissez !... Vous m'y avez laissée ! Vous n'avez pas voulu sacrifier un seul de vos goûts, une seule de vos habitudes, une seule de vos soirées, pour faire de cette enfant qui vous adorait une femme qui vous comprît ! Et vous me reprochez ma nullité, qui est votre ouvrage !... Et vous me reprochez, grand Dieu ! la folie, le vide, la dissipation de ma vie !... Mais qui donc, de nous deux, a déserté le premier ce foyer de famille auprès duquel j'aurais voulu, pour tout bonheur au monde, m'enchaîner à vos pieds ?... Mène après tant d'années, j'y accours, je m'y attache à ce foyer, dès que vous y êtes... Et voilà comme vous m'y recevez !... Ah ! si je ne m'étais pas jetée tout entière dans cette vie d'étourdissement et de vanité, le chagrin m'aurait tuée... ou il m'aurait perdue, comme tant d'autres ! Ne vous en plaignez donc pas, car si je suis restée une enfant et une sotte femme, je suis restée une honnête femme... Et si ma vie est misérable, si ma tête est vide, si mon cœur est brisé... eh bien, votre honneur est entier du moins, et votre nom sans tache !

Comme elle achevait ces mots, la voix de la pauvre femme s'étouffa dans un flot de larmes ; elle se leva et sortit de la chambre.

Le comte de Vergnes, avec une forte dose d'égoïsme et de libertinage, n'était point un sot ni un méchant homme ; il avait à peine essayé d'interrompre au début, par quelques interjections d'impatience, les énergiques récriminations de sa femme ; puis, étonné et comme dompté par la défense inattendue et vengeresse de cet être inoffensif, il avait fini par l'écouter avec une sorte de confusion et de respect. Quand il l'eut vue sortir, il prit un accent grave qui ne lui était pas ordinaire et dit à Sibylle :

— Allez, mon enfant, allez voir si votre grand-mère n'est point souffrante.

Sibylle y courut. La scène dont elle venait d'être témoin avait eu pour effet naturel de reporter complètement sur madame de Vergnes les sentiments de partielle sympathie qu'elle avait un instant égarés sur son grand-père. Elle trouva la comtesse qui sanglotait à genoux sur son prie-Dieu. En lui prodiguant ses caresses, elle l'informa, non sans quelque exagération, de l'intérêt attendri avec lequel le comte l'avait envoyée en mission près d'elle. Elle lui présenta la perspective de quelques douces années qui l'indemniseront un peu de la longue déception de sa vie. M. de Vergnes serait nécessairement ramené plus souvent de jour en jour à son foyer par le sentiment de ses torts, et aussi par l'âge et le besoin de repos, c'était à madame de Vergnes de l'y retenir et de l'y fixer peu à peu en lui ménageant une intimité où son intelligence ne se sentit point trop esseulée. La comtesse se laissa prendre au charme de ces consolations et de ses espérances.

— Ma pauvre petite, dit-elle à Sibylle, il est bien tard. Pourtant j'essayerai... Je ferai ce que tu me diras... Je m'abandonne à toi !

Sibylle accepta avec sa chaleur d'âme habituelle le rôle singulier que la confiance de sa grand-mère lui imposait, et elle y appliqua toute la finesse et toute la grâce de son esprit. Elle se garda d'enlever brusquement madame de Vergnes à son vagabondage mondain ; mais elle mit ses soins à l'y diriger et à l'y modérer, en la renfermant peu à peu dans le cercle de ses relations les plus choisies. Elle parvint à la faire dévier quelquefois dans la journée de son sempiternel tour du lac, pour donner à ses promenades quelque but plus digne d'intérêt. A de rares intervalles, elle la retenait chez elle le soir : elle l'avait abonée à quelques recueils périodiques, et lui faisait, en commun avec miss O'Neil, des lectures à sa portée. Il ne pouvait entrer dans la pensée de Sibylle d'entreprendre radicalement l'éducation de cette intelligence où toutes les bases manquaient. elle essaya simplement de glisser à la surface de ce chaos léger et flottant quelques notions précises sur les objets que le mouvement de la civilisation parisienne ramène chaque jour dans la conversation. Elle avait remarqué que sa grand-mère, comme toutes les mondaines évaporées de sa sorte, péchait moins par la disette d'idées que par la vague de la pensée et l'impropriété de l'expression ; elle s'ingénia à lui définir nombre de mots dont elle l'entendait se servir à tort et à travers comme une corneille ; en lui clarifiant sa langue, elle lui mit plus de lumière et plus de justesse dans l'esprit. Elle s'efforça enfin assidûment de lui faire franchir la distance qui sépare le bavardage de la causerie. Elle se disait avec raison que madame de Vergnes, si elle ne devait point retirer de ses tardives études d'autre avantage, préparerait tout au moins à la solitude de sa vieillesse de dignes et sérieuses consolations.

Sibylle avait nourri dans son cœur pendant tout l'hiver le projet d'aller passer une partie de la belle saison à Félias. elle se décida à sacrifier cette espérance pour ne pas interrompre son œuvre de charité filiale et ne point désoler sa grand-mère, qui s'était prise pour elle d'une passion touchante. Elle la suivit à Saint-Germain, où le comte et la comtesse avaient coutume de s'établir pendant l'été, sous prétexte d'y mener la vie des champs. La vérité est qu'ils avaient l'avantage d'y trouver, sur la Terrasse et dans les villas voisines, une partie de leur Paris, et de n'être pas trop loin de l'autre. Ils pouvaient de là, quand la nostalgie de l'asphalte les saisissait trop fort, se retirer facilement, comme Antée, au contact du bitume sacré. — Les Parisiens, qui affectent volontiers des goûts champêtres, ne supportent généralement la campagne qu'à très-faible dose, et à la condition d'y entendre la musique de la garde plutôt que le chant des oiseaux. Ceux qui vont planter leur tente pendant l'été au delà des environs immédiats de Paris dissimulent vainement sous des couleurs d'idylle quelque opération d'économie

domestique. La vie de la campagne et de la province leur est en réalité épouvantable, non pas, comme ils daignent le croire, que Paris soit le seul lieu du monde qui puisse alimenter l'activité et la distinction de leur intelligence, mais c'est celui qui donne le mieux l'illusion de ces qualités à ceux qui ne les ont pas, et qui en outre aide le mieux à s'en passer. Un Parisien, en effet (nous ne parlons pas ici, bien entendu, des Parisiennes !), s' imagine agréablement avoir tout l'esprit qui circule autour de lui, et il se dispense plus souvent qu'il ne se le figure d'y mettre du sien. Transporté dans une solitude relative et réduit à ses propres forces, il croit qu'on l'ennuie, et c'est lui-même qui s'ennuie. Cet être collectif n'a point d'existence personnelle ; dès qu'il lui faut vivre sur son compte, il se sent dans le vide, et appelle à grands cris ce Paris où il ne s'ennuie jamais, parce qu'il ne s'y trouve jamais.

Cependant la vilégiature de Saint-Germain, bien qu'animée par de nombreuses relations locales et mitigée par la proximité des boulevards, laissait encore dans la vie du comte et de la comtesse de Vergnes des heures de désœuvrement dont le poids, pendant les saisons précédentes, leur avait été insupportable. Ce fut dans ces instants de loisir et de retraite forcés qu'ils sentirent tous deux pour la première fois la douceur des liens secrets que la main délicate de leur petite-fille tissait entre eux avec un zèle charmant. Ils s'étonnèrent de prolonger sans peine des soirées que leur unique soin était autrefois d'abrèger le plus possible. La présence gracieuse, la vivacité d'esprit et les talents de Sibylle contribuaient à la vérité pour une forte part à leur alléger les heures ; mais plus d'une fois M. de Vergnes, qui dédaignait en général au plus haut point de suivre avec sa femme un entretien régulier, se surprit à l'écouter avec quelque intérêt et à lui répondre presque sérieusement. — Un soir, à propos d'un opéra nouveau dont Sibylle déchiffrait la partition, il alla jusqu'à soutenir thèse contre la comtesse sur les caractères différents de la musique italienne et de la musique allemande ; il s'échauffa dans cette controverse, le prit d'un peu haut selon sa coutume, s'irrita légèrement de voir que sa femme exprimât une opinion contraire à la sienne, et surtout qu'elle l'exprimât bien ; puis tout à coup :

— Allons ! dit-il, je suis battu... c'est vous qui avez raison ! Mais, diantre ! vous devenez savante... je ne vous reconnais plus... Qui est-ce qui vous apprend tout cela ?

— Hélas ! c'est cette enfant, dit la comtesse en montrant Sibylle.

M. de Vergnes se leva et fit quelques pas dans le salon. Il s'arrêta brusquement en face de Sibylle, et lui prenant les deux mains :

— Vous êtes donc une enfant du bon Dieu, vous ! dit-il d'un accent ému. Vous méritez une récompense, et vous allez l'avoir, je crois.

Il s'approcha de madame de Vergnes et lui baisa le front avec une tendre insistance. Ses yeux étaient humides ; il quitta le salon.

Madame de Vergnes, aussitôt qu'il fut sorti, appela Sibylle d'un signe de main : elle lui ouvrit ses bras et la serra longtemps sur son cœur en pleurant.

Cette joie, qui se renouvela sous d'autres formes, fit prendre en patience à Sibylle la campagne un peu artificielle de Saint-Germain ; elle l'abandonna sans regret vers la fin de l'automne pour rentrer à Paris, où l'attendait la crise de sa destinée.

III

RAOUL

Mademoiselle de Férias n'était pas tellement absorbée dans son rôle de providence domestique qu'elle en

oubliait la délicate question personnelle que son séjour à Paris avait pour objet essentiel de résoudre, — autant que possible à son avantage. Cette question l'occupait au contraire extrêmement à plusieurs titres. En premier lieu, elle se sentait enchaînée dans l'hôtel de Vergnes à un genre d'existence qui répondait mal à ses goûts et qui entravait même la liberté de ses affections ; elle voyait dans son mariage une ère d'indépendance relative qui lui permettrait de disposer d'elle-même plus à son gré et de se partager quelquefois entre Paris et Férias. Le mariage apparaissait de plus à cet esprit sérieux et fortement discipliné comme une grande loi de la vie morale qu'il faut accomplir à son heure, sous peine de se trouver hors de la vérité et de l'ordre. Enfin et par-dessus tout, cette grave jeune fille portait dans le secret de son cœur toutes les tendres défaillances d'une femme : ni les distractions de Paris, ni les plaisirs intellectuels qu'elle y goûtait, ni les devoirs qu'elle s'y était faits, ne parvenaient à remplir toutes les aspirations de "son pauvre moi," comme elle disait, lequel, sous les apparences de calme que donne la force, était très-vivant, très humain et très passionné. Elle avait de profondes tristesses dont tout son courage ne pouvait repousser le charme énervant. La source de ces larmes mystérieuses qu'elle avait répandues autrefois dans la fontaine solitaire de Férias semblait s'être rouverte dans ses yeux. Comme toutes les vives imaginations de son âge, elle s'était formé un type héroïque auquel elle offrait, en pleurant de tendresse, les pures flammes qui brûlaient dans son sein. Elle concevait vaguement un être digne de ces sacrifices tout prêts dans son âme, et sa main se tendait, son cœur, son souffle et sa vie s'élançaient vers ce doux idéal.

Ces amours sans nom des jeunes filles, presque toujours sublimes, ont presque toujours aussi de plates incarnations. Le premier homme que leur mère leur permet de considérer avec intérêt revêt facilement à leurs yeux les splendeurs de leur rêve : à peine l'autel leur est désigné par une main respectée que leur cœur, dès longtemps préparé, y vole aveuglément, s'y pose et s'y embrase. Celles qu'on laisse plus libres dans leur choix n'y sont guère plus habiles ni plus heureuses : leur roman intérieur rayonne un peu au hasard et enveloppe fréquemment d'une auréole céleste le front quelconque de leur valseur ordinaire.

Sibylle unissait à ses élans de jeunesse une finesse de jugement et une fermeté de raison qui devaient la préserver de cette méprise commune que suivent de si amers désenchantements ; mais les rares qualités de son esprit, en la sauvant de ce danger, semblaient l'armer d'une clairvoyance et d'une défiance presque excessives. Elle sentait d'ailleurs que ce choix, où le bonheur et la dignité de sa vie entière seraient suspendus, se trouvait complètement abandonné à sa prudence. M. et madame de Vergnes s'étaient bien, à la vérité, préoccupés de la seconder dans cette recherche périlleuse ; mais ils lui paraissaient dirigés dans leurs estimations par des motifs si légers et si défectueux qu'elle avait secrètement résolu de ne s'en fier qu'à elle-même en premier ressort, et tout au plus à miss O'Neil en appel. Le comte de Vergnes, qui se divertissait à faire défiler devant sa petite-fille ce qu'il appelait le bataillon des nubiles, était le premier à couvrir de ridicule tout le personnel de cette intéressante légion ; puis il reprochait à mademoiselle de Férias de se montrer trop difficile et riait des prétentions inconciliables qu'il lui prêtait.

— Savez-vous ce que vous voulez, ma chère ? lui disait-il ; vous voulez un monsieur qui soit beau, riche, noble, peintre, musicien, bon écuyer, spirituel et dévot ! Eh bien, vous aurez beau chercher, c'est une variété qui n'existe pas !

— Mais, mon Dieu, non ! répondait Sibylle ; je n'en demande pas tant... Je veux un monsieur que j'aime, voilà tout !

— Ta ta ta ! reprenait le comte, vous êtes une petite dépravée... Qu'est-ce que c'est que tout ça?... Reportons-nous à la création, ma chère enfant... Voilà la nature, voilà la vérité... Eh bien ?

— Eh bien, quoi, grand-père ?

— Eh bien, croyez-vous qu'Eve y fit tant de façons?... Mon Dieu ! on lui présenta Adam, qui était un homme tout simple... le premier venu,... et elle dit : " C'est très-bien ! " Voilà la nature !

Des arguments de ce genre, qui étaient familiers au comte de Vergnes et qui le charmaient profondément, n'avaient que fort peu d'action sur les sentiments et sur les idées de mademoiselle de Férias. La personne et l'exemple de son grand-père étaient bien plutôt faits pour lui suggérer des réflexions qui ajoutaient encore à ses perplexités. Elle n'avait pas tardé d'ailleurs à reconnaître que les habitudes matrimoniales de M. et de madame de Vergnes n'avaient rien d'exceptionnel, et qu'elles étaient, à divers degrés, régulièrement établies dans les mœurs de la société polie. Le cœur de Sibylle se serrait et sa raison se soulevait à la pensée de contracter une de ces unions dont la conséquence fatale paraissait être, au bout d'une période de temps plus ou moins longue, une sorte de gêne réciproque, de séparation amiable et de divorce moral.

Obéissant à un penchant caractéristique de la supériorité d'esprit, Sibylle avait le goût des idées générales. elle ne cessait donc de généraliser ses observations, peut-être démesurément, et elle avait cherché à la singularité de ces mariages mal édifiants une cause générale, qu'elle crut même découvrir. Les divers traits de mœurs qu'elle recueillait dans le cours de sa vie mondaine, quelques mots qui l'avaient vivement frappée dans le plaidoyer vengeur de madame de Vergnes, surtout les chers souvenirs de Férias, l'avaient aidée peu à peu à se former sur ce mystérieux sujet une opinion qui n'était pas sans vraisemblance. Cette opinion, fortifiée par la sanction de miss O'Neil, prit dans l'esprit de mademoiselle de Férias une profonde consistance, et devait avoir une influence capitale sur sa destinée. Pour l'interpréter ici avec un peu de concision, nous serons forcé d'employer un langage qui ne pouvait être celui de Sibylle, mais qui rendra du moins exactement la substance de sa pensée.

L'union du marquis et de la marquise de Férias, dans son étroite intimité pleine à la fois de gravité et de douceur, et plutôt resserrée qu'étendue par la main du temps, lui avait imprimé dans l'imagination une sorte de type idéal du mariage chrétien. Si le plus grand nombre des unions qu'elle avait chaque jour sous les yeux laissaient voir un caractère si différent, n'était-ce point qu'elles manquaient du seul lien qui ne pût point, le lien religieux ? Elle avait comme la sensation du souffle matérialiste qui passe dans les veines de ce siècle, et dont la société parisienne, modèle en relief de toute la société française, paraît particulièrement infectée. Elle y voyait l'institution du mariage persister comme une lettre morte dont l'esprit s'est retiré ; on se mariait pour obéir à l'usage, à la coutume, et pour avoir les bénéfices d'une situation légale ; c'était une routine qu'on suivait, mais sans conviction : on épousait un nom, une dot, une place, quelquefois de belles épaules. Des liens si purement humains ne pouvaient tenir, et ces unions se trouvaient naturellement dissoutes par la simple possession de l'objet qui les avait déterminées.

— Au lieu d'être votre femme, avait dit madame de Vergnes à son mari, je n'ai été que votre maîtresse d'un jour !

La vie de Paris n'a pas assez de respects pour les oreilles ou les yeux des jeunes filles pour qu'une telle parole tombe vainement dans l'esprit le plus chaste. Sibylle l'avait comprise, retenue et commentée. Elle n'entendait pas, quant à elle, être la maîtresse de son mari : elle voulait être sa compagne aimée et fidèle dans le temps

et (elle l'espérait) dans l'éternité. Tout amour moindre eût désolé son cœur et révolté sa fierté. Elle se disait que le mariage, pour porter ses véritables fruits, devait avoir ses racines non pas seulement dans les deux cœurs qu'il unit, mais aussi dans la religion qui l'a institué et qui le consacre. Le sentiment religieux, une foi commune, la fraternité des croyances élevées et des espérances éternelles, pouvaient seuls donner aux faibles amours de ce monde quelque chose de la solidité et de la durée des amours divines.

Telles étaient en résumé les pensées de Sibylle, et, comme elle avait appris à traduire fermement dans sa conduite tout ce qu'elle croyait juste et bon, elle s'était déterminée à ne jamais épouser qu'un homme qui partagerait sérieusement sa foi. Cette idée, qui n'était peut-être pas mauvaise en soi, avait le défaut de n'être point très pratique, et la pauvre enfant s'en aperçut. Bien qu'il soit donné à notre temps de respecter dans quelques noms illustres l'alliance des plus hautes facultés de l'intelligence et des plus ferventes convictions religieuses, on peut dire que, dans l'ordre mondain, ces exceptions sont aussi rares qu'elles sont éminentes, et que l'extrême émancipation de la pensée, l'esprit de critique de doute, de négation, le flottement de toutes les bases morales, les signes accusateurs de ce siècle. Même dans la région sociale où vivait mademoiselle de Férias, ces signes ne pouvaient lui échapper, et il lui était difficile de ne pas remarquer que la convenance, le ton et l'étiquette y sauvegardaient seuls, les trois quarts du temps, un certain exercice régulier des devoirs religieux. En voyant cette société sceptique conserver banalement des usages, des errements, des formes de devoirs dont elle paraissait avoir perdu le sens originel, Sibylle avait de profonds étonnements.

— Ces gens là, disait-elle à miss O'Neil, n'ont pas l'air de croire à ce qu'ils font ; ils semblent rouler en cette vie par suite d'une impulsion dont le secret leur est devenu étranger... Tout cela me fait penser à ces figures d'étoiles qui brillent et marchent encore dans le ciel quand les astres d'où elles émanent sont éteints depuis des siècles.

Elle n'était pas cependant sans trouver dans le cercle de ses relations habituelles quelques exemples de piété sincère, de croyances sérieuses et d'admirables vertus chrétiennes ; mais cette condition d'une foi pareille à la sienne, pour être à ses yeux la plus essentielle, n'était pas la seule qu'elle recherchât dans l'homme à qui elle lierait sa destinée. Elle avait, par sa supériorité même, d'autres exigences qu'elle ne se formulait pas, et qui n'en étaient pas moins impérieuses et exclusives. Elle croyait apporter, et elle apportait en effet, un esprit très-libéral de ses prétentions, se montrant indifférente aux avantages de la fortune, et même à ceux de la naissance, bien que cette seconde concession lui eût été plus sensible ; mais elle voulait que son mari lui fût égal par l'éducation, les goûts et les habitudes de l'intelligence ; elle voulait même, sans s'en rendre compte, qu'il lui fût supérieur, et elle sentait qu'elle ne l'aimerait qu'à ce prix. Cette condition, qu'elle croyait toute simple, parce qu'elle ignorait sa grande valeur personnelle, compliquait encore singulièrement les difficultés du choix qu'elle se proposait. Il lui fallait bien reconnaître que le plus grand nombre de nos jeunes gens dont on lui vantait les habitudes de piété avaient reçu dans le giron maternel cette éducation précieuse et un peu endormie, dont le baron de Val-Chesnay lui avaient appris à redouter les réveils. Parmi ceux qui avaient été trempés de bonne heure dans le vif courant du siècle, la plupart étaient entachés d'un libertinage vulgaire. Les meilleurs lui paraissaient puérils. La maturité prononcée de son caractère et de son esprit l'eût rapprochée plus volontiers des hommes qui avaient franchi les limbes de la jeunesse ; mais parmi cette classe, qui compte d'ailleurs

dans le mouvement mondain de très-rares représentants, elle voyait les mines les plus sérieuses recouvrir la vanité et le vide, et si le hasard mettait sur son chemin quelques personnages vraiment distingués par leur mérite ou leurs talents, ils lui étaient aussitôt signalés comme des penseurs fort libres et souvent comme des vivours qui ne l'étaient pas moins.

Sibylle, après avoir poursuivi ses discrètes observations pendant la première moitié de l'hiver qui succéda à la villégiature de Saint-Germain, commençait donc à se décourager et à croire, comme son grand-père le lui disait, qu'elle cherchait une variété qui n'existait pas. Peut-être avait-elle raison, mais son erreur était d'en conclure que son cœur ne se donnerait jamais. Un cœur comme le sien ne se donne point par raisonnement démonstratif ; les orages y soufflent quand ils veulent, et non quand on l'a décidé. Les délibérations de la raison la plus droite et les desseins de l'âme la plus haute peuvent servir sans doute à vaincre ces orages, mais jamais à les soulever ni à les prévenir.

Au nombre des salons où mademoiselle de Férias avait été introduite sous les ailes de sa grand-mère, il y en avait un vers lequel elle se sentait attirée par un charme secret. C'était celui de la duchesse douairière de Sauves, qui occupait, avec le duc de Sauves, son fils unique, et la jeune duchesse, sa belle-fille, un des opulents hôtels du faubourg Saint-Honoré. Ce salon, où la vieille duchesse n'admettait, sauf une exception bizarre dont nous parlerons, qu'un groupe social sévèrement limité par ses fongueuses prédilections de race et d'opinion, ne semblait présenter aucune des ressources ni aucun des intérêts dont Sibylle se montrait curieuse : cependant elle n'y mettait jamais le pied sans ressentir une confuse émotion qui lui était douce, et dont elle osait, à peine se dire la cause, tant elle la jugeait déraisonnable. Ce singulier sentiment se liait à un des souvenirs les plus lointains de sa vie, qui avait gardé dans son imagination une place extraordinaire : c'était sa fugitive entrevue dans le parc de Férias avec un inconnu du nom de Raoul dont les traits, le langage et la personne, vaguement mêlés aux légendes féeriques de son enfance, étaient demeurés empreints dans sa pensée d'une poésie délicieuse. Ce nom de Raoul lui était cher et presque sacré. Le lecteur voudra bien se rappeler avec quel trouble involontaire elle l'avait retrouvé dans le récit du premier amour de Clotilde : c'était encore ce nom, souvent répété dans les salons de l'hôtel de Sauves, qui les remplissait pour Sibylle d'un mystérieux attrait.

Elle rejetait à la vérité de toute sa raison l'idée que le Raoul qu'elle entendait souvent nommer chez madame de Sauves pût avoir quelque identité avec son prince Charmant du parc de Férias ; mais elle ne pouvait douter du moins, qu'il ne fût en propre le Raoul dont Clotilde lui avait conté la passion un peu fictive et le départ césairement désespéré pour la Perse. C'était d'ailleurs une découverte que Sibylle avait dû faire toute seule, car son ancienne amie Clotilde, avec laquelle elle entretenait à Paris des relations assez froides, avait quelque raison de ne pas l'y aider ; mais Sibylle avait aisément reconnu dans la jeune duchesse de Sauves, née Blanche de Guy-Ferrand, cette amie de convent que Clotilde aimait si peu, et qu'elle avait fait figurer dans son petit roman, en qualité de cousine de son héros. Il n'y avait pas loin de là à conjecturer qu'un certain comte de Chalys, que la jeune duchesse appelait *mon cousin Raoul*, et qui précisément était revenu de Perse quelques mois auparavant devait avoir une extrême ressemblance avec l'homme heureux qui avait conquis autrefois les suffrages unanimes d'un pensionnat de demoiselles. Sibylle se disait que la curiosité et l'intérêt que ce personnage lui inspirait à divers titres s'évanouiraient, suivant toute apparence dès qu'elle le verrait ; mais il n'avait pas le goût du monde, et elle avait eu jusqu'alors la mauvaise chance de

ne jamais le rencontrer, pas même chez madame de Sauves, où elle savait cependant qu'il se montrait assez souvent. Ce hasard, qui dans la vie de Paris n'a rien d'extraordinaire, préoccupait cependant mademoiselle de Férias, parce qu'elle croyait sentir qu'entre elle et M. de Chalys il n'était pas tout à fait naturel, et dans sa secrète impatience elle s'imaginait quelquefois que des mains invisibles "d'enchanteurs probablement" travaillaient sans cesse à les écarter l'un de l'autre.

Elle n'en recueillait que plus avidement dans le courant de la conversation tous les détails relatifs à cet invisible cousin, desquels il paraissait résulter que M. de Chalys était un homme d'une distinction exceptionnelle et fort recherché dans le monde, peut-être parce qu'il s'y faisait rare ; mais la réserve imposée aux jeunes filles et la timidité particulière qu'éveillait en elle ce sujet délicat défendaient à Sibylle de satisfaire sa curiosité par des informations plus directes.

IV

LA DUCHESSE BLANCHE

Blanche de Guy-Ferrand, duchesse de Sauves-Blanchefort, qu'on appelait la duchesse Blanche, était une petite personne point belle, à peine jolie, mais charmante. Elle était un peu frêle, délicate, avec des cheveux d'un blond cendré, et des yeux d'un bleu mêlé de gris dont les cils pâles étaient presque invisibles. Ses traits, un peu enfantins, semblaient finement pétris par une main d'artiste trop minutieuse. Ce qui la plaçait au rang des femmes qu'on cite, c'était la grâce dont elle était comme imprégnée des pieds à la tête, et surtout son art exquis de se bien mettre. Elle était en effet habillée, coiffée et chiffonnée de ses propres mains avec une harmonie si parfaite, qu'il était impossible, en la voyant dans sa toilette du soir, de ne pas imaginer qu'elle venait d'éclorre ainsi dans quelque jardin de Tée, au clair de la lune.

Il y avait alors cinq ans qu'elle avait épousé le duc Oswald-Louis de Vital de Sauves, plus âgé qu'elle de vingt et quelques années, mais encore fort beau cavalier et très-aimable homme. Le duc touchait en effet à la quarantaine et ne songeait pas plus à se marier qu'à se faire Turc, lorsqu'il eut à subir de la part de sa mère une série d'assauts désespérés devant lesquels, après la plus honorable résistance, il finit par capituler, mais non sans conditions.

— Ma bonne mère, lui dit-il à cette occasion, avec le mélange de belle humeur, d'insouciance et de secrète tristesse qui le caractérisait, vous comprenez bien, et je comprends de même, que vos larmes sont des arguments auxquels je me rendrai tôt ou tard. Le plus tôt sera donc le mieux ; mais, sans reproche aucun, vous me devez quelques clauses de consolation, et je les réclame. Je n'ai rien à objecter, ma mère, contre vos sentiments politiques, ni sur les miens, quoique peut-être vous les laissiez s'égarer quelquefois jusqu'à la passion et jusqu'au préjugé ; mais enfin la direction que vous avez imprimée à ma vie, et que j'ai suivie très-fidèlement, ne m'a laissée pour toutes jouissances en ce monde que des goûts et des habitudes qu'il serait vraiment dur de m'enlever, et avec lesquels malheureusement mon mariage se conciliera peu. Encore une fois, je ne vous reproche rien ; vous avez cru faire votre devoir, et peut-être l'avez-vous fait... Mais la circonstance est solennelle, et deux mots de franchise seront excusables... Eh bien, en aucun temps vous n'avez voulu m'autoriser, ni peu ni prou, à fléchir le genou, comme vous dites, devant le Baal du siècle... Au fond, qu'en est-il résulté ? Vous ne pouviez

pas me mettre dans une boîte. J'ai respiré, bon gré, mal gré, l'air de mon temps et de mon pays : j'ai eu tous les défauts de mes contemporains, et je n'ai pas eu leurs mérites. Je ne suis pas vertueux, et je suis inutile... Mon Dieu ! vous nourrissiez contre le roi Louis-Philippe une rancune... que je conçois ; vous m'auriez maudit, si j'avais fait mine de rechercher sous son règne l'ombre d'une fonction ou d'un grade... Vous avez triomphé de sa chute... c'est très-bien ! La République, qui vous avait d'abord fait bondir d'allégresse, n'a pas tardé à vous inspirer des sentiments moins favorables ; vous vous êtes réjoui de tous les désagréments qui lui sont arrivés par la suite... C'est parfait ! Quand au régime actuel, jusqu'ici vous lui avez refusé notoirement votre bienveillance... Parfait encore !... Mais pendant tout ce temps-là, moi, qu'est-ce que je suis devenu ? Il fallait bien vivre ! Le sang me bouillait dans les veines... Je ne pouvais pas en verser le trop plein sur quelque champ de bataille ; je ne pouvais pas en calmer l'ardeur par quelque infusion diplomatique... Eh bien, je me jetai dans les coulisses !... Vous ai-je fait assez de peine, ma pauvre mère, dans ces temps de jeunesse ! Vous ai-je causé assez de chagrins, mon Dieu !... Et, pourtant, finalement, avec tout cela, je n'ai pas trop mal tourné. Je pouvais devenir un détestable drôle, dépravé jusqu'aux moelles, et je suis resté un bon enfant, parce qu'après tout j'ai une bonne mère, et que cela maintient toujours un homme ; mais j'ai des ennuis, j'ai des regrets, je ne vous le cache pas... Eh bien, j'ai fini par trouver une sorte de compensation de mes goûts : j'aime la chasse, les chevaux, les beaux bestiaux... J'aurais voulu me retirer à la campagne, pour m'occuper de cela tout à mon aise... Je commence à prendre de l'embonpoint, c'était le moment !... Vous, ma mère, vous ne pouvez pas vous passer de Paris. J'y ai donc gardé le fonds de ma résidence près de vous ; mais, vous le savez, je monte en chemin de fer deux fois la semaine pour aller voir mes faisans et mes bœufs... Voilà donc la situation !... Vous désirez aujourd'hui, par un juste souci de la perpétuité de notre maison, que j'épouse mademoiselle de Guy-Ferrand. Soit ! j'y consens ! Je consens même, ma bonne mère, à en avoir des enfants mâles, qui seront la joie de votre vieillesse et le tourment de la mienne. Mais... ici se place la clause de consolation !... pendant les fréquentes excursions que le duc de Sauves est dans l'usage de faire à la campagne, et qu'il prétend continuer, — dans son intérêt propre et dans celui des espèces chevalines et bovines, — la duchesse douairière s'engage par serment (et on sait que sur l'article serment elle n'entend pas raillerie !), s'engage à faire prendre en patience par la jeune duchesse les absences dudit duc, et à l'entourer en même temps des égards et de la discrète surveillance nécessaires soit au bonheur personnel de la jeune duchesse, soit à la considération, régularité et pureté de la généalogie dudit duc de Sauves, Blanchefort, et autres lieux.

Le mariage avait été conclu sur la foi de ce traité. Mademoiselle de Guy-Ferrand s'était laissé faire duchesse avec la nonchalance un peu mélancolique qui paraissait être dans son caractère. Comme jeune fille elle n'avait pas été remarquée ; mais, une fois en possession de sa corbeille de jeune femme, elle en avait tiré tout un arsenal imprévu avec lequel elle avait conquis tout à coup sa place parmi les étoiles. Sa grâce de miniature formait toutefois avec la beauté ample et un peu féodale de son mari un contraste dont celui-ci était le premier à sourire.

— Eh bien, mon fils, lui dit un jour la vieille duchesse faisant allusion à la métamorphose heureuse que le mariage avait opérée dans la personne de sa belle-fille, il me semble que vous n'êtes point tant à plaindre ; c'est ici le contraire du conte de fée où les diamants se changent en noisettes : c'est la noisette qui s'est changée en diamant !

A quoi le duc répondit dans la langue gauloise qu'il affectait, en l'assaisonnant de son accent un peu gras :

— Textuel, ma bonne mère !... Seulement ma femme n'est pas une femme, c'est une fleur ; on ne la possède pas, on la respire !

Il en eut malgré cela deux enfants mâles, conformément à son programme ducal ; mais il ne se montra pas moins fidèle aux autres articles de ses conventions préliminaires, et on le vit reprendre peu à peu son train accoutumé ; il résidait pendant la belle saison à son château de Sauves avec sa femme, la ramenait généreusement tous les hivers à l'hôtel de Sauves, et tandis qu'il consacrait lui-même une ou deux semaines chaque mois à ses Loix, à ses haras et à ses étables, il laissait la jeune duchesse goûter les distractions de Paris sous la tutelle, d'ailleurs très-peu tyrannique, de sa belle-mère. Il s'était fait de la sorte une réputation d'excellent mari, et il est certain qu'il y en a de pires.

La duchesse Blanche jouissait depuis quelques années des douceurs tranquilles de cet hymen, qui lui paraissait à elle-même ressembler suffisamment au bonheur, lorsqu'un soir, en entrant chez madame de Guy-Ferrand, sa mère, qui était un peu souffrante, elle eut la surprise d'y voir installé au coin du feu son cousin Raoul de Chalys, qui était arrivé le matin même de Marseille après un long séjour dans le Levant. M. de Chalys, resté orphelin dès son enfance, avait eu pour tuteur le père de Blanche, et après la mort de M. de Guy-Ferrand, il s'était fait un devoir d'entourer sa veuve de soins assidus et d'attentions filiales. Ses relations avec Blanche avaient donc dépassé de beaucoup les limites d'un cousinage ordinaire ; la jeune femme cependant, en le retrouvant après tant d'années, témoigna plus d'étonnement que d'expansion, et prit même pour recevoir son embrassement fraternel une certaine mine de duchesse. Elle lui adressa quelques questions banales et rentra dans un froid silence pendant que sa mère poursuivait avec un empressement amical l'interrogatoire détaillé que l'arrivée de Blanche avait interrompu. Puis madame de Guy-Ferrand se sentit fatiguée et se retira en priant Raoul de tenir compagnie à madame de Sauves jusqu'à ce que sa voiture fût venue la prendre.

La première minute de ce tête-à-tête fut silencieuse et comme embarrassée ; M. de Chalys regardait la jeune duchesse avec un air de curiosité intriguée.

— Ma cousine, dit-il tout à coup, j'ai deux compliments à vous faire : d'abord vous êtes devenue une très-jolie femme, et en second lieu je sais que vous êtes une femme heureuse, et si quelque chose peut me causer un sensible plaisir en ce triste monde, c'est cela.

Blanche leva les yeux sur lui, et il vit que ces yeux étaient couverts d'un voile humide : elle essaya cependant de sourire et de répondre, mais ses lèvres s'agitèrent sans trouver de paroles, et, le cœur lui manquant, elle fondit en larmes. Raoul, surpris et incertain, fit un mouvement vers elle ; elle l'arrêta de la main et sortit précipitamment du salon.

Le comte de Chalys demeura un moment comme interdit, les regards attachés sur la porte par où sa cousine Blanche venait de disparaître ; puis joignant les mains :

— Ah ! mon Dieu ! dit-il, qu'est-ce qu'il y a donc ?

Il parut réfléchir, non sans quelque amertume, secoua la tête tristement, et après une pause :

— C'est que... je ne sais que faire ! reprit-il. Faut-il m'en aller ?... Ah ! bien, ma foi, voilà une belle besogne !... Allez donc en Perse !... Ah ! Seigneur, mon Dieu !...

Comme il était dans cette perplexité, la porte se rouvrit, et la jeune duchesse rentra, les yeux fort rouges, mais le visage souriant. Elle lui tendit la main :

— Ce n'est rien, dit-elle gracieusement, excusez-moi... Ne parlez pas encore ; causons !

Et elle se jeta dans un fauteuil. Elle le pressa alors de questions un peu fiévreuses sur ses voyages et sur sa vie en-Orient. Cela les mit plus à l'aise ; ils ne tardèrent pas à rire ensemble.

— A la bonne heure ! dit Raoul, nous voilà comme dans le bon temps, quand j'étais votre frère ; à présent je suis votre grand-père. Ah ! que je me sens vieux !... Bonsoir, cousine !

Quand il s'était levé pour partir, Blanche était redevenue sérieuse tout à coup. En lui serrant la main :

— Pourrai-je vous voir quelquefois ? dit-il.

— Mais... souvent, j'espère... dit la jeune femme ; comme vous voudrez !

Le comte de Chalys se rendit de là chez un ami qu'il avait et qui demeurait rue Servandoni, comme un savant qu'il était. Il se nommait Louis Gandrax et il avait l'honneur d'être connu assez particulièrement de mademoiselle de Férias, dont il excitait même l'intérêt à un degré peu ordinaire. Sibylle n'avait pas été médiocrement étonnée de trouver ce plébeien établi sur un pied d'intimité dans le salon très exclusif de l'hôtel de Sauves. Par une exception que les opinions très-libres et très-peu dissimulées de M. Gandrax sur toutes les matières achevaient de rendre inconcevable, la vieille duchesse l'entourait d'une idolâtrie câline qu'elle accordait à peine aux noms les plus immaculés de la vieille France. L'explication de cette anomalie ne laissait pas d'être plaisante. M. Louis Gandrax, sorti du peuple, avait exercé pendant quelque temps, au début de sa jeunesse, la profession de médecin et y avait obtenu des succès ; mais, quoique pauvre, il s'était vite détourné des applications lucratives de la science pour en poursuivre dans son laboratoire les pures spéculations. Doué de grandes facultés et d'une ardeur de travail infatigable, il avait en peu d'années pris rang parmi les lumières scientifiques de son temps, et quelques découvertes éclatantes en chimie et en physique l'avaient élevé presque avant l'âge aux honneurs de l'Institut. Il avait trente-cinq ans, il était d'une beauté un peu dure, mais saisissante ; ses traits réguliers, son front élevé avaient la couleur et la fermeté du bronze ; ses yeux étaient à la fois pleins de feu et de calme ; son élocution facile, sobre, tranquille et sarcastique répondait bien à l'apparence distinguée, hautaine et glaciale de sa personne. Il était radicalement démocrate et paisiblement matérialiste, et aussi loin de s'en vanter que de s'en cacher. En tout, c'était un commensal étrange pour la table de la duchesse de Sauves, laquelle, en politique comme en religion, ne s'arrêtait qu'au delà des monts.

La duchesse cependant n'était heureuse que lorsqu'elle comptait M. Gandrax au nombre de ses convives, quoiqu'il lui fit payer un peu cher cette bonne fortune. Profondément pieuse, pétrie d'esprit, sincèrement prête à tous les dévouements et à tous les martyres, cette singulière femme n'était faible que sur un point : elle craignait extraordinairement la mort, la mort naturelle, la mort bête, la mort dans son lit. Elle était sujette à des désordres nerveux qui chez elle affectaient mille formes et simulaient tour à tour toutes les maladies. Une dizaine d'années auparavant, elle avait éprouvé une violente crise de nerfs, et le hasard avait voulu qu'en l'absence de son médecin ordinaire on eût recours à l'obligeance de M. Gandrax, qui demeurait alors dans son voisinage. Son art, sa parole assurée et calmante, et surtout la puissance magnétique de sa forte personnalité, avaient merveilleusement exorcisé les démons nerveux dont la vieille duchesse était tourmentée. Elle l'avait pris dès ce moment en confiance tendre ; elle l'avait supplié de lui continuer ses soins, et il avait eu la complaisance de rester médecin pour elle seule. Elle lui en savait gré ; elle était persuadée qu'il lui avait sauvé la vie une dizaine de fois ; elle se flattait qu'il la lui sauverait encore, et même au fond, qu'il la lui sauverait toujours. L'adoration

qu'elle professait pour cet être tutélaire, jointe à la nausée d'horreur que lui causaient les doctrines politiques et religieuses du jeune savant, constituait entre la duchesse et son médecin une sorte de rapports assez semblables à ceux de Lous XI avec son astrologue.

Louis Gandrax avait pour elle une affection généreuse et quasiment paternelle ; en même temps il se divertissait du rôle excentrique et presque scandaleux qu'il était appelé à jouer dans la société tristement épurée de l'hôtel de Sauves. Il le jouait d'ailleurs, quoiqu'il ne fût pas homme du monde, avec beaucoup de réserve et de savoir vivre naturel ; mais ses paroles les plus contenues n'en détonaient pas moins comme des bombes dans ce milieu sévèrement orthodoxe. La pauvre duchesse, petite fée remplie de bonne grâce et qui avait le goût excellent d'affecter la mise simple et un peu monastique des vieilles femmes du temps de Louis XIV, mettait tout son génie à faire tolérer par ses hôtes habituels les vertes allures de son sauveur. Quand elle l'avait à dîner, et c'était le plus souvent qu'elle pouvait, elle le cajolait, elle le suppliait du regard et de la voix pour le convertir un tant soit peu aux idées et aux mœurs de ses autres convives.

— Mais enfin, Gandrax, lui disait-elle, plaisanterie à part, vous croyez à un Dieu ?

— Oui, très-certainement, madame la duchesse, répondait Gandrax avec beaucoup de sang-froid : au-dieu Pan !

— Mais du moins, reprenait-elle après un instant, voilà une chose dont on parle, et à laquelle vous croyez, j'espère, mon ami : c'est l'amour !

— Si j'y crois, madame ! répliquait Gandrax, comme si on l'eût mortifié ; mais comment donc ! L'amour est une vibration désordonnée de certains lobes du sinciput correspondant avec quelques lobes parallèles de l'occiput !

Il arrivait quelquefois que la bonne duchesse n'y pouvait tenir :

— Ah ! mon ami ! s'écria-t-elle un jour, Dieu ne me fera-t-il jamais la grâce de me donner le courage de vous mettre à la porte ?

La célébrité de Louis Gandrax, le relief de son caractère et la bizarrerie de sa présence à l'hôtel de Sauves n'avaient pas été ses seuls titres à l'attention particulière de Sibylle : c'était de sa bouche qu'elle entendait le plus souvent sortir le nom prestigieux de Raoul. Il parlait de M. de Chalys avec un sentiment grave et profond, que l'ironie si familière à son langage ne tachait jamais. Elle savait qu'ils étaient liés d'une étroite amitié, et que M. Gandrax avait été, pendant la longue absence du comte Raoul, son correspondant assidu et à peu près unique. Cette nuance seule tempérerait aux yeux de Sibylle la couleur, pour elle un peu neuve et violente, de cette physionomie et lui rendait presque sympathique un personnage dont elle se sentait d'ailleurs séparée par l'étendue des cieux.

Dès le matin de son arrivée à Paris, Raoul s'était empressé de courir chez Louis Gandrax, il avait même passé avec lui une partie de la journée. Ce ne fut donc pas sans un léger mouvement de surprise que Gandrax vit reparaitre le comte, à onze heures du soir, dans le cabinet d'aspect claustral où il travaillait à la lueur d'une petite lampe d'étudiant.

— Bravo ! dit-il. J'aime cette récidive... il ne t'arrive rien ?

— Oh ! rien de sérieux, dit Raoul. La chose vaut pourtant que je te la conte. Et prenant une chaise : — Dieu ! qu'on est mal assis chez toi ! Je t'en prie, fais moi la surprise d'un fauteuil, fût-il en velours d'Utrecht ! — Ah ça, figure-toi, mon ami, que je suis un drôle, tellement irrésistible, qu'à peine débarqué à Paris depuis douze heures, j'y ai déjà trouvé une aventure.

— Ah ! va te promener ! dit le jeune savant.

— J'en viens, mon ami, reprit le comte, et la question est précisément de savoir si j'y dois retourner. D'abord

je veux m'accuser d'avoir manqué de franchise envers toi : ma faute remonte à l'époque de mon départ pour la Perse ; je te laissai croire que ce départ n'avait d'autres causes que ma curiosité et mes goûts d'artiste. Cela n'était pas tout à fait exact ; mais, quoiqu'une amitié comme la nôtre ne comporte point de secrets, véritablement j'avais jugé superflu de t'initier à quelques motifs secondaires... qui n'étaient pas sans une teinte de ridicule. Tu connais ma cousine, la duchesse Blanche ?

— Naturellement, ayant coutume de sauver la vie à sa belle-mère tous les quinze jours.

— Tu te rappelles le caractère exceptionnel de mon intimité avec sa mère et avec elle-même : pendant deux ou trois ans, j'accompagnais assez régulièrement madame de Guy-Ferrand dans ses visites au couvent où Blanche respirait. Pour moi, cette petite était une fille que j'aimais bien... mais voilà tout ! Physiquement, elle me semblait à peine agréable... pour le reste, une poupée ! De plus l'idée du mariage m'était repoussante... Mais... par un vague instinct... qui pouvait être une aberration de fatuité... je crus m'a percevoir que la petite personne me trouvait superbe, et que sa mère envisageait secrètement notre union comme une circonstance écrite de tout temps au livre du destin... Cela me fit appréhender des explications, des complications, des ennuis ;... bref, pour couper court, deux ou trois mois avant l'époque où ma cousine Blanche devait quitter le couvent, je fis mystérieusement mon paquet... et me voilà en Perse !

— Faiblesse ! murmura Gandrax. Ensuite ?

— Une de tes premières lettres vient m'apprendre, à Ispahan, le mariage de Blanche avec le duc de Sauves... J'en bénis Allah dans la grande mosquée... Et toutefois, par surcroît de précautions et de délicatesse, je veux laisser à ce mariage le temps de se consolider et de pousser ses racines... Je passe un an en Perse, un an à Constantinople, un an au Caire, un an... je ne sais plus où !...

— En Grèce ! fit Gandrax.

— Tu as raison... en Grèce... et je reviens ! — Je vais ce soir, après dîner, faire visite à ma tante de Guy-Ferrand comme mon cœur et mon devoir m'y poussaient... Accueil un peu froid d'abord... Puis, comme c'est une excellente femme, et comme sa fille d'ailleurs est duchesse, je la trouve bientôt aussi affectueuse qu'autrefois. Arrive la jeune duchesse ! Je crois sentir dans son abord, et jusque dans les étreintes du retour, un soupçon de rancune, un peu de glace, un peu d'émotion, un peu de confusion... je ne sais pas quoi enfin !

— Bah ! dit Gandrax tu es fatigant ; elle adore son mari, ta cousine, et elle a raison, car il est magnifique de sa personne, parfait pour elle, et il lui a donné deux bijoux d'enfants !

— Tu parles trop, mon ami, reprit tranquillement Raoul. Sache donc que, madame de Guy-Ferrand m'ayant laissé seul avec la jeune duchesse... il y a de cela trois quarts d'heure... je m'avise de lui faire compliment sur le bonheur que tu vantes... Elle me regarde alors en face pour la première fois, éclate en sanglots, et se sauve dans la pièce voisine.

— Oh ! là ! dit Gandrax en fronçant le sourcil.

— Elle est revenue un moment après, a repris contenance, s'est montrée douce, amicale, fraternelle, mais tout cela sans naturel aucun et avec toutes les fièvres d'enfer dans les yeux. — Eh bien, *quid dicis Thomas ?*

— Je dis qu'il ne faut pas la revoir.

— Bah ! et le moyen, vivant à Paris... et n'ayant d'autre famille que la sienne ? C'est un rêve !

— Retourne en Perse, alors ! cria Gandrax.

— Je ne retournerai pas en Perse.

— En ce cas quel conseil me demandes-tu ?

— Je ne t'en demande aucun ; je te raconte un épisode intéressant de ma folle existence, voilà tout !

M. de Chalys se leva, et marcha à pas lents sur les briques du cabinet.

— On ne peut être moins expert que je ne le suis sur la matière, reprit Gandrax ; mais un enfant seul pourrait se reprendre sur les suites de l'aventure, étant donné ton point de départ. Dans quinze jours ou dans quinze mois, si tu t'abandonnes au courant, tu seras l'amant de la jeune duchesse, qui est la femme d'un galant homme, ta parente et presque ta sœur, c'est-à-dire que tu feras sciemment une fort mauvaise action, pour laquelle je te refuse mon approbation et mon estime. *Dixi.*

— Oui ! dit Raoul en interrompant brusquement sa promenade ; vraiment ! une mauvaise action ! Et qu'est-ce que c'est qu'une mauvaise action ? Où est ton *critérium* ? Et si je la juge bonne, moi ? Si la jeune dame m'a paru singulièrement embellie, si je me sens agréablement entraîné vers elle par une des plus douces lois de la nature, quelle autre loi, à ton sens, m'empêcherait de céder à celle-là ?

— L'honneur ! dit sèchement Gandrax.

— L'honneur ? reprit Raoul en élevant la voix. Entrons là, mon savant ami... (et il indiquait la porte du laboratoire) : tu m'y feras voir au fond de tes creusets les éléments dont se composent toutes les substances de la nature, les forces nécessaires en vertu desquelles elles germent ou se cristallisent dans le sein de leur mère aveugle... Tu m'y feras toucher du doigt, sur tes sphères ou dans tes logarithmes, chacun des ressorts qui suspendent les mondes dans le vide et en ordonnent de toute éternité la marche fatale ;... mais je te défie de me montrer dans aucun de tes alambics ni dans aucun de tes grimoires un seul des éléments de cette force à laquelle tu veux que j'obéisse, et que tu appelles l'honneur. Pourquoi obéir à une fiction ? sois donc logique !

— C'est toi qui ne l'es pas, répondit Gandrax. Si le métier d'homme vraiment libre et pleinement affranchi pouvait être discrédité, il le serait par toi ! Que reprochet-on à ceux qui, comme nous, ont secoués le joug de toutes les mythologies de l'enfance humaine, et qui rêvent pour le monde entier un avenir d'émancipation égale ? On leur reproche de supprimer les principes qui font la cohésion nécessaire de tout groupe social et d'imaginer sur la terre une prétendue société de philosophes qui serait une société de brutes... Eh bien, j'en suis fâché, mais tu donnes raison à l'objection ! De ce que Dieu est une pure hypothèse, tu conclus que la vertu et l'honneur sont des fictions sans bases !... mais cela est imbécile ! Est-ce que je ne suis pas un honnête homme, moi ?... Trouve une faute dans ma vie !... Et pourquoi le suis-je ? Par fierté d'abord, c'est possible, et pour démontrer à tous ces adorateurs de dieux vermoulus qu'on peut ne croire à rien et valoir mieux qu'ils ne valent... Oui, par fierté sans doute, mais aussi et surtout par logique quoi que tu en dises, parce que je reconnais dans l'ordre moral, comme dans l'ordre matériel, des lois nécessaires, parce que l'intégrité des mœurs, qui est le respect de soi-même, la bonne foi, qui est le respect de ses semblables, la justice, la probité, l'honneur, sont des rouages indispensables aux fonctions d'une bonne machine sociale... Oui, je reconnais ces lois nécessaires, et je les observe... Ce que la plante et l'étoile font par instinct et par fatalité, je le fais, moi, par raison... C'est ma supériorité, c'est ma dignité... Je suis un homme !

— Tu es bien fier, mon pauvre ami, reprit Raoul de ton tempérament ! Tu vis, j'en conviens, avec l'austérité d'un trappiste ; mais pourquoi ? Parce que la pâle liqueur qui coule dans tes veines est descendue d'un glacier des Alpes ! Tu as le bonheur, je l'avoue, d'être chaste comme la lune ; mais tu n'y as pas plus de mérite que n'en a cet astre lui-même à être éteint !

— On est chaste quand on veut, répliqua le jeune savant avec force ; on est tout ce qu'on veut !... Tu es une femme !

Le comte Raoul haussa les épaules, fit entendre un

éclat de rire doux et musical, et continua quelque temps sa promenade en silence; puis il reprit :

— Tu as beau dire, Louis, dès que je ne crois pas à un Dieu, source de toute justice, modèle de toute vertu, sanction de toute loi morale, je ne me sens aucune raison suffisante de vaincre mes goûts, mes penchants, mes passions... bah ! pas même le plus simple appétit ! Ce qu'il y a de pis, c'est que j'éprouve à les satisfaire d'une façon sauvage une sorte de joie méchante, et d'acre volupté... Il me semble que j'aimerais à être un peu foudroyé...

— C'est cela ! dit Gandrax en riant. Allons, avoue-le, tu n'es pas loin d'espérer quelque révélation, quelque miracle dans ce genre-là. Veux-tu entendre la vérité, Raoul ? Tu n'es pas un incrédule, tu es un rebelle ! Ce n'est pas, comme moi, la conviction que tu portes dans ton cerveau, c'est la révolte ! Or un révolté suppose un maître... Et toi qui parles de logique, tu passes ta vie à te venger d'un Dieu auquel tu ne crois pas !

— C'est vrai, dit Raoul avec animation ; je n'ai pas ton incrédulité sereine et pourtant : la mienne est douloureuse, elle est désolée... Je suis un rebelle, tu l'as dit, et ma chaîne brisée fait saigner mes poignets ! Je me désespère de ne pas retrouver dans le ciel le Dieu de mon enfance... Je l'y recherche quelquefois avec des yeux pleins de larmes ; il n'y est pas ! Il se cache derrière les nuages du siècle, et je lui en veux, et je souhaiterais qu'il se montrât à moi une seule seconde, fût-ce pour me lancer sa foudre !

— Artiste ! dit doucement Gandrax, et il lui tendit la main.

Raoul saisit cette main et la secoua fortement dans la sienne.

— Ni artiste ni femme, dit-il, et par malheur aussi radicalement incrédule que toi-même... Mais je suis un homme qui a du sang dans les veines et des passions dans le cœur... Et puisses-tu ne jamais savoir, mon pauvre Louis, combien les plus vaillants arguments de la raison sont de chimériques obstacles et de débiles consolations aux fureurs des sens et aux tempêtes de l'âme !

— Amen ! dit Gandrax.

— Parlons d'autre chose, reprit Raoul en se rasant tout à coup. J'ai eu dans la journée une autre surprise. J'ai reconnu tantôt aux Champs-Élysées, dans une calèche fort brillante et fort blasonnée, cette belle créature dont je t'ai dit deux mots autrefois... qui était au couvent en même temps que ma cousine, dont j'esquissai le portrait à la volée, et qui promettait... Comment s'appelait-elle donc ?... Clotilde ?...

Le jeune savant se leva par un mouvement soudain, et s'adossant à la cheminée :

— Clotilde Desrozaïs, n'est-ce pas ? dit-il froidement. Elle est aujourd'hui baronne de Val-Chesnay, et, autant que je puis le savoir, très riche, très élégante, et très recherchée.

— Comment ! mais elle était pauvre !... Qu'est-ce donc que le mari ?

— Un petit monsieur roide et blond, qui se nourrit exclusivement de la poussière des hippodromes... pas grand'chose ! Elle l'a détérré en province, enlevé à sa mère, et mis dans sa poche, comme on dit.

— Cela ne m'étonne pas... Parle-t-on d'elle ?

— Pas jusqu'ici, que je sache.

— Cela m'étonne... Voit-elle ma cousine ?

— Mais sans doute... Je la rencontre souvent chez madame de Sauves. Elle se pique d'avoir un salon où elle rassemble quelques curiosités du temps... Elle m'a fait l'honneur de me joindre à sa collection : elle m'a invité à ses lundis.

— Y vas-tu ?

— Oh ! une fois tous les deux mois... tu peux juger comme je me trouve bien là !

Une heure après minuit sonna à l'église Saint-Sulpice. M. de Chalys se leva :

— Je la verrai probablement chez Blanche, dit-il en allumant un cigare à la flamme de la lampe ; cela fora peut-être diversion.

Et prenant la main de Gandrax :

— Ainsi, reprit-il, tu es toujours heureux, toi ?

— Parfaitement !

— Pas moi ! Bonsoir !

Et il sortit.

Le comte Raoul de Chalys était resté dès sa première jeunesse maître d'une fortune considérable : il n'en avait pas moins consacré, par ardeur de savoir et aussi par sentiment du devoir, beaucoup de peines, et de veilles à son éducation intellectuelle. Il n'avait voulu demeurer étranger à aucune des lumières de son temps, et avait même poussé la curiosité jusqu'aux études scientifiques pour lesquelles il n'avait d'ailleurs ni goût ni aptitude. C'était comme un besoin de se compléter de ce côté qu'il avait d'abord attaché à Louis Gandrax, dont les grands talents, la vie pure et le caractère énergique le captivèrent, sans cependant le dominer ; car, très-différentes dans leur organisation et dans leurs développements, ces deux natures d'hommes avaient une sorte d'égalité en hauteur qui interdisait le despotisme de l'une sur l'autre et leur permettait l'amitié. Dans les glaces où résidait Louis Gandrax, l'âme passionnée et l'esprit turbulent de Raoul faisaient pénétrer, comme le soleil aux régions polaires, une chaleur et une vie, dont le jeune savant se sentait surpris et doucement excité ; Raoul éprouvait pour sa part une joie étrange à recevoir de la bouche de son ami des formules nettes et calmantes pour son scepticisme agité.

Avec un goût général pour les arts, Raoul s'était reconnu de bonne heure des dispositions spéciales pour la peinture : il les avait cultivées avec passion, et après une dizaine d'années d'études obscures, quelques œuvres rares, mais excellentes, l'avaient mis de plein saut au rang des maîtres. — Dès le lendemain de son retour, il s'enferma dans son atelier avec la résolution de transformer en tableaux quelques pages de son album oriental, et la bonne pensée accessoire d'étouffer par un travail assidu les tentations curieuses et malignes qui l'attiraient vers l'hôtel de Sauves. Cependant, quoiqu'il ne manquât pas de volonté, M. de Chalys n'était pas assez déterminé à en avoir dans ce cas particulier pour refuser une invitation à dîner que lui adressa, quelques jours après, madame de Guy-Ferrand. Il s'y rendit donc, satisfait à la fois d'avoir montré beaucoup de vertu et d'avoir un motif suffisant d'en montrer moins. Il y trouva la jeune duchesse : il fut piqué ce soir-là des façons aisées et parfaitement rassises de sa cousine. Il prétendit en avoir le cœur net, et il alla faire visite le lendemain à la duchesse douairière, qui le reçut fort bien ; mais sa cousine Blanche ayant affecté, pendant qu'il contait ses voyages, de bâiller derrière son éventail, il commençait à s'irriter au fond de son âme, quand la jeune baronne de Val-Chesnay, née Clotilde Desrozaïs, fut introduite dans le salon, et vint donner un autre cours à ses idées. — Clotilde ne lui parla point, ne le regarda point, et ne parut absolument pas le reconnaître, ce qui le contraria d'autant plus qu'il fut ébloui de la splendeur épanouie de sa beauté. Cependant, vers la fin de sa visite, qui fut courte, la jeune baronne, s'adressant tout à coup à un vieillard à moitié mort qui se trouvait là par hasard, qui était enseveli dans l'ombre d'un rideau, et auquel personne ne semblait songer :

— Mon Dieu ! monsieur le vicomte, lui dit-elle, je ne vous vois jamais à mes lundis !... Qu'est-ce que je vous ai donc fait ?... Vous seriez si aimable !

Le vieillard inconnu parut stupéfait, et s'inclina vaguement comme une momie qui s'éveille ; puis aussitôt, la jeune baronne paraissant aviser Raoul pour la première

fois, et prenant l'air subitement consterné de quelqu'un qui s'aperçoit d'une gaucherie qu'il vient de commettre :

— Mon Dieu ! repit-elle en hésitant... je serais certainement très heureuse, monsieur... je reçois le lundi soir... Mon Dieu ! monsieur de Chalys, je crois ?

— Oui, madame.

— Eh bien, monsieur, l'ami et le parent de madame de Sauves n'a pas besoin d'être invité chez moi pour y être le très-bien venu !

— Madame ! dit Raoul en saluant jusqu'à terre ; et il ajouta à part lui, en se rasseyant. — Allons ! elle est toujours très-forte !

Au moment où Clotilde, par ce coup de main gauche, ramenait ses filets sur son ancien admirateur, un éclair étincela dans la prunelle de la petite duchesse. Elle reconduisit néanmoins son amie Clotilde jusqu'aux antichambres, et en l'embrassant tendrement, suivant l'usage des jeunes femmes :

— A propos, dit-elle, je le trouve abominablement vieilli, mon Persan... et toi ?

— Oh ! mais tellement, ma chère, répondit Clotilde, que j'ai eu toutes les peines du monde à le reconnaître.

Cependant, lorsque Raoul crut devoir se rendre le lundi suivant à l'invitation de madame de Val-Chesnay, il était à peine dans le salon de Clotilde qu'il y vit entrer la duchesse Blanche, qui paraissait plus que jamais avoir eu pour femme de chambre ce soir-là la propre marraine de Cendrillon. Il passa une heure caatonné entre ces deux ravissantes personnes, qui ne cessèrent de se décocher l'une à l'autre, par-dessus sa tête, avec beaucoup de grâce, tous les traits que pouvaient contenir leurs carquois, et il se retira, doucement convaincu qu'il était désormais l'objet d'un tournoi régulier dont il aurait un jour ou l'autre à décerner la couronne.

Il n'est pas très-aisé de définir les raisons qui font qu'un homme plait aux dames. Il y aurait même quelque prudence à laisser chacune de nos lectrices se figurer à son gré les traits, le langage et la couleur des yeux de notre héros, car chacune d'elles a son idéal — dans la personne de son mari, nous le souhaitons, — et il peut y avoir aussi peu d'habileté que de discrétion à les déranger dans leurs perspectives. Nous dirons cependant à tout risque que le comte Raoul de Chalys était un homme d'une taille assez élevée, élégante et souple, qui, sous une attitude d'insolence affairée, décelait le ressort et l'élasticité vigoureuse des races félines, et qui lui donnait à un degré extrême ce qu'on appelle l'air distingué. Ses cheveux, fins et soyeux, d'un ton châtain veiné de teintes brunes, se faisaient déjà rares sur les tempes. Son front était beau, sérieux et remarquablement pur. Deux rides verticales, creusées entre les sourcils, indiquaient cependant l'effort habituel de la pensée et la maîtrise coutumière de la volonté. La sévérité presque alarmante de ce trait se trouvait tempérée avec un grand charme par l'expression très-douce, très-bienveillante et un peu triste de ses yeux, qui étaient voilés de longs cils féminins. Tel qu'était le comte de Chalys, il était impossible de le voir dans un salon sans s'informer aussitôt de son nom. Ce nom lui-même avait du prestige par l'alliance rare qu'il rappelait d'une grande situation et d'un grand talent ; mais le premier mérite du comte aux yeux des femmes était de leur paraître toujours tout prêt à tomber amoureux d'elles, et de l'être en effet. — car, disait-il, il n'y a pas de femme, même laide, qui n'ait dans sa personne, en y regardant bien, quelque chose dont il n'est pas impossible de s'éprendre. — Son regard indifférent et son langage froid s'animaient et se passionnaient dès qu'il leur parlait ; il leur inspirait à la fois du trouble et de la confiance. Elles sentaient qu'il les aimait, et elles l'aimaient.

Malgré ces dons dangereux dont il avait eu lieu, dès ses premiers pas dans le monde, de reconnaître la puissance, le comte de Chalys n'était pas et n'avait jamais été

un homme à bonnes fortunes. On lui en avait fait le renom, parce qu'on lui prêtait tous les succès dont on le voyait capable, mais il avait été préservé de ce misérable rôle par l'élévation de son naturel, la gravité de sa pensée et par un certain fonds de conscience et d'honnêteté qui persistait singulièrement dans son âme, dégagée d'ailleurs de tout principe et de tout frein moral. Son cœur, battu sans doute de quelques orages, n'en avait pas été flétri, et sur le chaos de cette intelligence profondément dépravée les songes ailés de la pure jeunesse s'élevaient encore quelquefois revêtus de toute leur candeur originelle. Dans la période de sa vie où nous le rencontrons, un sentiment particulier de lassitude disposait moins que jamais M. de Chalys à rechercher les agitations d'une intrigue galante. Il s'était même promis de vivre désormais en célibataire, à moins de quelque tentation qui dépassât la mesure commune. Il arriva malheureusement, comme il arrive toujours en de tels desseins, que la première occasion qui s'offrit lui parut précisément avoir ce caractère irrésistible.

Raoul s'abandonna donc à l'attrait piquant de ces deux amours rivaux qui avaient salué son retour ; il en savoura, sans se hâter, les flatteries, et en vit se développer les phases avec curiosité, différant autant que possible d'y engager son cœur d'une manière violente et décisive. La vie mondaine à Paris permet mieux qu'ailleurs ces attermoissements agréables. Il était en outre astreint à beaucoup de réserve, étant fort surveillé par les deux jeunes amies, qui, depuis que leur haine mutuelle était sans bornes, ne se quittaient plus. Clotilde, il faut le dire à sa louange, éprouvait pour M. de Chalys une passion véritable, et la première de sa vie. A peine mariée au baron de Val-Chesnay, elle avait voué à ce faible jeune homme un mépris inexprimable. Pendant une ou deux années, elle avait étourdi son activité d'âme dans la fougue première de son existence parisienne, puis l'ennui l'avait saisie, et elle s'était prise à rêver des distractions plus ardentes et plus occupantes ; mais, à défaut de principes, son esprit avait des dédains et son cœur de la fierté. Elle était de ces femmes qui se montrent plus difficiles dans le choix de leur amant que dans le choix de leur mari. Elle en était là quand le comte de Chalys lui apparut avec son mérite réel rehaussé par le charme des souvenirs. Elle devina d'un coup d'œil que son amie Blanche, déjà sa rivale dans les luttes d'élégance mondaine, entendait se le réserver, et elle eut une raison de plus de se jeter corps et biens dans cette passion attendue.

La duchesse Blanche, nature plus douce et plus scrupuleuse, eût peut-être vaincu les sentiments, autrefois innocents et maintenant coupables, dont l'imprudence de son mari et le retour de son couj n'avaient causé le réveil, si ces sentiments n'eussent été en elle exaspérés par l'attentat d'une main étrangère sur l'homme qui avait été la chère pensée de toute sa jeunesse. C'est ainsi que cette jeune femme s'en allait aux abîmes, entraînée moitié par l'amour, moitié par la haine.

M. de Chalys, au milieu d'un conflit si délicat, regretta plus d'une fois de s'être laissé prendre à ces engrénages, qui, à dire vrai, mettaient beaucoup de gêne dans son existence. Son cœur, beaucoup trop calme pour sa justification, hésitait à se prononcer entre les deux jeunes guerrières ; cependant, un peu par générosité et passablement par égoïsme, il penchait en faveur de Blanche, dont la persévérante affection le touchait, et dont l'illuminé, moins orageuse que celle de Clotilde, lui paraissait moins menaçante pour le repos et l'indépendance de sa vie.

La jeune duchesse ne pouvait se méprendre sur le caractère chaque jour plus tendre et plus décidé des assiduités de son cousin, et elle n'en était pas plus heureuse. A mesure qu'elle sentait son avantage sur Clotilde se dessiner plus nettement, les scrupules de sa piété et les reproches de sa conscience mêlaient plus d'amertume

à sa passion et de larmes secrètes à ses combats. Elle hésitait et essayait parfois de reculer sur cette pente fleurie dont elle entrevoyait avec des répugnances d'hermine le boubier final ; puis quelque retour offensif, quelque agression furieuse de Clotilde la précipitaient de nouveau dans un abandon aveugle et désespéré d'elle-même.

La duchesse, on l'a deviné, était à peine moins jalouse de mademoiselle de Férias. En feuilletant un jour chez sa mère un des albums de Raoul, elle y avait remarqué trois dessins qui l'avaient extrêmement frappée par eux-mêmes, et encore plus par les commentaires dont le comte les avait enrichis. Le premier de ces dessins représentait, dans l'ombre d'une feuillée épaisse et au pied d'une roche tapissée de lianes sauvages, une petite fille d'une rare beauté, campée résolûment dans une attitude de reine et tenant à la main une baguette en manière de sceptre magique. Au bas de ce dessin était l'inscription que voici : "Près des falaises de *** (Normandie), 10 août 184... Mademoiselle Sibylle." — La page suivante figurait le même site et la même enfant, dont la taille et l'expression de visage indiquaient seulement un degré de maturité de plus. Au bas était écrit : "Mademoiselle Sibylle, cinq ans plus tard." — Enfin un troisième dessin, fini avec un soin particulier, et qui portait pour inscription ces mots : "Mademoiselle Sibylle, à dix-huit ans... je crois," donnait l'image minutieusement étudiée d'une jeune fille dont le front, le regard et la physionomie tout entière pressentis merveilleusement par l'artiste dans leurs développements successifs, étaient le portrait presque exact de mademoiselle de Férias. La jeune duchesse, stupéfaite, eut ce nom sur les lèvres ; un effort soudain de réflexion l'y retint suspendu, et se tournant vers son cousin :

— Qui est-ce donc ? dit elle.

— Je ne sais, répondit Raoul ; une enfant que j'ai entrevue deux minutes autrefois, et qui doit être, si elle vit, une créature adorable. Il conta alors à sa cousine sa rencontre avec Sibylle auprès de la Roche-Fée, et les moindres détails de leur court dialogue.

— Le nom du petit village et du château voisin m'a échappé, ajouta-t-il, ou plutôt je ne l'ai jamais su, car je n'ai fait que traverser ce pays ; mais j'ai eu cent fois la tentation d'y retourner... et puis les complications quotidiennes de la vie... le ridicule... la crainte des déceptions m'en ont empêché... Il est étrange que de tous mes souvenirs de voyage, et j'en ai beaucoup, celui-là soit resté le plus vivant et le plus doux... Cette enfant avait vraiment quelque chose d'extraordinaire, de surnaturel ! Il continua de s'étendre et de s'exalter sur ce texte, et ne s'arrêta qu'en voyant le front de Blanche se charger d'épais nuages.

On conçoit avec quels raffinements de précaution et de diplomatie la jeune duchesse s'ingénia, dès ce jour, à éloigner mademoiselle de Férias de la vue de son enthousiaste cousin. Elle n'attirait Raoul à l'hôtel de Sauves que lorsqu'elle était à peu près assurée que Sibylle n'y viendrait pas, et elle le voyait de préférence chez madame de Guy-Férand, avec laquelle madame de Vergnes n'était pas en relations. — Clotilde, de son côté, bien qu'elle ignorât le secret que le hasard avait révélé à son amie Blanche, mettait un soin égal à prévenir une rencontre dont les grâces et le prestige de Sibylle suffisaient à lui faire appréhender les dangers. Comme M. de Chalys ne se montrait guère, hors de son atelier et de son cercle, qu'à l'hôtel de Sauves et dans le salon de la jeune baronne, il paraissait donc vraisemblable que mademoiselle Sibylle et son peintre étaient destinés à ne se retrouver jamais en ce monde, lorsqu'une circonstance très-impévue vint rompre le charme qui les séparait.

V

L'ÉGLISE DE LA MADELEINE

Un matin, mademoiselle de Férias, accompagnée d'un

vieux domestique de sa grand'mère, était allée entendre une messe basse à l'église de la Madeleine, qui était sa paroisse. Elle aperçut à quelques pas d'elle la duchesse Blanche : elle était prosternée sur un prie-Dieu dans une attitude de profonde méditation, et ne parut pas la voir. Sibylle avait passé la soirée de la veille à l'hôtel de Sauves et y avait reçu de la jeune duchesse des témoignages plus marqués que de coutume de cet intérêt à la fois ardent et répulsif dont le sens était pour elle un mystère, et n'en est pas un pour le lecteur. La présence inattendue de Blanche dans le lieu saint lui causa d'abord un peu de distraction en lui rappelant tout un ordre d'idées et de sentiments qui l'obsédait depuis quelque temps à un haut degré. Cependant elle finit par s'absorber dans une pieuse contention d'esprit, et elle n'en fut tirée que par un bruit de sanglots étouffés qui se faisait entendre près d'elle. La messe était terminée en ce moment et l'église presque déserte. Sibylle, regardant autour d'elle avec inquiétude, n'eut pas de peine à reconnaître que c'était la jeune duchesse qui pleurait : elle avait la tête dans ses deux mains, et ses gants étaient tachés de larmes. Mademoiselle de Férias s'avança aussitôt vers elle et lui dit de sa voix la plus douce :

— Pardon, ... vous souffrez ?

Blanche leva brusquement la tête, et la reconnaissant à travers ses pleurs avec une sorte de confusion et de colère :

— Non, mademoiselle, dit-elle sèchement.

— Je ne puis vous être bonne à rien ? reprit Sibylle avec timidité.

— A rien, mademoiselle ; merci.

Sibylle, repoussée avec cette rigueur, sentit ses yeux s'emplier de larmes : elle s'inclina légèrement à la hâte, ramena son voile sur son visage, et, faisant un signe à son vieux domestique, elle gagna la porte de l'église. Elle allait sortir quand une main s'appuya doucement sur son bras et la fit se retourner : elle rencontra le regard de la jeune duchesse, qu'elle crut voir animé d'une expression toute nouvelle :

— Mademoiselle, dit Blanche, je vous ai blessée, n'est-ce pas ?

— Un peu, dit Sibylle en souriant.

— Pardonnez-moi, reprit la jeune femme. Je suis si malheureuse !... Venez me voir aujourd'hui à deux heures, voulez-vous ?... Vous me demanderez, ... moi seule !

— Oui, madame, dit Sibylle, dont le cœur battit soudain avec force, j'irai.

Blanche saisit la main de Sibylle, la serra févreusement et s'éloigna.

La matinée parut longue à mademoiselle de Férias. Malgré l'obscurité profonde du dédale où s'égarait son esprit, un instinct confus semblait l'avertir qu'elle touchait en ce moment au point le plus vif et le plus délicat de sa destinée. Quand elle se présenta à l'heure dite dans l'appartement de madame de Sauves, elle éprouvait une agitation voisine de l'angoisse.

La jeune duchesse, en la voyant entrer, courut à elle. Ses yeux, entourés de l'ardent sillon creusé par ses pleurs, brillaient d'un éclat extraordinaire. Elle prit les deux mains de la jeune fille, la regarda fixement sans parler, puis, l'attirant un peu plus près :

— Mademoiselle, dit-elle, mademoiselle Sibylle, — et elle insista sur ces deux mots avec un accent bizarre, — voulez-vous être mon amie ?

— Oh ! de grand cœur ! dit Sibylle.

Blanche la regarda encore, puis elle se jeta à son cou, et, la serrant à l'étouffer, elle la couvrit de caresses et de pleurs. Elle l'entraîna sur un divan, et cachant sa tête dans le sein de Sibylle, elle continua de sangloter, mêlant à ses larmes des paroles entrecoupées :

— Ah ! Dieu !... que je vous aime !... que je vous aimerai !... Soyez bonne pour moi... Aimez-moi, n'est-ce pas ? J'ai tant besoin qu'on m'aime !...

Quand ce transport fut un peu calmé, la petite duchesse, tenant toujours étroitement enlacées les mains de sa nouvelle amie et essayant de sourire :

— Vous ne devez rien comprendre à ce qui vous arrive, ma chérie, ... vous comprendrez plus tard !... Pour le moment, aimez-moi de confiance, ... je vous assure que je le mérite, ... et sauvez-moi, ... voilà ce qui presse !

— Vous sauver ? murmura Sibylle.

— Oui !... je suis sûre que vous le pourrez... Vous avez beaucoup d'esprit et de bonté, je me fie à vous ! Ne me méprisez pas surtout !... J'ai bien souffert, bien combattu, je vous jure... Et, d'ailleurs, je puis encore regarder vos beaux yeux sans rougir... Voyons, écoutez-moi. Quand je me suis mariée, j'aimais quelqu'un... depuis toujours ! car dès que j'ai eu une pensée dans le cœur, elle a été pour lui. J'espérais l'épouser, on me le faisait pressentir — c'est encore une excuse ! — mais lui ne vit rien... ou ne voulut rien voir... Il partit... très-loin ! Je fis mon deuil du bonheur, ... et j'épousai mon mari.

Il y eut une pause de silence embarrassé ; la petite duchesse paraissait rencontrer à ce point de sa confiance une difficulté de premier ordre. Sibylle, surmontant elle-même avec effort le trouble extrême de ses idées, fit sentir à la main de son amie une pression plus affectueuse.

— Voyons, dit-elle, courage... Et l'autre est revenu, n'est-ce pas ?

Blanche lui lança de côté un regard rapide.

— Oui, dit-elle, il est revenu, ... et, en deux mots, j'ai reconnu que je l'aimais encore follement, ... je n'ai pu le lui cacher, ... et tout en souffrant le martyre, car au fond j'ai horreur du mal, j'étais tout près de me perdre, ... de me perdre tout à fait, quand Dieu m'a donné le courage de me jeter dans tes bras, mon pauvre ange !...

Et elle embrassa encore Sibylle de toute sa force. Puis se relevant :

— Ma chérie, reprit-elle, j'ai en vous une confiance entière : je comprends tout ce que vous êtes, je ferai tout ce que vous me direz... Eh bien, dites, ... que feriez-vous si vous étiez moi ?

Au milieu du chaos de réflexions, de suppositions et d'imaginaires intéressantes où l'avaient plongée les confidences de la duchesse, Sibylle eut grand-peine à dégager sa pensée avec assez de netteté pour jouer dignement le rôle auquel elle était appelée. Elle y parvint cependant, quoique ses premières paroles fussent encore empreintes d'un peu de préoccupation personnelle.

— Mais, dit-elle, vous m'estimez bien trop haut, ... et je suis toute confuse, ... et puis tout cela est si nouveau pour moi ! Je suis pourtant bien touchée de votre confiance, et je voudrais de toute mon âme y répondre... Voyons, ... il me semble, ... ce quelqu'un... vous aime-t-il de son côté ?

Blanche secoua la tête tristement :

— Pas beaucoup, je crains ! dit-elle.

Et, se reprenant aussitôt :

— Je crois !

— Si vous vous adressiez à son honneur ? En a-t-il ?

— Oui ! oui ! Oh ! cela, oui ! dit vivement la duchesse.

— Si vous lui disiez combien il vous fait de mal, ... si vous lui demandiez bien sérieusement de s'éloigner ?

— Vous croyez ? dit Blanche en hésitant. Mais non !... je ne saurais pas, ... je ne pourrais pas... Non, non, pas cela, je t'en prie !... Et je t'en prie encore si tu m'aimes, appelle-moi toi, comme je t'appelle.

Sibylle lui baisa le front avec grâce, puis elle tendit l'arc charmant de ses sourcils, prit sa mine sévère et parut se livrer à de profondes réflexions.

— Ce que je ferais, moi, dit-elle après un moment, le voici : je ne ferais tout simplement à mon mari. Sans entrer dans les détails et sans compromettre aucun nom, je lui dirais que je me sens troublée et que je m'attache

à lui, que ma solitude trop fréquente me conseille mal, et que je le prie de ne plus m'abandonner, ou de me permettre de le suivre. Je lui dirais que le devoir, dont il est pour moi le symbole, est comme la-croix qu'il est bon d'avoir toujours sous les yeux, toujours dans le cœur. Le duc doit être une âme généreuse ; ... il comprendra, et vous serez sauvée.

— Eh bien, ... je préfère cela, dit la duchesse. Oui, c'est vrai, ... le duc est une âme généreuse, ... et je crois que je l'aurais aimé, s'il eût voulu... J'en ai été tentée bien souvent ; mais je sens que je suis si peu de chose pour lui, ... une enfant ! Il ne me connaît pas !... Eh bien, oui, ... j'y penserai !

— Il ne faut pas y penser, reprit Sibylle, il faut le faire... Est-il à Paris, ton mari ?

La jeune duchesse sourit de cette tendre familiarité de langage.

— A la bonne heure ! dit-elle... Oui, il est à Paris.

— Eh bien, promets-moi de lui parler ce soir ?

La duchesse se leva brusquement :

— Je l'entends, dit-elle,

— Jure-moi de lui parler tout de suite ! reprit vivement Sibylle.

Et comme Blanche hésitait :

— Jure-le-moi vite, ajouta-t-elle en levant un doigt, ou je ne t'aime plus !

— Je te le jure ! dit la duchesse en l'entourant de ses bras... Pars, ... à demain !

Le duc ouvrait la porte au même instant, et il fut témoin de l'affectueux embrassement des deux jeunes femmes ; il adressa son salut le plus chevaleresque à Sibylle, qui sortit aussitôt.

M. de Sauves qui n'était pas né d'hier, comme on dit, avait remarqué du premier coup d'œil le désordre et l'animation des traits de la duchesse : il eut la perception confuse d'un danger dans sa maison, et il éprouva le malaise d'un homme qui, aux grondements lointains d'un orage, respire dans l'atmosphère une vague odeur de foudre. Dissimulant d'ailleurs, cette désagréable impression sous son grand air d'aisance seigneuriale, il posa ses lèvres souriantes sur le front de son aimable petite femme.

— Je viens de rencontrer vos enfants aux Tuileries, dit-il.

Puis il fit un tour dans le boudoir en chantonnant et en flairant ça et là des vases pleins de fleurs ; il détacha une rose, et tout en la passant avec insouciance dans sa boutonnière :

— Je ne vous savais pas de ce dernier bien avec mademoiselle de Férias, ma chère !

— Oh ! nous sommes très liées... Vous en plaignez vous ?

— Au contraire, c'est une jeune personne qui m'est fort sympathique. Outre qu'elle est parfaitement jolie, elle a un ton excellent, et je lui crois tout le mérite du monde. Qu'est-ce que vous vous contiez là toutes deux ?

La duchesse rassembla tout son courage.

— Je lui contais mes peines, dit-elle.

— Vos peines ? répliqua le duc en riant. Vous avez des peines, jeune dame ?... Tu as des peines, ma pauvre Blanche ?

— Très-graves.

— Oh ! grand Dieu ! dit le duc en flairant sa rose avec sérénité.

— Mademoiselle de Férias, reprit la duchesse, me donnait le conseil de vous les confier... Elle prétend que vous avez une âme généreuse !...

Sans rien perdre de son calme, le duc sentit son pouls s'accélérer.

— Vraiment ? dit-il. Voyez-vous, cette jeune fille ?... Eh bien, je ne sais pas, moi, si j'ai une âme généreuse ; mais le conseil me paraît bon, et j'en suis reconnaissant à mademoiselle de Férias.

La duchesse se leva, et s'appuyant sur le fauteuil :

Mon ami, dit-elle avec effort, ne me quittez pas si souvent,.... ou plutôt, sans rien changer à vos habitudes, emmenez-moi à la campagne toutes les fois que vous irez.... Vous me rendrez très-heureuse.

M. de Sauves, qui était debout à quelque distance, aspira l'air avec force.

— Vous ne l'êtes donc pas ? dit-il en attachant sur elle un regard sérieux.

— Pas tout à fait, reprit Blanche. Je suis bien jeune pour être seule aussi souvent que je le suis. J'ai besoin de beaucoup d'affection. Ma vie n'est pas assez occupée de ce côté ; — il y a des vides que j'ai peine à remplir.

— Ah ! dit le duc d'un ton d'impatience, nous voilà dans le roman, n'est-ce pas ?... Et vos enfants, n'est-ce plus rien déjà ?

— Je les adore... Mais croyez-moi, mon ami, cela ne suffit pas à remplir un cœur de mon âge.

— Je n'entends rien à ces subtilités ! s'écria le duc. Si vous n'êtes pas heureuse dans votre situation, vous êtes radicalement injuste envers le ciel et envers moi ! Vos infortunes sont de pure fantaisie littéraire, et je n'y remédierais nullement en y cédant... Je ne me donnerai ni l'ennui ni le ridicule de vous traîner après moi deux fois la semaine à la campagne... comme une cantinière ! Cela est absurde ! cela ne sera pas !

La jeune duchesse, après une pause de recueillement pénible, leva vers son mari ses yeux humides.

— Mon ami, dit-elle à demi-voix, comprenez-moi bien, je vous en prie : il faut que cela soit !

Le duc de Sauves marcha sur elle lentement et s'arrêtant à deux pas :

— Ah ça ! dit-il avec gravité, qu'est-ce qu'il y a donc ?

— Rien... que ce que je vous dis. Je me sens faible, et je vous prie de me soutenir.

Les traits du duc se contractèrent violemment et secoururent d'une teinte livide ; une colère sauvage jaillit de ses yeux. La jeune femme, comme éblouie par cette flamme qui l'enveloppa, parut défaillir, retomba sur le le divan et y demeura tout affaissée.

Le duc, la laissant durement dans cette attitude, croisa ses bras sur sa poitrine et commença à marcher à grands pas d'un bout à l'autre du salon. Sa femme le suivait d'un regard inquiet et suppliant. Dix minutes se passèrent, pendant lesquelles on n'entendit d'autre bruit que le pas lourd du duc sur le tapis ; puis il fit brusquement un détour et vint au divan. La jeune duchesse se releva par un mouvement d'une roideur convulsive. Il lui prit les mains, la regarda en face et lui dit de sa voix sonore un peu brisée par l'émotion...

— Vous êtes une honnête femme... Je vous remercie.

La pauvre Blanche, sur ces paroles, cria faiblement comme un enfant, et se suspendant au cou de son mari, elle palpita et sanglota longtemps sur son cœur. Le duc, pendant cette scène, essuyait du bout de son doigt, à la dérobée, quelques larmes qui glissait sur son mâle visage. Puis après un instant :

— Je vous laisse, dit-il, ma chère petite ; il faut nous calmer tous deux ; mais cela est bien entendu, je vous emmènerai.

— Toujours ? murmura Blanche.

— Toujours.

Et il sortit.

A peine seule, la jeune duchesse se jeta à genoux devant son divan, et dressant vers le ciel son gracieux visage, qui souriait et pleurait à la fois, elle remercia Dieu du bonheur dont elle sentait son âme inondée. Elle fut le reste du jour en paradis.

Vers le soir, cependant, une amère pensée traversa son esprit, et, lui rappelant qu'elle était sur la terre, lui fit sentir sur son lit de fleurs une morsure soudaine. Elle songea à Clotilde et au friomphe qu'elle lui ménageait en renonçant elle-même à l'amour de Raoul. Cette con-

séquence, qui lui avait échappé dans le trouble de sa ferveur première, lui parut une aggravation presque insupportable de son sacrifice ; elle se repréenta avec des raffinements cruels les ivresses de Clotilde et de son amant. Elle rêva toute la nuit dans son cerveau brûlant mille combinaisons vaines pour éloigner ce calice de ses lèvres : elle découvrit enfin une stratégie qui lui parut infaillible, et ayant arrêté dans tous ses détails sa résolution, qui était bien d'un cœur de femme, mais d'un cœur héroïque, Blanche s'endormit.

VI

LA COURONNE

Le lendemain, la jeune duchesse de Sauves passa une partie de sa matinée à parcourir des magasins de fleuristes, où elle fit quelques acquisitions mystérieuses. Elle alla ensuite à l'hôtel de Vergnes, et, s'étant enfermée avec mademoiselle de Férias, elle lui conta, à travers mille transports d'amitié, son entretien avec son mari et le plein succès de la conduite qu'elle-même lui avait suggérée.

— Il faut, ajouta-t-elle, ma chérie, que tu viennes aujourd'hui dîner avec moi. Ma belle-mère, à ma requête, veut bien organiser pour ce soir une petite sauterie. Nous n'aurons que toi à dîner. Tu viendras comme tu es. Après dîner, nous nous habillerons ensemble, et ce sera charmant... Si tu veux me plaire, tu mettras ta toilette blanche et bleue. Ne te préoccupe pas de ta coiffure, j'en ai rêvé une pour toi, et je l'exécuterai moi-même de ma patte blanche, parce que je t'adore !

Mademoiselle de Férias, en attendant l'heure de ce rendez-vous, eut le loisir de poursuivre au milieu des nuages les légions de songes et de chimères qui depuis la veille flottaient dans son ciel. Sans parvenir à démêler clairement la vérité, elle en saisissait quelques lueurs ; sa main soulevait un pan du rideau enchanté qui lui avait caché si obstinément jusque-là un personnage dont le nom seul précipitait les mouvements de son cœur. Elle ressentait cette émotion confuse, indéfinie, mais profonde, qui se répand dans nos veines à certaines heures critiques et solennelles de notre existence ; il lui semblait qu'elle allait voir face à face le dieu secret de sa pensée, et une sorte de trouble surnaturel envahissait son sein.

Elle arriva vers sept heures à l'hôtel de Sauves, et elle remarqua que la jeune duchesse était à peine moins agitée qu'elle-même. Pendant le dîner, elle fut de la part du duc l'objet d'attentions extrêmes. Au dessert, il la plaisanta doucement sur la gravité de sa physionomie et sur la profondeur de son œil bleu.

— Vous êtes, lui dit-il, une blonde ténébreuse... Vous avez l'air d'un ange qui médite un crime... Ah ! vous riez donc quelquefois ? J'en suis charmé, mademoiselle !

Blanche lui ayant dit que cette sérieuse jeune fille excellait à faire des caricatures, le duc refusa de le croire et insista pour qu'elle fit la sienne sur l'heure. Il pourut chercher des crayons. Sibylle, après s'être beaucoup défendue, se retira dans un coin du salon, esquissa vivement, à grands traits anguleux, la statue équestre de Henri IV sur le pont Neuf, et présenta ce croquis au duc avec une grande révérence. Comme elle allait se retirer avec Blanche, le duc, isolant un moment près de lui dans une fenêtre :

— Mademoiselle de Férias, il faut que vous me permettiez de vous dire que je suis pénétré pour vous, d'estime et d'amitié. Je me suis laissé conter que vous aimiez les âmes généreuses : rien ne me serait plus agréable que de vous voir me reconnaître ce titre à votre sympathie.

Sibylle rougit, lui tendit la main, et se sauva à la hâte.

La jeune duchesse l'entraîna dans sa chambre, et elles commencèrent leur toilette du soir, en s'embrassant de temps à autre, par forme d'intermède. Blanche, tout en s'occupant des menus détails de son habillement, se livrait à un babillage fiévreux : elle s'informait des goûts de son amie en matière d'art, de littérature, de promenades, de voyages, et elle lui disait les siens.

— « Moi... j'aime ceci, j'aime cela... Et toi ? Connais-tu la Suisse ? et l'Italie ?... Nous irons ensemble partout, ... quand tu seras mariée.

Sur ce mot, qui lui avait échappé, elle se tut brusquement.

Arrivée à une certaine phase de sa toilette, Sibylle se montra hésitante et préoccupée :

— J'ai apporté une coiffure, ... dit-elle ; faut-il me la faire poser ?

— Non ! non ! s'écria vivement la petite duchesse. Je vais me coiffer d'abord, et je suis à toi... Tiens ! chauffe-toi, et enveloppe-toi bien avec cela en attendant.

— Et elle lui jeta un burnous sur les épaules.

Quelques minutes plus tard, la duchesse renvoya les femmes qui les avaient assistées jusque-là, et fit, assise Sibylle devant une grande glace qui descendait jusqu'au parquet et qu'éclairaient deux girandoles latérales. Elle dégagna alors avec précaution de leur enveloppe les paquets de fleurs dont elle s'était approvisionnée le matin. Sibylle vit que toutes ces fleurs étaient empruntées à la nature la plus vierge et la plus agreste : elles étaient mêlées de ces espèces particulières d'herbes, de feuillages et de lianes qui décorent les sites sauvages et solitaires. La pensée de Sibylle s'envola aussitôt vers les bois de Férias, et elle crut respirer les parfums âcres et salubres qu'il avait enivré autrefois dans les profondes retraites où elle se plaisait. La jeune duchesse, après une courte méditation préalable, pendant laquelle elle se rappelait dans les moindres détails la parure de tête que portait Sibylle dans l'album de Raoul, procéda de sa main fine et souple à la coiffure de sa chère rivale. Elle peigna d'abord maternellement les longs cheveux de Sibylle, et les lui releva ensuite sur la nuque, où elle les fixa en une masse superbe et un peu abandonnée ; puis elle se mit à lixer, à tordre et à crêper ce qui restait avec une prestesse et une sûreté d'artiste. Elle prit alors des groupes de fleurs et de feuillages, et l'en couronna comme une nymphe des bois. Elle levait de temps à autre les yeux sur la glace pour y voir son ouvrage ; mais ses yeux tout à coup se voilèrent, et pendant que sa main continuait de voltiger comme un oiseau sur la tête de Sibylle, des larmes lui échappèrent, et vinrent se poser comme des gouttes de rosée sur les fleurs de la couronne.

— Tu pleures ? dit Sibylle. Qu'as-tu donc ?

— Ce n'est rien... ne fais pas attention, dit Blanche ; il y a de douces larmes, va !

Les siennes pourtant ne l'étaient point, et tout le sang de son cœur fumant sur un autel n'eût pu réjouir le ciel et les anges d'un sacrifice plus douloureux ni plus pur.

Quand elle eut achevé, elle aida Sibylle à compléter sa toilette :

— Voyons, dit-elle alors, mets-toi là, que je te regarde ! Ah ! tu es très-belle ! Je suis contente de toi... et de moi ! Viens maintenant.

Elle lui prit le bras et l'emmena hors de la chambre. Mademoiselle de Férias en effet était, à ce moment de sa vie, non point très-belle peut-être, mais admirablement jolie et captivante. Elle n'était point grande et elle paraissait l'être, tant l'harmonie des lignes et des formes de toute sa personne était parfaite. Son charme singulier résidait dans l'expression de son visage délicat et sévère, de sa bouche pure et fine, de son rare sourire, et surtout de son regard, ce regard se creusait sous l'arcade un peu proéminent des sourcils, et était habituellement bleu comme la mer sous un ciel sans taches ; par instants, à quelque mouvement secret de l'âme, cet azur céleste,

comme si un nuage y eût passé, semblait se charger d'orages et d'éclairs. La jeune duchesse, habile à saisir le trait le plus frappant de cette physionomie, s'était plu à l'exagérer encore ce soir-là par la disposition qu'elle avait donnée à la couronne de fleurs sauvages. Sous cet ombrage léger qui dominait son front, les yeux de Sibylle projetaient plus que jamais l'éclat sombre et mystique d'un rayon de soleil qui pénètre une épaisse feuillée, ou qui filtre doucement à travers les vitreaux peints d'une chapelle. Elle était femme avec cela : ses épaules, d'une grâce souveraine, avaient une teinte transparente, nacré, et en quelque sorte lumineuse, qui éblouissait comme le reflet d'une substance immortelle ; la partie la plus matérielle de sa beauté avait ainsi elle-même quelque chose de chaste et de divin.

Telle était mademoiselle de Férias quand elle entra dans le salon principal de l'hôtel de Sauvoz, donnant le bras à la duchesse Blanche. Leur double toilette avait pris du temps, et le plus grand nombre des invités étaient alors arrivés. De son premier coup d'œil la jeune duchesse découvrit Raoul et Clotilde : ils étaient assis l'un près de l'autre sur un divan, et paraissaient engagés dans un dialogue animé. Blanche, rendant avec distraction les saluts qui lui étaient adressés sur son passage, traversa le salon sans cesser de tenir le bras de Sibylle, et alla droit à l'ennemi. La baronne de Val-Chesnay, en voyant approcher ce couple redoutable, sentit un froid soudain dans la région du cœur. Le comte de Chalys, qui lui parlait en ce moment, surpris de l'altération subite de ses traits, porta ses yeux dans la direction des regards de la jeune femme, et pour la première fois il aperçut mademoiselle de Férias. Par un brusque mouvement, il quitta sa pose nonchalante, et se dressant sur le divan :

— Qu'est-ce que c'est que ça ? dit-il d'une voix sourde.

Clotilde ne répondit point ; elle s'était levée ; Raoul se leva de même, et il se tint un peu à l'écart pendant que la duchesse et Sibylle échangeaient des serrements de main avec Clotilde. La jeune duchesse, après cette brève cérémonie, fit un pas vers le comte, et s'adressant à Sibylle :

— Le comte Raoul de Chalys, mon cousin, dit-elle.

Puis sa retournant vers Raoul :

— Mademoiselle Sibylle de Férias, mon amie !

Blanche, ayant accompli ce coup d'état, n'eut point de peine à interpréter la stupeur profonde dont les traits de son cousin s'étaient empreints ; mais elle ne sentit pas sans surprise le bras de Sibylle trembler tout à coup, et s'appuyer sur le sien avec force. Elle l'emmena aussitôt, la fit assise près d'elle à l'extrémité opposée du salon, et la regardant avec une curiosité affectueuse :

— Remets-toi, ma chérie, lui dit-elle, ce ne sera rien, va ; ... mais je me demande comment tu as pu le reconnaître après tant d'années. Explique-moi donc cela.

— Je ne sais... murmura Sibylle : c'est le mystère de cette coiffure qui m'y avait préparée, je crois...

Mais toi-même... qui a pu te dire ?

— Devine !

— Mais cela me confond !

— Te sens-tu assez remise pour valser ?

— Valses ?.. pourquoi !

Pour rappeler les roses... tu es trop pâle, pour ton genre de beauté !

Blanche arrêta son mari au passage :

— Mon ami, mademoiselle de Férias meurt d'envie de valser avec vous !

Le duc posa une main sur son cœur, s'inclina jusqu'à terre, et, enlaçant puissamment la taille frêle de Sibylle, il fendit la foule comme un aigle qui prend son vol avec une colombe dans ses serres.

La duchesse, animée par le succès de ses petits complots, se mit alors à causer gaiement avec son voisinage, sans perdre de vue un seul instant le coin du salon où Clotilde et Raoul étaient demeurés en tête-à-tête. Elle

jouissait pleinement de l'air distrait de son cousin et de la mine sombre et dépitée de la jeune baronne. Elle voyait les regards du comte obstinément dirigés sur mademoiselle de Férias, et elle comprenait avec délices que la jeune fille était devenue l'objet unique de son attention et même de son entretien.

M. de Chalys en effet, quoique plein d'usage, venait d'éprouver une commotion trop violente pour n'en être pas ébranlé dans son équilibre d'homme du monde. L'apparition fantastique de Sibylle et le fait à peine moins singulier de sa présentation sous le patronage affecté de la duchesse, lui ôtèrent absolument le sang-froid de son expérience et de son savoir-vivre ; il tomba comme un écolier dans la maladresse insigne d'interroger curieusement une jolie femme sur le compte d'une autre ;

— Vous connaissez donc cette jeune personne, madame, dit-il à sa voisine.

— Quelle jeune personne ?

— Qui a une tête nimbée.. mademoiselle de Férias.. je crois..

— Un peu. Nous sommes compatriotes, dit sèchement Clotilde.

Ah !.. Férias.. où est-ce donc ?

— En Normandie.

— Près de la mer ?

— Pas loin !

— Elle est donc liée avec ma cousine ?

— Il paraît !

Est-ce qu'elle demeure à Paris ?

— Je ne pense pas. Elle y est de.. passage.

— Pour longtemps ?

— Ah ! mon Dieu !.. mais si vous preniez la peine de le lui demander ?

— Pardon !.. c'est que je crois avoir connu autrefois sa famille.. Au surplus, cela est fort insignifiant... Ce que m'importe davantage, madame, c'est de vous bien convaincre de la vérité de ce que j'avais l'honneur de vous dire... Ce portrait, fait au vol dans le parloir de votre couvent, il ne m'a pas quitté... et, s'il m'était arrivé malheur, on l'eût enterré avec moi...

Clotilde se remit à sourire et à jouer de l'éventail :

— Bah ! vraiment ! dit-elle. En Perse ?... Dieu ! quelle chaleur ! n'est-ce pas ?

— En Perse, répondit gravement Raoul après une pause de distraction évidente, il y a beaucoup de montagnes, comme vous savez, ce qui préserve des chaleurs excessives.

Clotilde haussa les épaules, appela d'un signe un jeune homme qui passait, et commença un tour de valse.

M. de Chalys subit cet affront sans sourciller : il se glissa discrètement à travers les groupes des valseurs, et, venant prendre la place de Sibylle à côté de la jeune duchesse :

— Ma cousine Blanche ? dit-il.

— Qu'est-ce qu'il y a, cousin ?

— Ayez pitié d'un homme dont l'esprit s'égaré... et souffrez que je vous adresse deux ou trois questions franches.

— J'écoute.

— Saviez-vous, quand vous m'avez présenté à mademoiselle de Férias, qu'elle fût l'original de ce dessin que vous avez remarqué dans mon album ?

— Très-probablement.

— Et... vous l'aimez ?

— Tendrement.

Raoul regardait la jeune femme avec toute sa puissance d'attention.

— Et... vous me permettez de la trouver jolie ?

— Je vous l'accorde, dit Blanche.

— Et ensuite ?

— Comment ! ensuite ?

— Que m'ordonnez-vous encore ?

Elle tourna les yeux vers lui, et se masquant de son éventail :

— D'être honnête et heureux, dit-elle.

La valse cessa au même instant ; Raoul n'eut que le temps de lire dans les yeux de la jeune femme la sincérité de sa généreuse résolution. Il se leva, se pencha vers elle, et mettant dans son geste, dans son œil et dans sa voix tout le respect que peut contenir un cœur d'homme :

— Blanche, dit-il, je vous vénère !

Sibylle avait repris sa place, et le comte s'éloignait quand la duchesse le rappela :

— Ne vous sauvez donc pas, mon cousin... Pendant que je vais m'occuper du thé, vous tiendrez compagnie à mademoiselle de Férias... Elle est un peu artiste... vous vous comprendrez... vous parlerez de peinture, de paysages, de bocages, de rochers, de fontaines... *et cætera !*

Raoul salua, et, s'asseyant à la place de la duchesse avec un air de gaucherie et de timidité qui ne lui était pas ordinaire :

— Mon Dieu ! mademoiselle, dit-il après un moment d'embarras, je ne sais pas mentir... Et vous ?

— Mais moi non plus, je crois.

— J'ai eu l'honneur d'être admis à vous baiser la main, il y a une douzaine d'années, auprès d'un rocher qui pleurait dans une fontaine... Vous en souvenez-vous ?

— Oui, monsieur, répondit Sibylle en lui montrant son œil bleu, où rayonnait un limpide sourire.

— Vous vous en souvenez !... Mais cela me paraît à peine possible !

— C'est pourtant fort simple ; ma vie ne compte pas beaucoup d'aventures, et ma rencontre avec vous dans le parc de mon grand-père en était une... Les plus légers souvenirs d'enfance d'ailleurs sont très-vifs...

— Je vous fis grand-peur, n'est-ce pas ?

— Un peu d'abord, oui...

— Je vous vois encore avec votre baguette blanche... et votre coiffure bizarre... presque pareille à celle-ci, n'est-ce pas ?

— Quant à celle-ci, dit Sibylle en donnant à sa tête fine et fière une pose un peu hautaine je vous serai obligée de croire, monsieur, qu'elle n'est point de mon invention, et que j'ignorais absolument, quand on me l'a composée, le plaisir qui m'était réservé ce soir.

Il y avait eu dans le ton et dans les paroles de Sibylle, depuis le début de leur conversation, une franchise et en même temps une mesure dont le comte Raoul, très-sensible aux moindres nuances, fut vivement frappé. En outre, depuis qu'il étudiait de près cette délicate physionomie, il y découvrait comme à profusion des détails, des traits, des accents qui le ravissaient. S'abandonnant tout entier au charme de cette beauté exquise, dont les yeux et l'âme d'un artiste devaient être particulièrement touchés, il sentit vers mademoiselle de Férias un élan irrésistible, et, sans aucune vue du lendemain, il résolut de lui plaire sur l'heure ou de périr. Il quitta aussitôt le sujet d'entretien un peu trop intime que la réserve de Sibylle venait de lui interdire, et il se mit à lui parler de son art et de ses voyages ; toutes les ressources et toutes les richesses qu'il avait dans l'esprit, toutes les grâces qu'il avait dans le cœur, il les prit pour ainsi dire à pleines mains pour les répandre aux pieds de mademoiselle de Férias. Bien que Sibylle ne put saisir dans son langage l'ombre d'un compliment direct, elle sentait avec le tact d'une femme que les yeux, l'accent, la parole entraînée de Raoul étaient un hommage à son adresse ; comprenait qu'elle était l'inspiratrice unique de cette verve éloquente avec laquelle il lui confiait ses impressions, ses études, ses désespoirs et ses joies, touchant à tout dans sa route en homme qui suppose à la personne qui l'écoute une intelligence ouverte à toutes les choses de la terre et du ciel. Cette flatterie souveraine, dont elle était digne, la charmait et la trou-

blait. Elle craignait secrètement de lui paraître sotte et puérite au moment même où il admirait la justesse de ses moindres paroles. Heureusement pour elle, la comtesse de Vergnes, préoccupée à bon droit des assiduités extrêmes auxquelles sa petite-fille était en butte, ne tarda pas à rompre leur tête-à-tête. Sibylle s'empressa de lui conter en riant le hasard de sa rencontre avec M. de Chalys dans les bois de Férias, et prenant un peu de hardiesse dans la présence de sa grand'mère, elle put répondre avec toute la gracieuse souplesse de son esprit aux questions que le comte se permit alors de lui adresser sur Férias, sur sa vie de famille, ses impressions d'enfance et ses voyages aux pays des fées. Il l'écoutait avec une sorte de recueillement attendri, achevant ses pensées d'un mot, quelquefois d'un sourire, et souvent les prévenant, comme si leurs deux existences eussent été mêlées heure par heure, depuis qu'ils vivaient, et que le moindre battement de chacun de leurs cœurs eût été fidèlement répété dans l'autre.

Clotilde, cependant, n'avait pu voir naître et se développer une si heureuse intelligence sans essayer de la briser par maintes diversions : elle avait affecté à plusieurs reprises de stationner avec ses danseurs à deux pas de Raoul, et de déployer sous ses yeux les torsades magnifiques de sa chevelure et les ondulations moirées de ses épaules ; puis, de dépit, elle cessa de danser, et entreprit de lui donner de la jalousie : elle fit asseoir près d'elle Louis Gandrax, qui venait d'apparaître dans le salon, lui parla sous son éventail, et soumit les glaces du jeune savant au feu convergent de deux prunelles qui auraient liquéfié les Alpes. Peut-être même finit-elle par attacher un peu de curiosité et de point d'honneur à ce jeu, dont Gandrax lui-même, sous son air d'impassibilité ironique, ne laissait point de paraître se divertir.

M. de Chalys vit ces manéges, mais il les vit du haut des cieux, et il n'en descendit pas. Il faut pour l'arracher à ses douces extases que Sibylle, qui se trouvait embarrassée d'une constance si éclatante, provoquât elle-même sa grand'mère à la retraite. Comme madame de Vergnes se levait, Raoul, s'inclinant gravement :

— Daignerez-vous m'autoriser, madame la comtesse, dit-il, à vous présenter mon respect chez vous, et à vous offrir le portrait que j'ai fait de mademoiselle de Férias il y a douze ans ?

Madame de Vergnes lui adressa de la tête un signe de gracieux assentiment et se retira d'un pas triomphal, comme il sied à une grand'mère qui voit à l'horizon s'allumer pour sa petite-fille les flambeaux d'un hymen inespéré.

Le comte de Chalys, en sortant de l'hôtel de Sauves, prit le bras de son ami Gandrax. Tous deux étaient pensifs, et ils gagnèrent le quai des Tuileries sans avoir échangé une parole. La nuit était froide et belle. Raoul, en suivant le trottoir qui borde la Seine, plongeait un regard distrait dans la masse sombre du fleuve où les candélabres des ponts et des quais reflétaient leurs feux brisés.

— Il y a fête cette nuit chez les nymphes, dit-il ; elles ont illuminé les degrés de leurs palais de cristal ; on voudrait descendre ces escaliers constellés !

Gandrax jeta un coup d'œil par-dessus le parapet :

— La réfraction du gaz, dit-il.

— Il y eut une nouvelle pause de silence ; puis M. de Chalys reprit brusquement :

— Que penses-tu du mariage, Louis ?

— Comment ! déjà ? s'écria Gandrax en riant. Eh ! mais, j'en pense du bien, mon ami : le mariage est la chasteté de l'espèce ! Il préserve la virginité du corps social. Vois les sociétés où fleurit la polygamie, elles s'étiolent dans la forpeur des harems, elles périssent par les vices de la femme, dont elles s'imprègnent sans mesure ; elles sont sensuelles et féroces ! Plus le mariage

est respecté chez un peuple, plus ce peuple, approche de l'idéal social, qui est la force dans l'ordre. Donc le mariage est bon, donc tu peux, avec ma pleine approbation, épouser mademoiselle de Férias, si le cœur t'en dit !

— Est-ce que tu l'avais déjà rencontrée chez ma cousine ? demanda le comte.

— Dix fois !

— Et par quelle aberration ne m'avais-tu jamais parlé d'elle ?

— Pourquoi t'en aurais-je parlé ?

— Comment n'avais-tu pas reconnu la petite fée à la fontaine dont je t'ai si souvent fatigué les oreilles, la Sibylle couronnée de mon album ?

— Vraiment ! c'est elle !... Et comment diable l'aurais-je reconnue ?

— Mais parce qu'elle est le portrait vivant... de son portrait !

— Chimère ! dit Gandrax, dont le rire sonore retentit dans la nuit. Au surplus, mon ami, je suis ravi qu'elle te plaise ; mais je te dirai franchement qu'ici nos esthétiques sont divergentes. Explique-moi donc son charme, car je ne le sens pas.

Raoul s'arrêta tout à coup, et élevant vers le ciel ses deux mains qu'il joignit avec force :

— Mon Dieu ! dit-il, ayez pitié de lui !... Mon pauvre Louis ! ajouta-t-il en lui reprenant le bras, il y a eu un artiste... un grand artiste pourtant... qui s'est avisé un jour de peindre mathématiquement la beauté ; il a fait une femme, ou un homme, je ne sais pas trop, dont la tête a tout juste quatre fois la longueur du nez, dont la main est égale à la face et à dix fois la longueur totale du corps, dont le pied est égal à la hauteur de la tête ; le reste à l'avenant... Ce type du beau est à Bologne, va le voir ; il est fait pour toi !... Quant à mademoiselle de Férias, il me semble qu'elle est faite pour moi, pour mes yeux et pour mon cœur de toute éternité !... Tu sais combien me rencontre avec cette étrange enfant à singulièrement occupé ma pensée depuis dix ans ; tu as été le confident de toutes les rêveries bizarres que m'inspirait ce souvenir. Elle était pour moi ce que devait être pour le sculpteur antique sa jeune amante de marbre. Je la douais de toutes les grâces et de toutes les vertus que je cherchais et que je ne trouvais pas dans son sexe imparfait ; je l'imaginais avec amour dans tous les épanouissements successifs de son corps et de son âme ; je lui adressais toutes les tendresses, toutes les ardeurs, toutes les choses élevées et généreuses que les désenchantements de la vie refoulaient dans mon cœur... Juge de ce qui s'est passé en moi ce soir, quand je l'ai retrouvée tout à coup, et retrouvée à la hauteur de tous ces rêves, et digne de tous ces hommages !... Je l'aime follement !

— Soit ! dit Gandrax. Je t'aime, moi, de me le dire franchement et sans fausse honte. Epouse-la donc, et Dieu merci, je n'aurai jamais la tentation de me faire ton rival. Elle est jolie, j'en conviens, mais c'est un objet d'art qui ne me dit rien.

— Toi, répliqua Raoul en riant, tu préfères madame de Val-Chesnay ?

— Ma foi ! oui ! très sincèrement, oui !... Voilà une femme, dis-je, et voilà une belle femme ! Jamais à mon sens, la matière ne s'est incarnée sous un jour plus avantageux, sous une forme plus opulente ! La nature a choisi pour la mouler sa pâte la plus riche, et le soleil brillait de tous ses feux en plein zénith quand il y jeta l'étincelle de vie !... c'est sous cet aspect qu'Eve dut apparaître au premier homme dans les solitudes vierges de l'Éden.

— Tra la la... Tu sauras, Louis, si tu l'ignores, dit Raoul, que tu es parfaitement amoureux. Pour la première fois de ta vie, tu viens de colorer ton langage d'une teinte poétique... C'est un signe... Mais tu commets une erreur historique ; d'après tous les bons auteurs Eve était bimbée.

— Idiотisme ! dit Gandrax, Eve était brune, et elle parlait sanscrit !

— Eh bien, avant peu, toi, tu parleras sanscrit à madame de Val-Chesnay ?

— Non, reprit Gandrax avec force, parce que je ne le veux pas. On fait ce qu'on veut. Je veux travailler et j'y vais... Bonsoir !

VII

L'ATELIER

Le lendemain, quand Sibylle, accompagnée de miss O'Neil, descendit de son appartement pour déjeuner, elle reconnut tout de suite à la mine de son grand-père qu'il n'ignorait pas les graves circonstances qui avaient marqué la soirée de la veille. Dès le matin, en effet, la comtesse avait demandé audience à son mari et lui avait confié, dans l'effusion de son cœur, les espérances que la cour assidue de M. de Chalys auprès de Sibylle lui avait fait concevoir. M. de Vergnes, à ce récit, s'était frappé le front.

— Parbleu ! s'écria-t-il, Chalys ! comment n'y avons-nous pas songé ? Mais cela va de soi ! Beau nom... un grand talent... joli cavalier ! C'était indiqué, c'était fatal ! Cela fera un couple admirable !

Lorsqu'il vit entrer Sibylle, il affecta de froncer le sourcil.

Ne m'approchez pas, mademoiselle, ne m'approchez pas !

— Quoi donc ? murmura Sibylle, qui rougit jusqu'au front.

Il l'embrassa en riant ; on déjeuna gaiement. Miss O'Neil en particulier paraissait radieuse et affectait des poses d'archange en adoration. Lorsque les domestiques se furent retirés :

— Eh bien, reprit le comte, vous n'avez donc pas fait ce matin, mon enfant ? Ah ! voilà, voilà à les effets d'une mauvaise conscience !

Et se tournant vers l'irlandaise, sa victime ordinaire, il lui dit d'un ton tragique :

— Ah ça ! le saviez-vous, vous, Miss O'Neil ? Mais à propos, miss O'Neil, quelle fête nationale avez-vous donc commémorée cette nuit ? J'ai entendu la harpe de la verte Erin retentir jusqu'au chant du coq !

— Oh ! mon Dieu, monsieur le comte, recevez toutes mes excuses... Si j'avais pensé que vous puissiez m'entendre...

— Moi ! que je puisse vous entendre ? ... Ah ça ! vous ne connaissez donc jamais mon cœur, miss O'Neil ? Mais sachiez-vous à Calcutta... et moi à Bellevue... vous poseriez un doigt... un seul... le petit doigt sur votre harpe... et je vous entendrais... et je vibrerais à l'unisson ! ... Mais parlons sérieusement : le saviez-vous, miss O'Neil, oui ou non ?

— Quoi, monsieur le comte ?

— Saviez-vous que cette jeune personne sans principes eût échangé au fond des bois des serments d'amour avec un inconnu ?

— Oh ! mon grand-père ! dit Sibylle.

— Dame, on m'a conté cela, à moi ! ... Au surplus, grâce à Dieu, le mariage est là pour tout réparer.

— Mon cher monsieur et grand-père, n'allons pas si vite, je vous en prie.

— Comment ! quoi ! elle ne veut pas l'épouser maintenant ! Ah bien ! Alors c'est pour l'amour simplement ! Part pour l'art ! ... Miss O'Neil, recevez mes compliments sur la moralité de votre élève !

On passa dans le salon voisin, et Sibylle, enlaçant de ses bras le cou de son sémillant aïeul :

— Ne me tourmentez pas comme cela ! lui dit-elle.

— Soit, si vous me promettez de l'épouser, bien entendu... car encore faut-il sauver l'honneur !

— Mais enfin épouser qui ? Un monsieur que j'ai vu deux fois en ma vie, à dix ans de distance... et que je ne reverrai peut-être jamais ?

— Comment ! mais vous allez le voir tantôt ! N'est-ce pas aujourd'hui le jour de votre grand' mère ?

— Il ne connaît même pas le jour de ma grand' mère.

— Bah ! il va venir, vous dis-je... Mettez-vous là, que je vous conte ce qui va se passer... Il va venir... entre quatre et cinq heures, pour garder le milieu entre un empressément gauche et une indifférence blâmable... Il vous montrera son album, et vous rougirez sensiblement... ainsi que miss O'Neil... en admirant la fidélité de son souvenir... Il vous demandera de lui faire voir vos tableaux... et pendant que vous exprimerez un refus timide, miss O'Neil ira les chercher... Extase du comte... Nouvelle rougeur de la jeune fille... et de la sensitive qui répond au nom de miss O'Neil... Ensuite... ah ! ensuite, vous lui parlerez des études orientales qu'il achève en ce moment, et de l'impatience que vous éprouvez avec Paris tout entier... et cætera... Sur quoi il ne manquera pas de vous supplier de vouloir bien un jour, en passant, lui faire l'honneur et le plaisir de visiter son atelier... Miss O'Neil rougira plus que jamais, et vous regarderez votre grand' mère avec une aimable incertitude... Votre grand' mère dira que le talent du comte donne à sa maison un caractère en quelque sorte public, et que, par conséquent, elle regarde cette visite comme possible et convenable sous son égide... Dans quelques jours, il sollicitera la faveur de faire votre portrait, — et, quand il l'aura terminé, — il nous le laissera et s'en ira avec l'original... Voilà votre histoire, mademoiselle !

Le comte se leva, et, serrant sa petite-fille sur son cœur, il ajouta d'un ton érieux :

— Ma chère enfant, rien ne me ferait plus de plaisir !

— Pardon ! dit Sibylle. Voulez-vous me permettre une observation ? Vous êtes un grand-père adorable, mais imprudent... Je vous avoue franchement que le comte de Chalys n'a paru l'homme le plus distingué et et le plus séduisant que j'ai jamais rencontré... après vous ; mais justement à cause de cela vous avez tort de me monter l'imagination par vos prophéties... car il est très possible, malgré ses incontestables politesses d'hier soir, que l'idée de m'épouser ne lui vienne jamais !

— Sans doute, cela est possible... Mais en ce cas-là, tant pis pour lui ! ... Quant à vous, je vous parle avec cette abondance de cœur, parce que je sais à quel je m'adresse... Vous êtes une fille sage, petite Sibylle ! D'ailleurs votre prédilection pour M. de Chalys ne peut avoir pris en une nuit les proportions d'une passion irrésistible, n'est-ce pas ? Bonjour, enfant.

Et le comte s'en alla tranquillement gagner son jeton de présence en sa qualité d'administrateur d'une grande ligne de chemin de fer, pour faire ensuite son quart de trois heures sur le boulevard des Italiens, et se rabattre de là sur son cercle et sur sa partie de whist, série d'évolutions dont l'état de sa santé ou le tremblement du globe pouvaient seuls le détourner.

M. de Vergnes laissait sa petite-fille infiniment plus troublée et plus agitée qu'il ne lui était possible de le supposer, car il ignorait et il eût difficilement compris d'ailleurs les secrètes intelligences, les pressentiments délicats et profonds qui semblaient avoir préparé et mûri par avance entre Sibylle et Raoul cette sympathie qu'il croyait née de la veille. Ces deux êtres, doués d'une imagination égale et comme inclinée dans le même sens, avaient pour ainsi dire glissé l'un vers l'autre, depuis de longues années, par une pente mystérieuse, et de leur première rencontre fut un choc violent d'où jaillit la flamme.